

EUGÉNIE FOA

Les enfants illustres



BeQ

Eugénie Foa

Les enfants illustres

Contes historiques

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *À tous les vents*

Volume 1265 : version 1.0

De la même auteure, à la Bibliothèque :

La laide

Le petit poète

Petits princes et petites princesses

Les enfants illustres

Édition de référence :

Paris, Amédée Bédelet, Libraire-éditeur, 1866.

Troisième édition

La paysanne de Domremy

Jeanne d'arc

I

L'arbre des fées

La nuit commençait à tomber, on était au 19 octobre 1428, lorsqu'un homme à pied, portant sur son visage les traces de l'effroi et de la fatigue, longeait les bords de la Meuse ; il tournait le dos à Neufchâteau et suivait la route qui conduisait à Vaucouleurs en passant par Domremy.

Son costume était celui d'un *sérient* ou sergent, autrement dit serviteur. Des ornements bleus et blancs relevaient sa jaquette écarlate ; ses chausses étaient bleues et ses souliers noirs ; l'intérieur du chaperon était vert, et le dehors bleu ; la ceinture, qui supportait les insignes de sa charge, était d'or avec des ciselures d'argent. Quant à ses fonctions, il paraît qu'il n'en avait pas d'autres que de se battre, service le plus

indispensable dans les temps de troubles et de guerres intestines où l'on vivait alors ; car ses insignes se composaient d'un petit sabre à lame faite en forme de flamme, enveloppée dans un fourreau de cuir noir.

Depuis un moment il avait cessé de côtoyer la rivière pour entrer dans un bois, et la nuit, qui s'avavançait de plus en plus en répandant de grandes ombres autour de lui, semblait redoubler sa frayeur. Soudain deux cris retentirent au milieu du silence de la campagne : l'un était poussé par le sérient, l'autre par un bûcheron qui regagnait son logis.

– Qui vive ? cria le premier d'une voix tremblante.

– Eh ! moi, un pauvre diable, répondit le second.

– L'ami, dit le sérient un peu rassuré, où suis-je ?

– Dans le bois Chenu, à une petite demi-lieue de Domremy, répondit le bûcheron ; mais, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de rebrousser

chemin.

– Pourquoi ? Est-ce qu'on se bat par là, camarade ?

– Tout est tranquille.

– Alors... dit le sérient.

– Vous n'êtes donc pas du pays ? demanda le bûcheron, que vous ignorez le danger que l'on court à l'entrée de la nuit dans ce lieu-ci !... Tenez, voyez-vous là-bas, là-bas, cette ombre plus large et plus épaisse que les autres ombres, ajouta le bûcheron en baissant la voix ; entendez-vous ce petit bruit qu'on dirait être le bruit d'une source ?

– Oui, dit le sérient ému et écoutant.

– Eh bien, brave sérient, c'est l'ombre de l'arbre des fées ; et ce bruit ; c'est le bruit d'une source pure et limpide...

– Eh bien... après... demanda le valet.

– Eh bien, reprit le bûcheron baissant toujours la voix, celui qui passe après une certaine heure dans cet endroit voit des choses... effrayantes... Quoi !... des fées qui dansent autour de l'arbre ;...

des danses... là... que nos jeunes filles ne dansent pas... et qui chantent des chansons là que des gosiers de Chrétiens, ni de Juifs, voire même de Maures, ne pourraient chanter... Ceux qui ont vu ces fées, ceux qui les ont entendues, n'en sont jamais revenus.

– Seigneur, mon bon Dieu ! dit le sergent en se signant à plusieurs reprises, Seigneur, mon Dieu ! je suis un homme mort.

– Qui vous force à aller de ce côté ? demanda le bûcheron.

– Mon service, brave homme ; je suis sergent du capitaine Beaudricourt, à Vaucouleurs ; il faut qu'avant le lever du soleil de demain je sois auprès de lui... Je ne sais pas ce que me feront mesdames les fées si je les rencontre ; mais, à coup sûr, je n'ignore pas l'accueil de mon gracieux maître si je passe l'heure de la consigne : des coups, les fers aux pieds et aux mains, et le cachot au pain et à l'eau... Mais pourquoi vous éloignez-vous si vite, brave bûcheron ?...

– Mes amitiés à vos père et mère ; s'ils sont

morts, dit le bûcheron en s'éloignant... vous courez risque de les rencontrer dans l'autre monde. Bonsoir... Il se fait tard.

– Eh !... l'ami !... que dites vous ?... Expliquez-vous. Ne me laissez donc pas... comme ça... tout seul...

Mais le sergent avait beau appeler, le bûcheron était loin ; force fut au valet du capitaine Beaudricourt de continuer sa route.

Il s'y décida enfin. Mais le cœur lui battait à lui ôter la respiration, et ses jambes fléchissaient tellement sous lui, qu'à peine il avait la force de se tenir debout. Il se balançait en marchant comme un homme ivre.. Toutefois la crainte du châtement l'empêchait de rétrograder, et c'était presque avec le courage du désespoir qu'il allait en avant... sa lame hors du fourreau et sus à l'arbre des fées ; on aurait dit qu'il allait l'attaquer.

La lune, qui se levait à l'horizon en éclairant le paysage, rendait aussi plus frappant l'aspect sauvage et grandiose des lieux que le soldat traversait. Les arbres du bois Chenu se dressaient

sur son passage comme autant de fantômes menaçants ; et l'arbre des fées, un hêtre gigantesque, étendait au loin ses antiques et nombreux rameaux semblables à mille bras pour l'enlacer et le dévorer ; toutefois il marchait toujours, lorsque soudain une voix douce et mélodieuse retentit dans le calme de la nuit, et il aperçut, non loin de lui, une forme blanche qui semblait se mouvoir.

C'est la fée ! dit-il ; et, poussant un grand cri, il tomba le visage contre terre.

II

La paysanne

Lorsque le sergent du capitaine Beaudricourt reprit ses sens, il sentit son front inondé d'eau, et, ouvrant les yeux, il vit, à la clarté de la lune, une grande et belle jeune fille habillée de blanc, agenouillée près de lui. À l'effroi qui se peignit soudain sur les traits du soldat, la jeune fille se mit à rire.

– Est-ce que je vous fais peur ? lui dit-elle : pour qui me prenez-vous donc ?

– Pour une des fées qui dansent ici la nuit, répondit le sergent.

– Quel conte ! dit la jeune fille ; je suis une paysanne de Domremy. Mais relevez-vous donc, ajouta-t-elle, vous vous êtes blessé en tombant.

Le sergent, un peu rassuré par la vue de cette

charmante jeune fille, et surtout par le doux son de cette voix jeune et franche, se releva, se tâta tous les membres avec un air d'inquiétude visible, et, ne se trouvant rien de cassé ni de démis, il se rassura tout à fait.

– Bien sûr, vous n'êtes pas fée ? lui dit-il, examinant attentivement la jeune fille qui l'examinait à son tour.

– Je vous dis que je suis une pauvre paysanne, répondit la jeune fille ; que je reviens d'un pèlerinage à peu de distance d'ici, à une petite chapelle de Notre-Dame de Bellemont où je vais tous les samedis. Aujourd'hui j'ai communié, c'est pour cela que je suis en blanc... Puis, en passant par ici, j'ai voulu y prier ; je parie que c'est ma vue qui vous a effrayé... Mais ne tremblez donc pas ainsi... et suivez-moi... Allez-vous loin ?

– À Vaucouleurs.

– Tremblant comme vous l'êtes, il vous sera difficile de faire un si long trajet cette nuit, reprit la paysanne, il faut entrer chez nous vous rafraîchir et vous reposer.

– Ce ne sera pas de refus, dit le sergent ; je tombe de lassitude, et je pourrai, en partant de grand matin de chez vous, être encore rendu avant le jour chez mon maître le capitaine Beaudricourt.

– Le capitaine Beaudricourt ! répéta vivement la paysanne.

– Vous le connaissez ? dit le sergent.

– Non, dit la paysanne d'un air réfléchi et comme absorbée dans une idée qui venait de la saisir, non..., mais je voudrais le connaître.

– C'est difficile, reprit le sergent ; il n'est ni commode ni avenant, mon maître.

La paysanne ne répondit rien, elle continuait à marcher à grands pas comme si elle eût oublié le compagnon que le hasard et la peur lui avaient donné. Elle n'eut l'air de reprendre ses sens qu'en approchant d'une chaumière dont la porte ouverte laissait voir une lumière dans l'intérieur. Alors une femme, debout sur le seuil, se mit à crier :

– Est-ce toi, Jeanne ?

– Oui, ma mère.

– Arrive donc, ton oncle Durand-Lapart est ici.

Puis, apercevant une seconde personne avec Jeanne, elle ajouta :

– Avec qui es-tu ?

Jeanne et le sergent se trouvaient alors près de la chaumière.

– Cet homme est fatigué, ma mère, dit-elle ; il a faim, il faut lui donner à manger et à coucher.

– À manger, soit, dit la vieille paysanne ; mais à coucher, il n'y a qu'un lit vacant, il est pour mon frère.

– Je vous donnerai le mien, entrez toujours, dit Jeanne à l'étranger.

– Le tien, le tien ! répéta la mère de Jeanne en se reculant pour la laisser passer ; et où coucheras-tu, toi ?

– Dans l'étable, ma mère, ce ne sera pas la première fois, dit-elle en souriant.

– Eh ! je le sais bien, dit la mère qui la suivit en grommelant, je le sais bien. Je crois, Dieu me

pardonne ! que cette enfant est à la recherche de tous les malheureux de ce pays et des autres pays ; à l'un elle donne son pain, à l'autre son lit, à celle-là sa jupe, à cette autre son bonnet ; si on la laissait faire, elle donnerait tout, tout ce qu'elle possède... encore qu'elle ne possède pas grand-chose.

– Bonne mère, dit Jeanne avec câlinerie, quand on trouve des gens plus pauvres que soi !

Le colloque de la mère et de la fille fut alors interrompu par les habitants de la chaumière, à l'aspect du sergent.

– Entrez, l'ami, et payez votre bienvenue en nous donnant les nouvelles que vous savez, dit celui qui paraissait le chef ; et surtout dites-nous qui vous êtes !... Car, dans ce siècle-ci, tous les Français ne sont pas frères !...

– J'espère bien que vous ne me prenez pas pour un Bourguignon ! dit le sergent. J'appartiens au capitaine Beaudricourt. Je me nomme Richard. Et vous ?

– C'est juste, reprit le paysan : moi, je me

nomme Jacques d'Arc ; voici ma femme, Isabelle Romée ; ces cinq enfants, ces trois fils et ces deux filles, sont à moi, et celui-ci, c'est le frère de ma femme : tous Armagnacs, tous du parti de notre gentil roi, Charles le septième.

– Roi ! pas encore, murmura doucement Jeanne en soupirant.

– Et maintenant quelles nouvelles ? demanda Jacques.

– Je ne viens que de Nancy, répondit Richard ; il paraît que les habitants ont tourné du côté des Bourguignons... Si je n'avais pas eu de bonnes jambes, j'étais écharpé...

– Et le gentil Dauphin, où est-il ? demanda Jeanne, abandonnant les soins du ménage pour se glisser derrière son père et prendre part à la conversation.

– Toujours à Chinon, dit Richard. Les Anglais triomphent encore.

– C'est que les Anglais ont de bons généraux, dit Durand-Lapart : Salisbury, le comte de Suffolk, son frère Jean de la Poole, puis Falstolf,

le bailli d'Évreux, les seigneurs de Scales, de Moulines, et Talbot.

– Et nous, s'écrie Jeanne, dont le gracieux et doux visage s'était animé à la nomenclature de ces noms, et nous, n'avons-nous pas Gaucourt, Villars, Rochechouart, Jean de Maillac, Guillaume d'Albret, Jean Chabot, le comte de Clermont, l'amiral de Culant, Jacques de Chabannes (sénéchal du Bourbonnais), Lahire, Xaintraille, son frère Poton, et le gentil Dunois ?...

– Ta, ta, ta, comme elle en dégoise ! interrompit Isabelle Romée venant prendre sa fille par le bras pour la ramener vers la table. Où est-ce que tu as appris tous ces noms, la belle enfant ?... Ce ne sont pas ceux de nos bestiaux, je gage. Est-ce que les jeunes filles doivent se mêler de tout ça ?

– Eh ! ma mère, dit Jeanne en rougissant, les jeunes filles ne sont-elles pas Françaises ? ne voient-elles pas, comme les hommes, les désastres de leur pays ? peuvent-elles être insensibles aux malheurs de leur patrie, à la

guerre qui les prive d'un père ou d'un frère, à la famine qui réduit chacun à la misère ?...

– Encore ! reprit Isabelle. Est-ce que tu es Française, toi ? Tu es bergère ; ton pays, c'est Domremy ; ton père, tes frères, se portent bien, Dieu merci ! et tu ferais mieux de t'occuper du troupeau, de la cuisine, et de tailler la soupe en ce moment, que de t'apitoyer sur les malheurs de ta patrie. Quand tu en parlerais jusqu'à demain, qu'est-ce que tu peux y faire, toi, pauvre fille des champs, à ta patrie ?... Les femmes, vois-tu, ma fille, n'ont été mises sur la terre que pour coudre, filer, mener paître les bêtes et faire la cuisine.

– Je ne sais ni lire ni écrire, ma mère, dit Jeanne déconcertée ; mais M. le curé m'a lu dans un gros livre l'histoire d'une femme, nommée Judith, qui avait sauvé son pays...

– Et tu veux sauver le tien ?

– Ah ! je l'espère, dit Jeanne avec exaltation.

– Est-ce que tu deviens folle, par hasard ? lui dit sa mère.

Toute contristée, Jeanne baissa les yeux sur le

pain qu'elle taillait en tranches, et ne répondit rien. Seulement, on voyait au mouvement de sa tête inclinée vers le groupe d'hommes qui continuaient à s'entretenir des affaires publiques, qu'elle ne perdait pas un mot de leur conversation.

C'est que dans ce temps-là, mes jeunes lecteurs, la France n'était ni aussi belle, ni aussi grande, ni aussi florissante qu'aujourd'hui. Sous l'Empire, nos pères ont vu la France commander au monde entier ; à l'époque dont je vous parle, elle était divisée par plusieurs partis qui la déchiraient et la saccageaient à l'envi, et, en outre, par les Anglais, qui voulaient s'emparer de la couronne de France.

Voici sous quel prétexte.

En avril 1364, Charles V était monté sur le trône de France. Le 16 septembre 1380, son fils Charles VI lui succéda. Ce roi ne conserva un esprit libre et sain que pendant les treize premières années d'un règne qui dura quarante-deux ans. Il mourut le 20 octobre 1422.

À force d'intrigues, les Anglais étaient

parvenus à faire épouser à Henri V, leur roi, Catherine, fille de Charles VI. Ce mariage, arrêté le 21 mai 1420, devait être célébré à Troyes, le 14 juin.

Par les conventions du contrat, le Dauphin, depuis Charles VII, alors âgé de dix-huit ans, fut exclu de la couronne, et Henri V, en dépit de la loi salique, une loi qui exclut les femmes du trône, y fut appelé à cause de sa femme Catherine.

Henri V, ayant usurpé le gouvernement, vint mourir au château de Vincennes, le 22 août 1422, deux mois avant Charles VI.

Henri VI vint en France sous la régence du duc de Bedford, son oncle ; il fut couronné à Paris, où il régnait, tandis que le véritable roi de France, Charles VII, était retiré à Bourges. La France, partagée en deux partis, celui des Armagnacs pour Charles VII, et celui des Bourguignons pour Henri VI, était en outre couverte de scélérats sans aveu, qui, depuis les rives de la Flandre jusqu'aux Pyrénées, se réunissaient en troupes nombreuses, se

cantonnaient dans les forêts, pillant indifféremment amis et ennemis. À tous ces fléaux se joignaient des hivers d'une rigueur inconnue jusqu'alors, des inondations extraordinaires, des épidémies, et enfin la famine. Il n'y avait pas de ville qui fût épargnée ; il n'y avait pas de maison où il n'y eût un mort : on en était venu à défendre la pompe des funérailles, pour ne pas augmenter la consternation générale. Dans l'hiver de 1420, on vit les loups pénétrer jusque dans l'intérieur de Paris pour y dévorer les cadavres abandonnés de ses habitants.

En 1428, où commence cette histoire, la plupart des villes restées fidèles à Charles VII s'étaient empressées d'envoyer à Orléans de l'argent, des provisions et des troupes. Les plus célèbres des capitaines français qui suivaient encore les drapeaux de leur roi légitime s'étaient jetés dans cette place, où chaque citoyen s'était fait soldat, où l'on vit même des femmes, mères, épouses ou filles de soldats, combattre à côté de leur mari, de leurs enfants, de leurs pères, et, la lance à la main, repousser les Anglais avec autant de valeur que les plus intrépides guerriers.

Voilà ce que ces hommes, Jacques d'Arc, son fils Pierre, son beau-frère Durand-Lapart, et son hôte Richard, sergent du capitaine Beaudricourt, se racontaient entre eux, et ce que Jeanne écoutait avec une si profonde attention.

Et ce qui fit que, lorsque chacun se souhaita le bonsoir pour se retirer et aller goûter un repos qui pouvait être troublé au milieu de la nuit, Jeanne s'approcha de son oncle et lui dit à voix basse : – Demain, au point du jour, à l'arbre des fées, j'ai à vous parler ; trouvez-vous-y, mon oncle.

Durand-Lapart témoigna par un simple serrement de main qu'il n'y manquerait pas.

Un quart d'heure après, chaque habitant de la chaumière était livré au sommeil.

III

Les voix mystérieuses

Le jour commençait à poindre, lorsque Jeanne, s'arrachant du réduit où elle avait passé la nuit, s'achemina vers le bois Chenu. Près de ce bois, non loin d'une source d'eau pure et limpide, et sur le grand chemin qui conduit de Domremy à Neufchâteau, s'élevait un hêtre antique et majestueux qu'on nommait dans le pays *l'arbre des fées*. Le peuple, qui est crédule parce qu'il est ignorant, et dont l'imagination est facilement séduite par ce qui est bizarre et mystérieux, prétendait que, la nuit, les fées et les sorcières venaient sous les rameaux de cet arbre se livrer à la danse et chanter ; quant à les avoir vues, personne ne pouvait précisément l'affirmer, mais le fait n'en paraissait pas moins avéré, et quiconque eût douté de cette histoire eût indigné

et soulevé contre lui tous les habitants de ce hameau et des autres villages environnants.

Aussi Jeanne attendit-elle longtemps avant de voir arriver son oncle, qui ne se hasarda dans ce lieu que lorsque le soleil fut levé et déjà même assez haut sur l'horizon.

– Eh bien, que me veux-tu, Jeanne ? dit le fermier en approchant, avec toute sorte de précautions, du pied de l'arbre près duquel Jeanne agenouillée et en prières l'attendait ; et pourquoi m'avoir donné rendez-vous dans cet endroit ? Sais-tu que tu es une singulière enfant et qu'on m'a raconté de toi des choses surprenantes ? Est-ce vrai, dis, que non seulement tu viens visiter cet arbre avec les jeunes filles de ton âge, mais encore que tu y viens seule souvent pour prier ?

– Oui, mon oncle, dit Jeanne qui s'était relevée et assise sur le tronc noueux du hêtre.

– Est-ce vrai encore, dis, répliqua Lapart en prenant place à côté de sa nièce, que tu ne te mêles jamais aux danses de tes compagnes, mais que, si elles viennent ici chanter de pieux

cantiques, alors seulement tu te joins à elles ?... Attends, je n'ai pas fini : on dit encore que vous tressez des fleurs en guirlandes, que tes amies attachent les leurs aux rameaux de cet arbre, mais que toi, tu réserves les tiennes pour orner l'image de Notre-Dame de Domremy ; puis ta mère prétend que, depuis le jour où tu as fini ta treizième année, tu es toute changée, si changée, que souvent elle ne te reconnaît plus.

– Eh quoi ! dit Jeanne avec tristesse, ma mère se plaindrait-elle de moi ?

– Pas autrement, ma nièce, répondit le fermier. Elle dit que tu es laborieuse, douce, simple, bonne, pieuse ; c'est elle qui t'a donné les premiers principes de la religion, et elle dit que tu la surpasses en piété, que tu n'aimes à parler que de Dieu et de la sainte Vierge ?...

– Quel mal ? demanda Jeanne.

– Aucun, dit Durand-Lapart. Mais autrefois tu n'avais pas d'autre occupation que de coudre, filer, soigner les bestiaux et aider ta mère aux soins du ménage ; et, depuis cinq ans, depuis tes treize ans finis, enfin, ce n'est plus ça : tu deviens

exaltée ; partout, même sur la montagne où tu mènes les bestiaux, on te trouve en prières et en larmes. Un bon parti s'est présenté pour t'épouser, un garçon de Toul, qui a du bien, ma foi ! et qui te veut pour femme à cause de ta réputation de sagesse et de beauté, et tu l'as refusé, sans seulement vouloir faire sa connaissance.

– Je ne veux pas me marier, j'ai une autre mission sur la terre, mon oncle, dit Jeanne sérieusement.

– Enfin, les affaires publiques t'occupent bien plus que les soins du ménage, continua l'oncle ; tu parles, tu écoutes, tu t'informes de ce que font l'un et l'autre, et les Armagnacs, et les Bourguignons, et le duc de Bedford, et Henri VI, et Charles VII, enfin toutes choses qui ne sont pas du ressort des femmes, toujours à ce que dit ta mère.

– Hélas ! dit Jeanne en se signant, si c'est un péché, que Dieu me le pardonne ; mais le moyen, quand on voit sa patrie dans un tel état de désolation, de penser à autre chose ?

– Ta patrie, ta patrie, comme dit toujours ta mère, c’est l’étable aux vaches, le parc aux moutons, le grenier au chanvre, et tu ne dois avoir d’autres soucis que tes bestiaux et ta quenouille.

– Ma patrie, c’est la France ! mon oncle ; mes soucis sont ceux du noble Dauphin ! dit Jeanne relevant avec enthousiasme ses grands et beaux yeux noirs ; mon oncle, je veux aller trouver le Dauphin et le faire couronner.

– Toi ! cria le paysan, fixant sur Jeanne des regards étonnés.

– Moi ! dit Jeanne ; et ne me croyez pas folle, mon oncle, j’ai une mission, il faut que je la remplisse.

Puis, profitant de l’espèce de stupéfaction où ces paroles avaient plongé l’homme simple des champs, elle reprit :

– Ma mère a raison ; c’est à treize ans que mes idées ont changé, que je me suis trouvée tout autre. C’était à midi, dans le jardin de mon père ; une voix inconnue me parla ; cette voix venait de

droite, du côté de l'église, et était accompagnée d'une grande clarté... C'était la voix de l'archange Michel... je l'ai vu...

– En rêve, interrompit le fermier, l'accent plein d'effroi.

– Non, je l'ai vu de mes yeux corporels, mon oncle, répondit Jeanne ; il était accompagné d'un grand nombre d'anges. J'ai vu aussi l'ange Gabriel ; puis, et beaucoup plus fréquemment, sainte Marguerite et sainte Catherine.

– Tout cela dans le jardin de ton père ? demanda Durand.

– Non, ici, dit Jeanne, désignant l'arbre et la fontaine, ici ; et toutes ces voix m'ont ordonné d'aller en France, de faire lever le siège d'Orléans, et, pour cet effet, de me rendre d'abord à Vaucouleurs, auprès du capitaine Beaudricourt. Voyez le sort, mon oncle : précisément hier le hasard m'a fait rencontrer un sérient de cette maison !

Jeanne s'exprimait avec une si grande conviction, qui perçait non seulement dans ses

paroles, mais dans le son de sa voix, mais dans son regard pur et doux, mais dans sa pose simple et touchante, que Durand-Lapart ne mit pas seulement en doute les paroles de sa nièce. La confiance de la jeune fille avait gagné le paysan ; après avoir écouté Jeanne avec une grande attention, il lui dit :

– Que puis-je faire pour toi ?

– Me conduire chez le capitaine Beaudricourt, dit Jeanne.

– Mais ta mère,... demanda l'oncle,... que dirat-elle ?

– Ma mère,... dit Jeanne ; et sa tête tomba pensive sur sa poitrine.

– Ne t'inquiète pas, dit l'oncle, j'ai un moyen.

Et il se leva pour s'éloigner.

Le même soir, Durand-Lapart dit à sa sœur et à son beau-frère que, sa femme étant malade, il les pria de permettre à Jeanne de venir la soigner ; ceux-ci y ayant consenti, Jeanne et lui se mirent en route le lendemain pour Vaucouleurs.

IV

Premiers pas de Jeanne hors de la maison paternelle

Grâce à Richard, Jeanne d'Arc et Durand-Lapart furent introduits auprès du capitaine Beaudricourt, gouverneur de Vaucouleurs, qui, ne voyant devant lui qu'une petite villageoise, en compagnie d'un paysan, leur demanda ce qu'ils voulaient.

Jeanne prit la parole et répondit :

– Capitaine messire, sachez que Dieu, depuis un temps çà, m'a plusieurs fois fait savoir et commandé que j'allasse devant le gentil Dauphin qui doit être et est vrai roi de France, afin qu'il me baillât des armes, et que je lèverais le siège d'Orléans.

Et, comme à ce discours elle vit le capitaine hausser les épaules et la regarder comme s'il eût

vu une personne atteinte de folie, elle répliqua :

– Il y a dans mon pays une prédiction qui annonce que la France sera sauvée par une fille des marches de Lorraine, par une fille du bois Chenu ; le bois Chenu est près de la maison de mon père, messire.

Ces paroles frappèrent le capitaine, qui se rappela alors que non seulement il connaissait cette prédiction, mais qu'il y en avait une à peu près semblable dans un livre de Merlin ; il traita Jeanne avec plus de douceur, et lui dit d'attendre, qu'il allait écrire au roi.

Mais, soit que le roi ne portât pas une grande attention à cette nouvelle, soit qu'il ne crût pas à l'efficacité d'un tel secours, il ne fit aucune réponse au capitaine, et Jeanne, qui était restée à Vaucouleurs, commençait à s'impatienter fort. Elle ne parlait de rien moins que de se mettre en route à pied, malgré l'hiver qui s'approchait, la longueur du chemin et les dangers de toutes sortes auxquels elle s'exposait en parcourant un pays livré à toutes les horreurs des factions qui se partageaient la France. Le capitaine la repoussait,

ses refus ne la rebutaient pas, elle redoublait ses prières. Enfin, ayant appris que le roi, sans armée, sans ressources, dénué même de l'argent nécessaire aux dépenses de sa maison, se disposait à fuir, car tout était désespéré, elle retourna auprès du gouverneur :

– Sur mon Dieu ! vous tardez trop à m'envoyer, lui dit-elle ; aujourd'hui le gentil Dauphin a eu assez près d'Orléans un bien grand dommage ; et sera-t-il encore raillé de l'avoir plus grand, si ne m'envoyez bientôt vers lui. Il faut absolument que j'aille vers le noble Dauphin, ajouta-t-elle en pleurant, parce que mon Seigneur le veut ainsi, et, quand je devrais aller sur les genoux, j'irai.

Un gentilhomme très estimé dans le canton, Jean de Novelompont, qui se trouvait là, frappé des paroles de Jeanne et de son assurance pleine de candeur, ne put s'empêcher de lui prendre la main, et lui dit :

– Par ma foi ! ma main dans la vôtre, sous la conduite de Dieu, je vous mènerai au roi, ma fille.

Bertrand de Poulengy se joignit à lui, et tous deux, ayant obtenu l'assentiment et la lettre de recommandation du capitaine Beaudricourt, ils dirent à Jeanne de tout disposer pour partir.

Le premier soin de la jeune paysanne fut de faire écrire à son père et à sa mère pour leur demander leur bénédiction et leur consentement à ce voyage, ce qu'ils accordèrent. Puis Jeanne, ayant fait couper sa longue chevelure, fixa le jour du départ au 11 février de l'année 1429, où l'on était entré pendant toutes ces délibérations, ces refus et ces espérances.

V

La paysanne tient ce qu'elle à promis

Charles VII, né le 22 février 1403 et marié en 1422 à Marie d'Anjou, née le 14 octobre 1404, se voyait, en 1429, au moment d'être dépossédé de ses États. Le midi de la France, dont une partie tenait encore pour lui, allait être conquis ; Orléans était à la veille de succomber, lorsqu'on annonça au roi, alors à Chinon, l'arrivée d'une jeune paysanne qui avait fait à pied cent cinquante lieues, par l'hiver le plus rigoureux, à travers des dangers de toutes sortes, pour venir le secourir, faire lever le siège d'Orléans, délivrer la France de ses ennemis, et le conduire à Reims pour y être sacré.

Après plusieurs hésitations, Charles donna ordre au comte de Vendôme de la lui amener. C'était le deuxième jour de l'arrivée de Jeanne à

Chinon. Le comte de Vendôme l'introduisit dans un appartement où plusieurs seigneurs, que rien ne distinguait les uns des autres, étaient rassemblés. À peine Jeanne eut-elle jeté les yeux sur cette foule de jeunes hommes, magnifiquement vêtus, qu'elle s'avança vers l'un d'eux et s'agenouilla devant lui.

– Je ne suis pas le roi, jeune fille, lui dit celui à qui elle rendait cet hommage, le voici.

Et il lui montra un seigneur mieux vêtu que lui.

– Mon Dieu, gentil prince, dit la paysanne sans paraître intimidée à la vue de tout ce monde qui la regardait, c'est vous, et non autre ; je suis envoyée de la part de Dieu pour prêter secours à vous et à votre royaume, et vous mande le roi des cieux par moi « que vous serez sacré et couronné en la ville de Reims, et serez lieutenant du roi des cieux, qui est roi de France. »

Surpris de ce discours et de la candide et noble assurance qui se lisait écrite sur le beau front de Jeanne, le roi la releva et la mena à l'écart, où Jeanne lui raconta naïvement l'histoire des voix

qui lui parlaient lorsqu'elle était seule. Charles VII la pria de redire cela à ceux qui l'entouraient, ce qu'elle fit ; sur quoi, et comme elle demandait des cavaliers et des gens d'armes, maître Guillaume Émery, professeur de théologie, lui dit :

– Si Dieu veut délivrer le royaume de France, il n'est pas besoin de gens d'armes.

– Ces gens d'armes batailleront, dit Jeanne, et Dieu donnera la victoire.

– Mais nous ne pouvons, dirent quelques-uns, conseiller au roi, sur votre simple assertion, de vous donner des gens d'armes pour que vous les mettiez peut-être inutilement en péril ; faites-nous voir un signe par lequel il demeure évident qu'il faut vous croire.

– Eh ! mon Dieu ! dit Jeanne, je ne suis pas venue pour faire des signes ; mais le signe qui m'a été donné pour montrer que je suis envoyée de Dieu, c'est de faire lever le siège d'Orléans : qu'on me donne des gens d'armes en telle et si petite quantité qu'on voudra, et j'irai.

Enfin, après des examens répétés, après qu'on eut fait surveiller Jeanne à toutes les heures du jour et de la nuit, et que de Domremy il fut venu les assurances les plus flatteuses sur sa sagesse et la sainteté de sa vie, les théologiens déclarèrent que le roi pouvait accepter les services de cette jeune fille. On lui accorda alors ce qu'on appelait un *état*, c'est-à-dire des gens pour sa garde et pour son service. Le chevalier Jean d'Aulon fut son écuyer, Raimond et Louis le Comte furent ses deux pages ; elle eut en sus deux héraults d'armes : Guyenne et Ambleville ; et Jean Paquerel, lecteur du couvent des Augustins de Tours, devint son aumônier. Le roi lui fit faire une armure complète ; et, comme elle déclara ne vouloir se servir de son épée qu'à la dernière extrémité et seulement pour sa propre défense, on lui fit faire un étendard d'après les indications qu'elle-même en donna.

Cet étendard était d'une toile blanche qui est appelée *boucassin* et frangée en soie ; sur un champ blanc semé de lis était représenté le Sauveur assis sur des nuages, tenant un globe dans ses mains ; on voyait à droite et à gauche

des anges en adoration.

Ainsi équipée, Jeanne fit d'abord faire une sommation aux généraux anglais assemblés devant Orléans : « Pour, de par Dieu, le roi du ciel, qu'ils eussent à rendre les clefs de toutes les bonnes villes qu'ils avaient prises en France. » Ceux-ci n'ayant pas répondu, Jeanne d'Arc entra dans Orléans, le 29 avril 1429, à la tête de son bataillon, enseigne déployée. Elle était armée de toutes pièces, et montée sur un cheval blanc. Avant d'attaquer les Anglais, la jeune fille fit renouveler sa sommation, puis le combat commença.

Jeanne d'Arc, à la tête de son armée, parlant à ses soldats, n'était plus cette petite paysanne timide, honteuse, que le moindre mot de sa mère déconcertait. Une révolution s'était opérée en elle, une révolution divine comme la mission qu'elle remplissait : sa beauté, à la fois modeste et fière, son éloquence naturelle, ce mélange de pudeur naïve et d'audace sauvage, tout cela réuni excitait les soldats ; la victoire les suivait. Les Anglais, battus sur presque tous les points,

s'étaient retranchés au-delà du boulevard et dans le fort des Tournelles qui fermait l'entrée du pont du côté de la Sologne. Jeanne s'y présente, elle se précipite dans le fossé, saisit une échelle, l'élève avec force et l'applique contre le boulevard. Au même instant, un trait, parti du camp ennemi, la frappe entre le cou et l'épaule, elle tombe renversée et baignée dans son sang. À la vue de cette première blessure et du sang qui coulait, la timidité de la femme reparut en elle : Jeanne d'Arc se mit à pleurer ; mais bientôt, honteuse de ce mouvement de faiblesse qui pouvait devenir fatal à tout un parti, notre jeune héroïne retrouva son courage, elle-même, elle arracha de sa plaie le trait qui y était enfoncé. Elle demande à rester seule avec son aumônier, et elle se confesse. Puis, malgré ses souffrances, elle fit recommencer le combat. Les Anglais se défendaient avec acharnement ; mais, la jeune fille criant à ses troupes : « Tout est vôtre, entrez », en un instant le boulevard fut emporté.

Alliant la plus touchante humanité au courage le mieux réfléchi, Jeanne d'Arc défendit, après la victoire, de poursuivre les fuyards : « Laissez

aller les Anglais et ne les tuez pas, disait-elle à ses gens, il me suffit de leur départ. »

Mon intention n'est pas, mes jeunes lecteurs, de vous raconter les hauts faits d'armes de cette jeune paysanne, mais seulement leur résultat. Ainsi donc, Orléans étant délivré des Anglais, Jeanne se rendit à Loches, où Charles VII tenait son conseil.

– Noble Dauphin, lui dit-elle en entrant dans son conseil et se précipitant à genoux devant lui, ne tenez plus à l'avenir des conseils si longs, mais venez plutôt à Reims prendre une illustre couronne.

Ce que cette fille des champs simple et ingénue avait prédit arriva. Charles VII fut sacré à Reims, le 17 juillet 1429, et recouvra une grande partie de son royaume. Laon, Soissons, Corbeil, Château-Thierry, Lagny, Provins, la Ferté, Crespi, et enfin Saint-Denis, se rendirent successivement à lui. Puis, l'hiver arriva, et, dans son repos, Charles VII fit expédier, le 29 décembre 1429, de Melun-sur-Marne, des lettres par lesquelles il accordait à Jeanne

l'anoblissement et la permission de porter des armes d'azur à une épée d'argent à pal, croisée et pommetée d'or, soutenant de la pointe une couronne d'or, et côtoyée de deux fleurs de lis de même.

Mais ici, mes jeunes lecteurs, le bonheur s'éloigna pour toujours de cette pauvre fille, qui, après avoir rendu au roi sa couronne, disait le jour du sacre à l'archevêque de Reims :

– Ma mission est terminée : plutôt à Dieu que j'eusse la liberté de renoncer aux armes et de me retirer auprès de mes parents, pour les servir et garder les troupeaux avec ma sœur et mes frères !

Dieu ne le permit pas ; il réservait une autre palme à cette simple et noble enfant, la palme du martyr. Je n'ai plus à vous raconter que ses malheurs, mes jeunes amis, car l'histoire est là, je n'invente rien. Écoutez donc la fin de cette vie, triste et touchante vérité.

VI

Revers

« Le lundi 25 mai 1430, le chancelier reçut les lettres de messire Jean de Luxembourg, son frère, faisant mention que, mardi dernier, à une saillie que firent les gens d'armes de messire Charles de Valois, étant alors à Compiègne, contre ceux qui s'étaient logés en l'intention de l'assiéger, les gens dudit Valois furent tellement contraints de retourner, que plusieurs d'iceux se boutèrent en la rivière, et les autres amenèrent prisonnière la femme qu'ils appelaient Jeanne d'Arc, et qui avait chevauché en armes avec eux... »

Voilà donc Jeanne d'Arc prisonnière des Anglais et renfermée au château de Beaulieu, d'où, pour s'échapper, elle sauta d'une croisée située en haut de la tour, et tomba sans connaissance la tête sur le pavé ; on crut qu'elle

s'était tuée ; la pauvre fille n'en fut que très malade. Après sa guérison, on la transféra au château de Rouen.

D'abord, elle ne fut traitée que comme une prisonnière qu'on prive seulement de la liberté ; mais plus tard on lui intenta un procès, car dans ces temps d'ignorance, mes jeunes lecteurs, on accusait Jeanne de sorcellerie.

Pendant l'instruction, cette pauvre enfant fut détenue dans le château de Rouen. La nuit, ses jambes étaient retenues par deux anneaux de fer fixés à une chaîne de même métal qui traversait le pied du lit, et qui était fortement attachée à une grosse pièce de bois de cinq ou six pieds de longueur, de telle sorte que l'infortunée prisonnière était réduite à l'immobilité ; et, le jour, elle avait deux ceps de fer aux pieds. Toutefois sa résignation et sa patience ne se démentaient pas un seul instant ; au lieu de se plaindre, elle ne cessait de prier Dieu et d'espérer ; à dix-neuf ans, l'avenir est si beau, si large, que l'imagination n'en peut apercevoir le terme fatal. Plus d'un an se passa ainsi.

Le 31 mai 1431, de grand matin, l'évêque de Beauvais envoya frère Martin l'Advenu à Jeanne d'Arc. Il était chargé de lui annoncer sa condamnation et le genre de sa mort ; la pauvre fille devait être brûlée vive.

À l'annonce d'un supplice si cruel, toute la fermeté de Jeanne l'abandonna, elle fondit en larmes.

– J'en appelle à Dieu, le grand juge, des grands torts et ingravances qu'on me fait, dit-elle au frère Martin, auquel elle se confessa incontinent, car l'heure du supplice approchait.

Bientôt Jeanne fut revêtue des habits de son sexe, et, portant sur la tête la mitre fatale de l'inquisition sur laquelle étaient inscrits les délits dont on l'accusait si injustement, on la fit monter dans une charrette ; et, escortée de huit cents Anglais armés de glaives et de lances, elle fut conduite sur la place du Vieux-Marché à Rouen.

Un peuple immense encombra cette place ; trois échafauds étaient dressés : sur l'un étaient les juges et les assesseurs ; sur l'autre, les prélats, au milieu desquels Jeanne fut placée ; le

troisième, plus élevé que les autres, supportait l'appareil du supplice.

À peine arrivée, Jeanne reprit peu à peu sa sérénité première. Elle écouta paisiblement le sermon qui lui fut adressé ; mais, sitôt que le prédicateur lui eut dit : « Allez en paix ! l'Église ne peut plus vous défendre et vous livre aux mains séculières », la noble victime se jeta à genoux, adressa les plus dévotes prières au divin Rédempteur, qui a souffert sur la croix pour notre salut, et se recommanda aux prières de tous ceux qui l'entouraient.

Elle demanda une croix, mais il n'y en avait pas ; un Anglais, qui se trouvait près d'elle, en fit une avec un bâton qu'il rompit en deux, et la lui donna. Jeanne le remercia d'un si doux regard, que les larmes vinrent aux yeux de l'Anglais. Elle porta la croix à ses lèvres et la mit sur son sein.

Quand elle vit le moment venu où il fallait passer sur le bûcher, elle salua tous les assistants, qui, la voyant si jeune, si belle et si pieuse, ne pouvaient s'empêcher de pleurer, et descendit l'échafaud en compagnie de frère Martin

l'Advenu, qui la mit aux mains du bourreau en disant à celui-ci :

– Fais ton office.

L'exécuteur la fit monter sur le troisième échafaud, qui était construit en plâtre et si élevé, que Jeanne, liée au poteau, y était en vue de chacun. Frère Martin l'Advenu l'y avait suivie ; et ce digne homme était tellement absorbé par les soins pieux qu'il donnait à cette jeune infortunée, qu'il ne s'aperçut pas que le feu mis au bûcher montait graduellement vers lui et l'atteignait ; ce fut Jeanne qui l'en avertit.

– Éloignez-vous, mon père, lui dit-elle, mais pas trop pourtant, pour que je puisse entendre votre voix et voir la croix que je vous prie d'élever assez pour que mes yeux l'aperçoivent jusqu'à la fin.

Le confesseur obéit. À cause de la hauteur du bûcher, le feu fut longtemps à atteindre et à envelopper la victime ; au milieu des plaintes que la douleur lui arrachait, on l'entendait invoquer le nom de Jésus, et cela, tant que la malheureuse conserva un souffle de vie.

On rassembla ensuite les restes du corps de cette infortunée victime d'une politique habile et féroce, et on jeta ses cendres dans la Seine.

Ainsi finit Jeanne à vingt ans. La postérité l'a vengée : la paysanne de Domremy est une des plus grandes gloires de la France.

Fiat lux

Gutenberg

Quinzième siècle

I

Zum Gutenberg, ou la maison de bonne montagne

Un jeune homme de quatorze à quinze ans gravissait avec la légèreté d'un chevreuil une côte assez rapide, au haut de laquelle on apercevait encore, malgré les ténèbres qui commençaient à envahir le paysage, les tours crénelées d'un vieux château. Un cri perçant qui traversa les airs arrêta net la course du nocturne promeneur ; il tourna la tête de côté et d'autre, écouta si le cri ne se renouvelait pas, et allait recommencer son ascension presque aérienne, lorsqu'un second cri suivi d'un gémissement plaintif vint une seconde fois frapper ses oreilles.

– Qui appelle ? dit-il, donnant à son organe jeune et doux le plus d'étendue possible.

Alors une voix partie du fond d'un ravin que

les eaux avaient jadis creusé au pied de la montagne, et que les chaleurs de plusieurs étés avaient ensuite mis à sec, fit entendre ces mots :

– Qui que vous soyez, venez au secours d’un malheureux voyageur tombé avec son cheval dans un précipice sans fond.

– M’est avis qu’il y en a un, puisque vous l’avez trouvé, répondit le jeune promeneur en descendant la montagne plus vite qu’il ne la montait d’abord.

Puis, avec une connaissance parfaite des lieux, ce qui prouvait qu’il était un habitant de cette contrée, il se dirigea vers le ravin, et, se penchant vers l’ouverture, il cria :

– Où êtes-vous ?

– Ici, répondit la voix piteuse.

– Bien juste au pied de l’escalier, riposta l’habitant ; attendez-moi.

Et en deux ou trois bonds il se trouva à côté d’un homme dont l’obscurité empêchait de distinguer les traits, mais qui prit sa main avec empressement en lui disant :

– Je suis rompu, moulu, brisé ; aidez-moi, je vous prie, à dégager mes jambes de l'étrier, surtout empêchez que mon cheval ne bouge, ou je suis perdu.

En remarquant que le cheval était debout et sans aucun mal, le jeune homme imagina avec raison que le cheval n'était pas tombé, mais qu'il avait descendu très vite, et que la secousse, en touchant le fond, avait dû désarçonner le cavalier. Il eut bientôt débarrassé ce dernier des liens qui le retenaient prisonnier ; puis il l'aida à se relever, et, l'invitant à s'appuyer sur lui, prenant de l'autre main le licou du cheval, il retrouva aisément l'escalier, tracé plutôt par les pas que par la main des hommes, et remonta avec le voyageur et sa monture, les dirigeant hors de cette espèce de gouffre. Il demanda à l'inconnu où il avait dessein d'aller.

– À Zum Gutenberg, répondit-il ; je porte un message de ma maîtresse, la comtesse de Van Praet, à M^{lle} Méline de Sulgeloch.

– À ma sœur ? dit le jeune homme étonné.

– Vous êtes donc Jean Gensfleisch, le fils du

dernier seigneur de Sulgeloch ? demanda le serviteur de la baronne.

– Oui, dit Jean, examinant à la clarté de la lune, alors dégagée des nuages, l’homme qui lui parlait, et dont le visage avait pris soudain un air de contrainte et de retenue pénible.

– Je ne connais pas cette comtesse et ne devine pas ce qu’elle peut vouloir à ma sœur, dit Jean.

Le serviteur ouvrit la bouche pour répondre ; puis, se ravisant, il sortit un parchemin de son escarcelle et dit seulement :

– Ceci l’expliquera de reste.

Puis, se trouvant sans doute assez raffermi pour marcher seul, il quitta le bras qui lui servait d’appui et commença à gravir la montagne, au sommet de laquelle était situé le château.

Sans pouvoir se rendre compte du sentiment qui le domina, Jean devint rêveur, son cœur se serra, et c’était plus que de la curiosité qui lui faisait hâter le pas. Du reste, pour quelqu’un qui aurait connu la vie des habitants de Zum Gutenberg, cet événement, bien simple en

apparence, avait néanmoins de quoi inquiéter ou causer quelque surprise.

Jean Gensfleisch de Sulgeloeh avait perdu son père peu après sa naissance, et sa mère, restée veuve avec deux enfants, lui et une fille de dix ans plus âgée que lui, avait vu successivement, et par suite de procès intentés par des créanciers plus ou moins légitimes, s'évanouir l'immense fortune laissée par son mari : elle en était morte à la peine. Ses deux enfants étaient donc restés seuls au monde. Méline avait alors dix-huit ans, et Jean huit. Depuis cette époque, six années s'étaient écoulées sans que les portes de Zum Gutenberg, qui s'étaient ouvertes pour laisser sortir le cercueil de la veuve de Sulgeloeh, se fussent jamais refermées sur un ami, sur un voisin, sur un visiteur quelconque. Les deux orphelins se suffisaient l'un à l'autre ; la jeune fille protégeait le jeune enfant, et celui-ci l'égayait. Méline avait grandi à l'ombre des bois séculaires qui ornaient la propriété transmise de descendant en descendant aux Sulgeloeh ; elle n'avait jamais dépassé la grille du parc qui l'entourait. Ses journées se passaient en

promenades, en lecture, à soigner ses fleurs et ses oiseaux. Jean courait au dehors, lui, comme un jeune daim sauvage, et le soir réunissait le frère et la sœur dans la vaste salle du château, où, en compagnie de deux vieux serviteurs, mari et femme, Gobert et Gertrude, Méline faisait à haute voix la prière ; puis, été comme hiver, une heure après que le jour avait disparu de l'horizon, les quatre habitants de cet antique manoir allaient se livrer au repos.

On comprend maintenant que la venue d'un étranger, apportant un message d'une étrangère, dut faire un événement dans l'esprit du jeune Sulgeloeh.

En atteignant l'entrée de la première cour du château, Jean fit entendre un sifflement assez prolongé qui attira sur le perron le vieux Gobert. Une nuance de mécontentement glissa sur les traits du serviteur à la vue de l'étranger qui suivait son jeune maître.

– Encore quelque savant que vous avez ramassé dans quelque trou, dit-il d'un ton d'humeur, et que vous forcez à accepter

l'hospitalité !

– Le trou y est, mais du savant, pas la première virgule, répondit le domestique inconnu.

– Et, loin de le forcer à accepter l'hospitalité, c'est lui qui la réclame, dit Jean. Mais, Gobert, conduis ce serviteur à l'office, son cheval à l'écurie, et je vais aller prévenir ma sœur de la venue d'un envoyé de la comtesse Van Praet.

À ce nom, Gobert ôta le bonnet de laine qui recouvrait son vieux chef pelé, et, s'inclinant, il répéta avec respect :

– La comtesse de Van Praet !

– Tu la connais ? lui demanda Jean.

– C'est la dame la plus noble, la plus riche et la plus fière de tout Mayence, dit Gobert ; et, certes, je m'empresserais volontiers d'offrir à son valet un repas digne de la maison qu'il représente ; mais nous avons eu aujourd'hui tant de monde à dîner au salon et tant de valets aux offices, sans compter les paysans des environs, qui ont fait rafle sur le reste, que c'est tout au

plus si, dans nos vastes buffets, on trouvera un morceau de pain et quelques châtaignes.

À ces paroles, que sans doute il ne comprenait pas, Jean se mit à regarder avec tant de surprise son vieux serviteur, que celui-ci, passant près de lui comme pour aller prendre le licou du cheval, lui dit vivement :

– Chut ! vous êtes trop jeune pour comprendre ma politique : taisez-vous !

Jean s'élança en riant sous la voûte ; il trouva sa sœur qui avait entendu sa voix et qui venait au-devant de lui. Il lui raconta et la rencontre qu'il avait faite et le mensonge glorieux de Gobert. Méline sourit, puis soudain un nuage obscurcit son front.

– Que peut me vouloir cette comtesse ? dit-elle en rentrant avec son frère dans la grande salle de réception, et se laissant tomber vivement émue sur une antique chaise en bois à haut dossier sculpté.

– Le moyen le plus sûr de le savoir est de le demander, dit Jean en s'échappant du salon.

Malgré son trouble, Méline releva la mèche de la lampe, qui, n'éclairant qu'une partie de cette immense salle, laissait les autres dans une obscurité telle, que l'œil pouvait à peine en distinguer les boiseries ; puis, inquiète, agitée, elle attendit la venue de ce serviteur étranger. Il ne se fit pas attendre : le jeune Sulgeloeh le précédait ; Gobert et Gertrude le suivaient.

– Croyez, mademoiselle, dit ce valet en s'inclinant jusqu'à terre, que, surtout après le service que monsieur votre frère m'a rendu, car sans lui j'aurais couru le risque d'être dévoré par quelques sangliers, qui, dit-on, foisonnent dans le pays ; croyez bien que je suis désolé de la commission que j'ai à remplir...

Puis, s'inclinant une seconde fois au milieu du silence causé par la singularité de ces paroles, il sortit un parchemin de son escarcelle et le posa respectueusement sur le bord de la table, au coin de laquelle Méline accoudée l'écoutait.

La jeune fille prit le message, en brisa le scel avec une vivacité presque fiévreuse, l'ouvrit, et, l'approchant de la lampe, elle se mit à le lire.

Mais, à peine en eut-elle parcouru les premières lignes, qu'elle pâlit, jeta un grand cri et se renversa évanouie.

II

Le vieux sorcier

Pendant l'évanouissement même de Méline, les habitants du château avaient été mis au courant, par le valet messager, du contenu du message. La maison de Zum Gutenberg, mise en vente par les créanciers du dernier des Sulgeloeh, venait d'être achetée par la comtesse Van Praet ; la lettre en faisait part à la triste et pauvre descendante de cette antique maison, et, en même temps, l'avertissait que la nouvelle propriétaire allait venir prendre possession du domaine.

– Dites à votre maîtresse qu'elle le trouvera libre, dit Méline revenant à elle.

Et, puisant dans la force d'âme que le malheur imprime aux êtres doués d'une riche organisation le courage de dévorer ses larmes, elle ajouta :

– Je demande huit jours pour le quitter. Ce

n'est pas trop, dit-elle d'un accent si douloureux, que ceux qui l'entendirent fondirent en larmes, ce n'est pas trop pour dire un dernier adieu aux lieux qui m'ont vue naître et qui ont vu mourir mes aïeux !

Puis, congédiant d'un geste noble et digne le messager de cette affreuse nouvelle, elle attendit le départ de cet homme pour embrasser son frère.

– Jean, lui dit-elle, du courage !

L'enfant la regardait d'un œil sec et animé.

– Pauvre sœur ! lui répondit-il simplement.

Méline se tourna aussitôt vers les deux vieux serviteurs, qui la regardaient en pleurant.

– Prions Dieu, mes amis, leur dit-elle en s'agenouillant.

Gobert et Gertrude l'imitèrent ; quant à Jean, il resta encore un moment debout, pensif, et les yeux tendrement fixés sur sa sœur.

– Ainsi, lui dit-il d'un ton de doux reproche, tu m'avais tout caché.

– Fallait-il attrister ton bel âge, enfant ? lui

répondit-elle à genoux, le corps incliné vers lui et lui tendant la main.

– Enfant ! répéta le jeune Gutenberg avec amertume, enfant ! Ce moment fait de moi un homme, Méline, dit-il.

Et, effectivement, sur ce front d'enfant brilla tout à coup comme une étincelle énergique et sombre. Il prit la main que sa sœur lui tendait, et, la portant à ses lèvres, il ajouta :

– Méline, à compter d'aujourd'hui, c'est à moi de te protéger, j'en fais le serment !

Puis il s'agenouilla, et Méline, ayant raffermi sa voix, que l'action de son frère avait brisée, allait commencer la prière, lorsqu'un pas lourd et inégal résonna sur les dalles de pierre qui conduisaient à cette pièce, et la vieille Gertrude, se levant soudain avec indignation, s'écria :

– Allons, il est dit que nous ne pourrons pas même prier Dieu ce soir ; voici le sorcier !

À ce moment, la portière en velours vert du salon se souleva, et un homme d'une haute stature parut et s'arrêta un moment sur le seuil ;

sa tête nue était couronnée de beaux cheveux blancs, et une barbe blanche descendait jusque sur sa poitrine.

– Venez mêler vos prières aux nôtres, seigneur Laurent Coster, dit Méline.

– Ses prières ! dit Gertrude en se signant ; les sorciers prient-ils Dieu ?

– Gertrude, dit la descendante des Sulgeloch d'un ton sévère, ce seigneur est notre hôte, et comme tel a droit à vos respects ainsi qu'à notre protection.

– Oui, mes enfants, dit le vieillard, qui semblait n'avoir pas entendu le colloque de la maîtresse et de la servante, oui, je viens mêler mes prières et mes larmes aux vôtres.

– Vous savez ? lui dit Méline.

– Tout, répondit le vieillard en s'agenouillant à côté de Méline.

La prière commença aussitôt ; Méline la récita avec autant et peut-être plus d'énergie que les autres soirs. Chaque fois que ses lèvres prononçaient le nom sacré du Seigneur, elles

semblaient pour ainsi dire se retremper dans cette parole sainte et reprendre vie. La prière s'acheva sans faiblesse apparente, du moins de la part de cette jeune et courageuse fille ; mais, lorsqu'elle se releva, son visage était d'une pâleur effrayante et ses traits d'un calme qui faisait mal à voir.

– Gobert, et toi aussi, ma bonne Gertrude, dit-elle en s'adressant à ses deux vieux serviteurs, qui, tristes, abattus, inquiets, attendaient les ordres de leur jeune maîtresse, le moment est venu de nous séparer...

– Vous nous renvoyez, mademoiselle ! s'écria Gobert, profitant, pour parler, de l'émotion qui avait forcé M^{lle} de Sulgeloeh à s'interrompre.

– Je n'ai plus les moyens de vous garder à mon service, mes bons et vieux amis, dit-elle en leur tendant à chacun une main, qu'ils prirent en tremblant : notre famille ne possédait que deux maisons : l'une... la plus belle, celle de *Zum Gensfleisch, maison de la chair d'oie*, a été vendue quelque temps avant la mort de ma chère mère, et, depuis deux heures, celle-ci, *Zum Gutenberg, ou maison de bonne montagne*, ne

nous appartient plus... Que voulez-vous, mes bons amis ? Dieu nous avait donné des parents, une fortune ; Dieu nous a tout ôté : que son saint nom soit béni !

– Soit ! dit Gobert, cachant sous une apparence brusque les larmes qui bordaient ses paupières ; mais Dieu vous a donné en ma femme et en moi deux serviteurs ; il ne vous les a pas retirés... pourquoi les chassez-vous ?

– Je vous l’ai dit, Gobert, reprit doucement et pieusement Méline, je suis ruinée, sans un toit pour abriter mon frère, et sans pain.

– Mademoiselle, dit Gobert avec force, où vous et notre jeune maître irez, nous irons ; nous sommes à vous comme vos yeux sont à vous ; nous ne pouvons pas nous séparer, et, sous un toit de chaume comme dans un palais, Gobert et sa femme doivent être là pour vous servir, vous obéir, gagner de quoi vous nourrir s’il le faut !

Gertrude ne disait rien, mais elle pleurait à chaudes larmes. Jean était pensif et sérieux. Quant à Laurent Coster, qui jusqu’alors avait tout écouté sans rien dire, au dernier mot de Gobert, il

alla à lui et lui prit la main.

– Tu es un brave homme, Gobert, lui dit-il, et je t'estime à l'égal du plus noble des chevaliers. – Mademoiselle, ajouta-t-il en se retournant vers Méline, qui, le visage caché dans ses mains, s'efforçait en vain d'étouffer ses sanglots, il y a un an, lorsque votre frère me rencontra mourant, sur la route, qu'il me releva, qu'il me conduisit ici, où je fus reçu comme un père, comme un hôte chéri, je n'avais pas encore trouvé dans ma longue vie ce que j'y découvris..., un ange de bonté, de beauté, de dévouement angélique, de vertus chrétiennes dans toute l'acception du mot. Je voulus partir quelques jours après : impossible, mon cœur ne pouvait s'arracher d'ici. Chaque soir je méditais un adieu pour le lendemain, et le lendemain je remettais au lendemain encore. Comme je lisais parfaitement dans tous les manuscrits que la chapelle de cette maison contenait, comme je savais avec la plume tracer des lettres sur le papier, vos gens, je leur pardonne, me prirent pour un sorcier ; vous, mademoiselle, vous ne vîtes en moi simplement que la vérité, un homme amoureux de la science,

et sachant seulement lire et écrire ; vous et votre jeune frère vous désirâtes être initiés à ce grand art qui transmet les pensées de ville en ville, de génération en génération. Je fus heureux de payer mon hospitalité ainsi, je fus heureux de ne pas quitter Jean Gutenberg, que j'aime comme on aime un fils. Mademoiselle, je ne suis pas un sorcier ; mais mon cerveau recèle ce qui peut, non seulement faire la fortune d'un homme, mais sa réputation, mais le moyen de porter son nom, un nom utile, sinon fastueux, jusqu'aux siècles les plus reculés. Ce n'est encore qu'une idée imparfaite, qu'un problème dont l'*inconnue*¹ est à peine dévoilée. Il appartiendra à Jean Gutenberg de le révéler tout à fait et d'y attacher son nom. Et maintenant, mademoiselle, permettez-moi de vous offrir, à vous, à votre frère, à vos vieux et bons serviteurs, ce que j'ai accepté de vous, un asile. Je possède aux environs de Strasbourg une chaumière entourée d'un jardin clos par une haie vive ; la chaumière peut nous contenir tous ; le jardin possède assez de légumes et de fruits pour

¹ On appelle *inconnue* la quantité qu'on cherche dans la solution d'un problème.

nous nourrir ; auprès est une fontaine qui l'arrose et le fertilise... Venez !

Avant que Méline eût eu le temps de répondre, Jean Gutenberg s'élança vers le vieillard, prit sa main, et, le visage animé, l'œil en feu, il lui dit :

– J'accepte pour moi, pour ma sœur et pour mes serviteurs ; car je sens en moi, mon ami, de quoi payer l'hospitalité, fût-ce celle qu'on accorde à un prince.

Un moment après, chacun se sépara.

III

Départ

Sachant qu'elle ne pourrait dormir, Méline n'essaya pas même, cette nuit-là, de chercher le sommeil dans son lit. En pensant qu'elle allait quitter pour toujours ce château où s'était écoulée son enfance, où elle avait reçu le dernier baiser de sa mère, il lui sembla qu'il lui en était devenu plus cher ; chaque objet, chaque pierre, prenait à ses yeux quelque chose d'un ami. Elle ouvrit la porte de sa chambre, et vit la longue galerie qui la précédait éclairée faiblement par la lune ; les rayons argentés, pénétrant à travers les vitraux et dessinant des ombres fantastiques sur le sol, remplirent son âme d'une angoisse pleine de terreur. Dans une de ces ombres elle crut voir la forme svelte et élégante de sa mère, et fondit en larmes. Dans ce moment, la cloche d'un couvent

voisin sonna le glas funèbre de la mort ; le silence de la nuit donnait je ne sais quelle solennité terrible au son lugubre qui indiquait une âme chrétienne quittant la terre.

– Mon Dieu ! dit-elle en élevant ses regards vers un vitrail brisé à travers lequel on apercevait un ciel bleu magnifique tout scintillant d'étoiles, je ne vous demande rien pour moi ; que je vive et meure comme ces fleurs du désert qui fleurissent inconnues, qui s'effeuillent sans avoir été cueillies, et dont le parfum a été ignoré et perdu, qu'importe ! mais je vous prie pour mon frère, noble rejeton d'une illustre et ancienne famille ; ajoutez mes jours aux siens, doublez son bonheur de celui que vous me prendrez, et soyez béni à tout jamais !

Puis, cessant de prier, elle se mit à marcher, suivant cette ombre qui lui rappelait sa mère, et qui semblait fuir devant elle à mesure qu'elle approchait. Soudain elle crut entendre des pas éloignés ; mais, réfléchissant qu'elle seule sans doute était levée au château, elle poursuivit sa route. Méline, élevée par une mère prudente et

sage, n'avait aucune de ces frayeurs puériles qui troublent l'imagination des jeunes personnes ; trop pieuse et trop éclairée pour croire aux revenants, il ne lui vint pas à l'esprit que des malfaiteurs pussent s'introduire de nuit dans un vieux château ouvert de jour à tout venant, et où rien ne pouvait tenter la cupidité. Elle marchait sans crainte et sans défiance, lorsqu'au détour de la galerie elle se trouva face à face avec quelqu'un qui venait à sa rencontre ; c'était son frère.

– Je ne puis dormir, lui dit-il.

– De chagrin de quitter ces lieux ? lui dit Méline en l'embrassant.

– Non, dit Jean, bien au contraire : du désir d'en voir d'autres et d'apprendre le secret de Laurent Coster.

– Oh ! mon frère, dit Méline en soupirant, bien d'autres pensées m'assiègent et m'affligent !

– Parce que tu es femme, Méline, lui répondit Jean, et que l'intérieur de la maison est l'objet de la vie des femmes. Mais nous, ma sœur, nous,

c'est au dehors qu'est notre existence. Mais rentre, ma sœur ; la nuit est fraîche, tu serais malade demain ; rentre, je t'en prie : je le veux.

– Tu le veux ! répéta Méline étonnée de ce ton d'autorité, de ce mot qu'elle entendait pour la première fois dans la bouche de son frère.

Jean conduisit Méline sur un balcon du haut duquel on jouissait d'une vue magnifique. Ce château, bâti sur un rocher, dominait un paysage immense ; d'un côté on apercevait la ville de Mayence, dont les édifices se mêlaient aux nues ; de l'autre, de vastes forêts assombrissaient le tableau. La lune prêtait à ce spectacle de la nature sa magique et blanche lumière. Serrant d'une main le bras de sa sœur, Jean leva l'autre vers le ciel.

– Il est dix heures, ma sœur, lui dit-il, la hauteur de la lune sur l'horizon me l'indique ; il y a aujourd'hui quatorze ans, le 1^{er} mai 1400, à pareille heure, que je vins au monde ; et d'aujourd'hui, de ce soir seulement, j'ai senti que ce n'était plus un cœur d'enfant, mais un cœur d'homme, qui battait dans ma poitrine. De ce

moment a cessé la protection dont tu entouras mon enfance ; de ce moment la mienne commence ; de ce moment je suis réellement ton frère, c'est-à-dire ton protecteur. Rentre donc, ajouta Jean, sur le front duquel Méline crut voir briller l'auréole sévère et majestueuse des seigneurs de Sulgeloeh ; rentre, et, si l'un de nous doit aujourd'hui veiller sur le repos de l'autre, c'est moi.

Disant ces mots, Jean passa doucement son bras autour de la taille flexible de sa sœur, la conduisit lentement et silencieusement jusqu'à la porte de sa chambre ; puis, penchant son front sur le sien, il ajouta gaiement :

– Tu le vois, petite sœur, ma tête passe la tienne : Dieu me met au-dessus de toi.

– Peux-tu rire, Jean, lui dit tristement Méline, lorsque ce jour nous dépossède de notre dernier château ?

– L'univers est à qui sait le conquérir, Méline, lui répliqua-t-il avec cet enthousiasme d'un grand cœur qui ne doute de rien ; je saurai bien y trouver un château pour cadeau de noces à ma

sœur.

Singuliers effets des causes de ce monde ! Ce qui avait abattu l'âme de la jeune fille avait relevé celle du jeune adolescent. Devant le malheur, Méline n'était restée qu'une femme ; Jean Gutenberg était devenu un homme.

IV

L'amour fraternel

Quelques jours après, de grand matin, Méline, son frère, Laurent Coster et les deux vieux serviteurs quittèrent *Zum Gutenberg* sur des chevaux de course, et prirent la route de l'Alsace : Laurent Coster les guidait. Au moment où la route, formant un coude, devait dérober aux voyageurs la vue du château, Méline se retourna, les yeux baignés de larmes ; un cri lui échappa lorsqu'elle cessa de l'apercevoir.

– Plus de regards en arrière, ma sœur ! lui dit Jean, lui montrant du doigt la riante campagne éclairée par les premiers rayons du soleil levant ; en avant ! en avant !

– Ô souvenirs du passé ! murmura la triste jeune fille.

– Le passé n'est plus à personne, Méline, lui

dit Jean ; nous n'avons à nous que le présent et l'avenir. En avant donc, en avant !

Nos voyageurs cheminaient lentement ; ils employèrent trois jours à faire le trajet de Mayence à Strasbourg. Enfin, le troisième jour, le soleil avait atteint la fin de sa carrière, lorsque Laurent Coster, leur montrant une petite maison blanche sur le versant d'une verte colline, dit à Méline :

– Voici votre nouvelle demeure, ma chère demoiselle.

Méline soupira et essaya de sourire au vieillard.

L'habitation de Laurent Coster était ravissante ; la nature semblait avoir prodigué ses trésors dans ce petit coin de l'univers. On y arrivait par un petit bois d'acacias dont un bouquet ombrageait la porte d'entrée ; une pelouse fine et verdoyante, entremêlée de fleurs odorantes, en tapissait l'avenue. Le jardin était planté sur le versant de la colline ; un ruisseau limpide l'arrosait en serpentant, puis allait se jeter dans le Rhin, dont on voyait au loin les eaux

bleues rapides et les bords enchanteurs. Toutes les délicates productions du printemps, toutes les riches espérances de l'automne, étaient réunies dans cette retraite charmante.

Nos voyageurs mirent pied à terre et entrèrent dans la maison, où, à la grande surprise de Gobert, aucun serviteur ne vint les recevoir.

Il ne fallut qu'un coup d'œil à Méline pour deviner la gêne de leur hôte et la dépense que devaient lui occasionner quatre personnes de plus.

– Mon frère, dit-elle à Jean, il ne faut pas ici de mains inutiles ; Strasbourg n'est qu'à une heure de marche ; demain tu iras m'y chercher de l'occupation. Je sais écrire : tu entreras chez quelques clerks-notaires, et tu demanderas des copies à faire.

Dans ce temps-là, mes jeunes lecteurs, peu de personnes savaient écrire, et l'état de copiste était très productif. Tout fut aussitôt réglé dans la maison ; Gertrude s'occupa du ménage, de la cuisine et de l'intérieur, Gobert du jardinage et de l'extérieur. Quant à Laurent et à Jean, les

sciences les occupaient tous deux : le jeune et pauvre descendant des Sulgeloeh avait une soif d'apprendre qui n'était dépassée que par la bonne volonté du maître.

Deux ans se passèrent ainsi. À cette époque, Méline, peu habituée à un travail constant, perdit ses brillantes couleurs ; sa santé s'altéra. Toujours courbée sur une table, sa poitrine s'attaqua, et Laurent Coster, qui joignait à ses nombreuses connaissances quelque peu de médecine, remarqua avec effroi les premières atteintes de la phtisie chez cette jeune fille. Il en parla à Jean, ne lui cacha pas le danger qui menaçait sa sœur ; le pauvre enfant ne comprit qu'à ce moment tout le malheur que traîne après elle l'indigence. Pendant plusieurs jours, en proie à une préoccupation constante, il fuyait toute société ; lui si aimant échappait aux caresses de sa sœur pour aller errer au fond des bois ; lui si gai, si communicatif, se cachait et s'enfermait la nuit dans sa chambre, d'où, à travers la mince cloison qui le séparait de celle de sa sœur, cette dernière l'entendait frapper, s'exclamer, se désespérer, et parfois pousser des cris de joie.

Respectant le secret de cet étrange enfant, personne n'osait le questionner. Enfin un matin, pour la première fois depuis qu'il connaissait l'état de sa sœur, son front était radieux en paraissant à l'heure du déjeuner ; une impatience fiévreuse lui fit accélérer le repas ; puis, entraînant Laurent Coster hors de la maison, il lui dit avec cette abondance d'une âme privilégiée qui verse son bonheur dans le sein d'un ami :

– Ce que vous cherchez depuis vingt ans, je l'ai trouvé : le désir de soulager ma sœur m'a inspiré. Que demandiez-vous ? un moyen facile de transmettre à la postérité les œuvres de l'imagination, et cela en assez grande quantité pour que, si elles viennent à se perdre en un lieu, on les retrouve ailleurs ?

– Eh bien, enfant ? interrompit le savant avec ce sourire d'incrédulité d'un vieillard qui ne juge le savoir que sur l'âge.

Jean continua, sans remarquer ce sourire :

– De quoi vous plaignez-vous ? de ce que les livres sont si rares et si chers, que les étudiants ont toutes les peines du monde à se procurer ceux

qui sont le plus nécessaires à leur enseignement : de telle sorte que vous, étudiant à l'université des Quatre-Nations à Paris, vous étiez réduit à voler le jour des livres pour les copier la nuit, et les remettre avant l'heure des classes à ceux à qui ils appartenaient... de ce que vous aviez mis trente ans à apprendre les premières notions des choses... Que demandiez-vous depuis ce temps ?... une machine active, infatigable, qui remplaçât la main débile et trop lente de l'homme... Regardez !

En achevant ce dernier mot, Jean sortit de sa poche une foule de petits morceaux de bois qu'il jeta sur le sable ; puis, s'agenouillant, il se mit à les arranger un à un à côté l'un de l'autre. Alors Laurent remarqua que chacun avait la forme en relief d'une lettre de l'alphabet ; et, quand tous ces petits morceaux de bois furent alignés, le vieillard lut : *Jean Gensfleisch de Sulgeloeh, dit Gutenberg.*

– Eh bien ? eh bien ? dit alors Laurent Coster, sans sourire cette fois.

– Eh bien, dit Jean, comprenez-vous qu'en

attachant ces lettres dans un cadre, de façon qu'elles ne puissent bouger, en les enduisant d'une encre plus grasse et plus épaisse que celle qui sert à écrire, et en posant sur cet appareil une feuille de papier blanc, on doit la retirer tout écrite ?... Comprenez-vous ?

– Ô mon fils ! s'écria le vieillard en pleurant de joie, mon fils, tu avais raison : tu as trouvé mon problème, tu as découvert l'*imprimerie* !

Laissant de côté toute autre science, ces deux hommes, dont l'un touchait aux portes de la vie et l'autre à celles du tombeau, ne s'occupèrent plus que de la nouvelle découverte. Un petit héritage qui vint aux Sulgeloeh donna à Jean les moyens de commencer ses essais, et à Méline le repos pour se rétablir.

Mais les premiers essais de cet art étaient grossiers ; ces caractères de bois, mobiles et inégaux, accolés les uns aux autres et enfilés dans une ficelle, cédaient aux efforts de la presse et ne formaient jamais que des mots irréguliers, des phrases imparfaites et parfois illisibles. La première imprimerie fut établie en 1438 à

Mayence, par Jean Gensfleisch, qui ne se fit plus appeler que Gutenberg, et par Laurent Coster. Plus tard, ce dernier étant mort, Gutenberg s'associa avec Faust ou Fust, orfèvre. Des presses de cette société sortit la *Biblia latina*, dite aux quarante-deux lignes, plus un Psautier qu'on mit dix-huit mois à imprimer, tant cet art était encore à l'état d'enfance. En 1465, Gutenberg fut nommé gentilhomme de la maison de l'électeur de Nassau ; sa sœur, qui n'avait jamais voulu se marier pour ne pas quitter son frère, mourut alors ; Jean Gensfleisch de Sulgeloeh ne lui survécut que trois ans : il mourut le 24 février 1468, laissant un nom qui ne s'éteindra jamais, celui de *Gutenberg*.

Après l'histoire de Gutenberg vient naturellement celle de l'imprimerie, et je pense que mes jeunes lecteurs ne seront pas fâchés de savoir l'effet que produisirent les premiers livres à Paris.

Après la mort de Gutenberg, Faust s'était adjoint son commis, Pierre Schœffer, qui, en 1452, inventa l'art de fondre des caractères de

métal ; alors parurent successivement le Psautier latin, la Bible, le *Rationale divinatorum officiorum* de Durand, le *Catholicon*, et plusieurs autres ouvrages imprimés d'une manière bien plus avantageuse que ceux sortis des premières presses de l'inventeur.

À cette époque, les livres manuscrits étaient si rares et si chers, qu'on ne comptait à Paris que quatre libraires de l'Université. Louis XI, alors roi de France, ayant voulu emprunter de la Faculté de Médecine les œuvres de Rhazès, médecin arabe, la Faculté demanda au roi, pour gage de ce dépôt, une quantité considérable d'argenterie, et, de plus, exigea qu'un seigneur garantît par acte authentique que le livre serait rendu à la Faculté. Cela donna l'idée à Faust et à Pierre Schœffer de faire une spéculation ; ils envoyèrent de Mayence à Paris un agent nommé Hermann de Stathoen, chargé de vendre une certaine quantité de livres imprimés. Cet homme, qui arriva à Paris en 1472, fut atteint peu de temps après d'une maladie dont il mourut ; en vertu du droit d'aubaine, les officiers du roi s'emparèrent des livres et de l'argent laissés par

cet homme. Faust et son associé firent aussitôt des démarches pour recouvrer leurs fonds, ce qu'ils n'obtinent que par la protection de l'empereur d'Allemagne et de l'archevêque de Mayence, qui écrivirent au roi de France à cet effet.

À cette époque, quelques presses s'établirent au collège de la Sorbonne, et les nommés Martin, Michel et Ulrich Gering élevèrent, dans la rue Saint-Jacques, au Soleil d'or, des presses d'où sortirent d'abord le *Speculum vitæ kumanæ* de Rodrigues, évêque de Zamore, puis la Bible ; le succès de cet établissement en fit naître d'autres ; Jean Morand, qui avait son imprimerie rue Saint-Victor, imprima, en 1493 et 1494, pour Antoine Verard, libraire, les *Grandes Chroniques de France*, en trois volumes in-folio, et Thilman Kerver imprima pour le libraire Jean Petit, le *Compendium* de Robert Gaguin. Mais, de tous les imprimeurs, ceux qui, par leur talent et leur érudition, acquirent le plus de réputation, furent les Estienne : Henri Estienne, le chef de cette famille, commença à imprimer en 1502. C'est de son fils, Robert Estienne, que M. de Thou parle

en ces termes : « La France doit plus à Robert Estienne pour avoir perfectionné l'imprimerie qu'aux plus grands capitaines pour avoir étendu les frontières. »

La découverte fut ainsi célébrée dans la *Recollecion des merueilleuses advenues de notre temps*, par Georges Chastelain et Jehan Molinet :

« J'ai véu grant multitude

« De livres imprimez

« Pour tirer en estude

« Povres mal argentez ;

« Par ces nouvelles modes

« Aura maint écolier

« Décrets, bibles et codes

« Sans grant argent bailler. »

L'otage prisonnier

Gustave Wasa

Seizième siècle

I

L'enfant

Un enfant d'environ quatorze ans se tenait debout sur le sommet élevé d'un rocher pyramidal ; le vent soulevait ses blonds cheveux, et ses grands yeux bleus, voilés par une sombre inquiétude, se fixaient alternativement sur chaque partie de l'immense paysage qui se développait au loin devant lui, et sur les sept îles qui servent de bases à la ville de Stockholm, dont les murs se mirent coquettement dans les eaux calmes et pures du lac Meler. Un point noir et mouvant s'apercevait au plus loin de l'horizon, sur le côté du port formé par la mer Baltique, et ce point avançait en s'élargissant.

Le soleil levant colorait déjà l'horizon, et la nature reprenait la vie et le mouvement, lorsqu'un nouveau personnage, un peu plus âgé que le

premier, se montra au pied du rocher. Bien que plus petit et plus faible de corps, il portait, ainsi que l'autre, le costume riche des nobles de la Suède.

– Gustave ! cria-t-il en approchant, Gustave !

Gustave tressaillit à cet appel qui l'arrachait à ses méditations, et répondit en prononçant le nom de *Sturce*.

En un instant, les deux amis, réunis, se donnaient la main, assis à côté l'un de l'autre, sur le même rocher.

– Vois-tu ? dit Gustave à Sturce, lui montrant le point noir à l'horizon.

– Personne ne s'est couché à la résidence.

– Ni au château de Lindholm.

– Que sais-tu, Gustave ?

– Hier au soir, il pouvait être environ dix heures, je me retirais dans ma chambre, lorsque, en passant dans la grande galerie, j'aperçus un domestique. Je reconnus la livrée de l'administrateur du royaume ; j'appelai cet homme : c'était Laurent, le valet de confiance de

ton père. « Où allez-vous ? – Porter un message pressé pour le seigneur Eric-Johanson Wasa. » Et il poursuivit sa route et moi la mienne. Je me couchai ; mais vers minuit, inquiet sans savoir pourquoi, je me relevai. J'avais chaud, j'ouvris la croisée ; alors je vis de la lumière chez mon père et chez ma mère, puis j'aperçus distinctement dans la grande galerie, où les bougies n'avaient pas été éteintes, l'ombre de trois personnes qui allaient et venaient.

Pendant que Gustave parlait, Sturce, le fils de Stenon Sturce, le fils de l'ancien administrateur de la Suède, l'écoutait, non comme quelqu'un qui écoute, mais comme quelqu'un qui hésite et se consulte, incertain de ce qu'il répondra.

– En sais-tu davantage, Frédéric ?

– Oui, Gustave. Christian II, le roi de Danemark, aspire, comme tu le sais, à la couronne de Suède, et il appuie ses prétentions sur le traité de Calmar. Cette flotte que tu vois, c'est la sienne, et il offre à mon père de se rendre, lui Christian II, en personne dans la ville, pour terminer les différends, mais à condition qu'on

lui remettra avant, et comme otages, six personnes des premières familles de la ville.

– Lesquelles ?

– Ce n'est pas encore décidé ; rendons-nous au château, nous le saurons probablement.

Gustave se leva pour suivre son ami ; un feu sombre animait ses yeux.

– Ainsi nous subirons les lois d'un Danois !

– Que faire ?

– Ah ! si j'étais le maître !...

Ces paroles s'échappèrent comme une espèce de rugissement des lèvres contractées du jeune Wasa.

– Que ferais-tu, mon ami ?

– Je n'en sais rien, mais à coup sûr je ne reconnaîtrais pas Christian II pour roi de la Suède.

– Tu parles comme un enfant, mon cher Wasa.

– L'enfant changera, il sera un homme un jour, mais son langage ne changera pas.

Et il serra avec une expression énergique la main de son ami.

Les bourgeois de Stockholm, qui commençaient à circuler dans les rues pour vaquer à leurs affaires, passaient et repassaient à chaque instant près des deux jeunes gens, ce qui mit fin à leur conversation.

En arrivant au château de Lindholm ; les deux amis allaient se séparer, lorsque Sturce, retenant Gustave par le bras, lui dit sans pouvoir déguiser son émotion :

– Embrasse-moi, Gustave.

– Quel ton, Frédéric ! on dirait d'une séparation éternelle !

– Qui sait, mon ami ?

– Sturce, tu me caches quelque chose.

– Gustave, tu sais tous mes secrets.

– C'est-à-dire que celui que tu me cèles ne t'appartient pas, n'est-il pas vrai, Frédéric ?

Et, comme le fils de l'administrateur du royaume ne répondait pas, Gustave s'écria :

– Je suis plus jeune que toi, Frédéric, de trois ans, je crois : je suis de 1490, et toi de 1487 ; mais reçois le serment que je fais aujourd’hui 10 août 1504 : ta bonne comme ta mauvaise fortune, je la partagerai, et tu seras de moitié dans toutes mes gloires.

– Enfant ! dit Sturce en s’éloignant.

– Au revoir !

Et Gustave entra dans le château de son père.

II

Le jeune homme

– Où est mon père ? demanda Gustave au premier valet qu’il rencontra.

– Votre Seigneurie le trouvera dans son cabinet.

En approchant de cet appartement, situé dans la partie la plus reculée du château, le jeune homme crut entendre des pleurs et des gémissements ; il hésita un instant à entrer ; mais, n’écoutant plus bientôt que son cœur et son impatience, il se précipita dans ce cabinet, dont il ouvrit la porte violemment.

Le premier objet qui frappa les regards du jeune Suédois, ce fut sa mère renversée dans un fauteuil et pleurant à chaudes larmes ; sa sœur, jeune fille de seize ans, agenouillée devant sa mère et la tête cachée dans ses mains, était

comme affaissée sous le poids d'une douleur violente, et abîmée dans le silence du désespoir. Son père se promenait à grands pas dans son cabinet, évitant, autant qu'il le pouvait, de regarder le visage mouillé de larmes de sa femme, et de s'attendrir à la muette douleur de sa fille.

– Mon Dieu ! qu'y a-t-il ?

– Gustave, tu es un homme, toi. – Et, venant à lui, il posa une de ses larges mains brunes et nerveuses sur l'épaule de son fils. – Comme ces femmes, tu ne viendras pas amollir mon courage, tu comprendras ma position. Écoute, mon fils. La Suède, tu le sais, par le traité de Calmar, est au moment de passer sous la domination de Christian II, roi de Danemark. La flotte de ce roi entoure la rade de Stockholm, et il offre de se rendre en personne dans la ville pour terminer tous les différends ; mais comme il craint une surprise, il demande des otages. Je m'offre, moi, un des plus riches seigneurs suédois ; Stenon Sturce envoie son fils : les quatre autres otages ne seront pas difficiles à trouver, nous deux y étant :

c'est l'affaire de vingt-quatre heures. Ce soir, à la tombée de la nuit, nous nous rendons à bord ; demain, au point du jour, Christian entre à Stockholm ; une heure après, il retourne à bord, et nous, nous revenons à terre.

– Et si tout ne se passait pas ainsi que vous le dites, mon cher Éric ! s'écria sa femme en interrompant ses pleurs ; si, une fois que vous serez en otages, vous et les cinq principaux seigneurs de la Suède, le roi de Danemark vous retient et lève l'ancre pour s'éloigner. Que sais-je, moi ?

– Ma chère Cécile, vous êtes habile à vous tourmenter.

Pendant cet entretien, Gustave, d'un coup d'œil qui n'appartenait déjà plus à son âge, avait apprécié et les craintes ingénieuses de sa mère et la noble confiance de son père.

– Mais... enfin... reprit Cécile Eka, si cela arrivait... si... Ne levez pas les épaules, seigneur : vous le savez, tout est possible, mon Dieu ! en temps de guerre.

– Eh bien... n'ai-je pas ici un représentant, un second moi-même, Gustave, mon fils ?...

– Ah ! un frère, ce n'est pas un père.

– Je vous remercie au nom de tous les frères, répondit Gustave en s'inclinant profondément devant sa sœur. Ce qui n'empêche pas, cependant, que je n'accepte avec reconnaissance la mission dont mon père veut bien m'honorer pendant son absence.

– Mission dont tu te rendras digne, mon fils : ce visage est trop franc, ce front trop fier, pour qu'on ne croie pas à la noblesse de ton cœur...

Le seigneur suédois, d'une main relevant sa fille, de l'autre prenant celle de sa femme, les conduisit l'une et l'autre jusqu'à la porte de son cabinet.

– Ma chère Cécile, ma chère Éva, ajouta-t-il en leur adressant alternativement la parole, je n'ai pas trop du reste de ma journée ; laissez-moi... seul... avec mon fils. Allez, mes chères tendresses, allez... je ne m'en irai pas sans vous embrasser... Mon Dieu, du courage ! N'agissez

donc pas l'une et l'autre comme des femmes ordinaires ! soyez dignes du sang qui coule dans vos veines. Cécile, vous êtes la fille des Eka ; rappelez-vous les hauts faits de votre noble famille ! Éva, vous êtes une Wasa...

Ces derniers mots rendirent un peu de vie à ces deux femmes si aimantes ; il put les conduire à quelques pas dans la galerie qui précédait son cabinet, les embrassa encore, passa le bras de l'une sous le bras de l'autre, et, leur indiquant d'un geste d'autorité et de prière en même temps le chemin qui conduisait à leur appartement, il retourna brusquement sur ses pas et se rejeta dans son cabinet.

– Mon fils, mon Gustave, dit-il à cet enfant qui cherchait à lire sur le visage de son père ce que celui-ci s'efforçait de cacher, les craintes de ta mère ne sont pas aussi puériles que je veux bien paraître le croire... Tout est possible pour Christian II, tout... Ainsi donc, mon fils, bien qu'à peine âgé de quinze ans, je ne te laisse pas le temps d'être jeune ; je t'institue chef de famille... Va retrouver ta mère, ta sœur ; va, je ne les

reverrai pas avant de partir, je n'en aurais pas le courage... va... En passant, avertis mon fidèle Fritz, dis-lui de se trouver, à l'entrée de la nuit, derrière la petite porte du château qui donne sur le chemin qui conduit à la mer, et de m'attendre là avec mon manteau brun et mon chapeau à larges bords... Veille à ce qu'il soit exact, veille en même temps à ce que ni ta mère ni ta sœur ne portent leurs pas de ce côté ; et, lorsque tout sera tranquille au château et que Fritz sera à son poste, viens m'avertir, je n'ouvrirai qu'à toi ; tu ne frapperas pas, tu gratteras seulement à la porte. Va, mon enfant ; chaque minute est précieuse, va.

Gustave allait sortir, plus préoccupé qu'inquiet, du cabinet de son père, lorsqu'une réflexion le fit revenir sur ses pas.

– Je crains quelques observations de Fritz, mon père ; ne pourriez-vous me donner un mot pour lui ?

– Avec plaisir.

Et le seigneur de Wasa prit une feuille de papier sur laquelle il écrivit :

Suivez en tout et sur tout les ordres de mon fils Gustave Wasa.

Puis il signa : ÉRIC-JOHANSON WASA. Il y apposa son cachet et remit le tout à son fils, dont l'expression de joie en le recevant n'échappa pas à son père.

– Enfant, qui es charmé d'être traité en homme !

Sans répondre, Gustave baisa la main de son père et se hâta de sortir du cabinet.

III

Le manteau brun et le chapeau à larges bords

À l'entrée de la nuit, Cécile, confiante dans la parole de son mari, et cependant inquiète de ne pas le voir arriver, pensant avec douleur que, chaque minute lui étant comptée, celles qu'il passait loin d'elle ne se retrouveraient pas, envoya Éva au-devant de son père.

La jeune fille obéit avec empressement. En approchant du cabinet du seigneur Éric-Johanson, Éva trouva, à l'entrée du corridor qui y conduisait, le vieux Fritz, un des plus anciens serviteurs de la maison des Wasa.

– On ne passe pas, mademoiselle ! lui dit cet homme avec tout le respect d'un loyal serviteur, et en même temps avec l'assurance d'un factionnaire.

– Comment ! on ne passe pas ? répéta Éva : la

nuit est-elle donc si noire, ou ta vue si faible, Fritz, que tu ne reconnais pas la fille de ton maître ?

– Pour ne pas reconnaître ma jeune maîtresse, il faudrait, non seulement pas que je fusse aveugle, mais sourd, mademoiselle.

– Alors, laisse-moi passer, mon ami.

– Que ma jeune maîtresse daigne excuser la résistance de son vieux serviteur, mais j’ai des ordres...

– De qui ? demanda Éva.

– De celui qui commande à cette heure au château de Lindholm.

– De mon père ?

– De monsieur votre frère.

– De mon frère ! s’écria douloureusement la jeune fille. Ah ! mon père est donc déjà parti ?

– Je ne le suppose pas, et j’ai tout lieu de penser le contraire.

– Explique-toi, explique-toi, je t’en prie, Fritz ! dit Éva avec une impatience pleine d’angoisse.

– Mademoiselle, nous étions tous réunis dans le vestibule du château à causer politique, car pour être domestique on n’en est pas moins Suédois, lorsque M. Gustave a paru, m’a fait un signe, et je l’ai suivi. « Va, m’a-t-il dit, chercher le manteau brun de mon père, son chapeau à larges bords, et rends-toi avec cela à la petite porte du château qui donne sur le chemin conduisant à la mer. » J’ai exécuté les ordres de M. Gustave ; j’ai pris le manteau brun du seigneur Éric-Johanson Wasa, son chapeau à larges bords, et je me suis rendu à la porte indiquée. J’y étais depuis environ une heure, je commençais même à trouver le temps long ; la nuit approchait et l’heure du souper commençait à carillonner dans mon vieil estomac, lorsque monsieur votre frère est revenu. « Donne-moi tout cela, dit-il en prenant mon paquet, et maintenant exécute ce que je vais de nouveau t’ordonner. Rends-toi à l’entrée du corridor qui conduit au cabinet de mon père, et ne laisse

pénétrer personne auprès de lui ; personne, entends-tu ! personne, pas même ma mère ! » Puis, comme j'hésitais à me charger d'un ordre aussi sévère, mon jeune maître m'a montré un ordre de monseigneur, écrit de la main même de monseigneur, et ainsi conçu : *Suivez en tout et sur tout les ordres de mon fils Gustave Wasa*. Je n'avais plus qu'à obéir ; j'ai obéi, et j'obéis.

– Ainsi tu es certain, Fritz, que Mgr Éric-Johanson Wasa, mon noble et cher père, est encore dans son cabinet ? demanda Éva avec un mouvement de joie.

– Autant qu'on peut être certain qu'un homme est dans un endroit quand on ne l'a vu ni entrer ni sortir, ma noble maîtresse.

– Oh ! s'il n'est pas sorti, je suis tranquille, mon bon Fritz, dit Éva tout à fait rassurée.

– Je n'ai pas dit que monseigneur ne fût pas sorti, mademoiselle, fit observer le vieux serviteur. Mademoiselle sait que le cabinet a deux issues, celle-ci où je veille et celle qui donne dans le petit escalier qui conduit droit à la cour des écuries, et de là sur les remparts...

Éva, joignant les mains, s'écria :

– Ah ! mon Dieu !... Mais où est mon frère ?
Mon frère doit en savoir davantage.

– Il est probable que mon jeune maître, le seigneur Gustave, est à la petite porte du parc.

– J'y cours.

Éva partit en effet comme une flèche.

Pendant la durée de ce colloque, la nuit était tout à fait venue, et il fallait toute l'habitude d'une personne élevée dans les murs de Lindholm pour en reconnaître les détours. Éva atteignit enfin les jardins ; l'allée qui conduisait à la porte indiquée était une grande avenue de platanes, sombre même en plein jour. Éva s'y engagea hardiment, et, sans être effrayée ni par l'obscurité de la nuit ni par le silence morne de ces lieux, elle poursuivait sa route : ses pieds de seize ans effleuraient à peine le gazon. Elle arriva ainsi, sans qu'on pût entendre sa marche légère, à l'endroit qu'elle voulait atteindre. Comme elle allait s'assurer si la porte était ouverte ou fermée, un signal parti du dehors frappa ses oreilles : cet

instinct de femme, pareil à celui de la biche, qui la fait toujours se replier sur elle-même au moindre bruit, fit qu'Éva s'arrêta net. Alors elle entendit distinctement une voix étrangère qui prononça ces mots :

– Seigneur Éric-Johanson Wasa.

– Marchons ! répondit une seconde voix, dans le timbre de laquelle elle crut reconnaître une intonation de la voix de son père.

Elle s'élança hors des murs du jardin, et se trouva alors dans une plaine. L'obscurité de la nuit n'était pas assez forte pour que la jeune fille ne pût remarquer deux hommes qui marchaient très vite dans la direction de la mer ; dans l'un de ces deux hommes, la fille de Wasa reconnut parfaitement le manteau et le large chapeau de son père, surmonté de sa plume droite ; il lui sembla même voir briller dans l'ombre le diamant qui attachait cette plume au chapeau. La pauvre enfant resta saisie, interdite, froide et sans mouvement ; elle n'osa ni s'élanquer sur les traces de son père, ni s'éloigner de cette place d'où elle l'apercevait encore et d'où elle entendait le bruit

de ses éperons et même quelques sons de cette voix à laquelle, depuis sa naissance, elle obéissait avec une respectueuse affection.

Ce ne fut que lorsque le silence se rétablit autour d'elle et qu'elle n'entendit plus ni voix ni bruit de pas qu'elle songea à retourner au château. Elle y revint en courant aussi, mais non, comme elle y était allée, l'espoir au cœur ; elle y revint abattue, désolée.

En entrant dans le salon, elle alla tomber à deux genoux devant le fauteuil où sa bonne mère était assise, attendant son retour, et ne recouvra sa voix et ses larmes qu'en s'écriant :

– Il est parti !

– Parti ! Qui ? demanda Cécile, ne pouvant en croire ni son cœur ni ses oreilles, qui lui disaient que c'était son mari.

– Mon père ! mon père est parti ! répéta Éva avec des sanglots.

– Impossible !

Et Cécile se leva, courant avec précipitation vers la porte, où sa fille la suivit.

Le vieux serviteur était toujours au même poste en sentinelle devant l'entrée du cabinet de son maître. Une lampe éclairait son visage impassible et froid en apparence. Au bruit des pas qui approchaient, il cria, selon sa consigne, et sans regarder seulement qui venait :

– On ne passe pas !

– C'est moi, Fritz.

– On... ne... passe pas... madame ! répéta Fritz avec tous les signes du plus profond respect.

– Moi... moi... votre maîtresse ! dit Cécile, se redressant indignée.

Le vieillard se mit à genoux en travers du passage.

– Ma noble maîtresse pourra me chasser dans une heure, dit-il, les larmes aux yeux, mais j'ai des ordres.

– De qui ?

Fritz montra le papier écrit.

– Où est mon fils ? demanda Cécile.

Fritz fit la même réponse qu'à Éva.

– Sans doute à la porte du château, du côté de la mer.

– J’en viens ! lui dit Éva, élevant la voix avec désespoir, et ce n’est pas mon frère que j’y ai trouvé, c’était mon père, mon père qui partait !

– Qui a dit cela ? s’écria une voix bien connue, qui fit tressaillir les deux femmes et relever Fritz.

Éric était debout sur le seuil de son cabinet, dont il venait d’ouvrir la porte ; sa femme et sa fille se précipitèrent vers lui ; il les reçut toutes les deux dans ses bras ; tout à coup Éva s’écria :

– Mais qui donc ai-je vu partir... vu partir avec le chapeau et le manteau de mon père ? Qui donc a répondu : *Marchons !* à celui qui l’interpellait : *Seigneur Éric Johanson Wasa ?*

– Mon fils ! ce ne peut être que mon fils ! cria Cécile, éclairée par une soudaine inspiration du cœur.

En ce moment, un valet à la livrée de l’administrateur du royaume parut à l’entrée de la galerie ; il s’approcha de Fritz et lui remit un billet avec ces mots : *Pour le seigneur Éric-*

Johanson Wasa.

– Donnez ! dit Éric, le prenant lui-même.

Aussitôt qu’il eut jeté les yeux sur le billet, il s’écria :

– De mon fils !

Puis il ouvrit le papier avec empressement.

Il lut tout haut :

« Mon père,

« On m’accepte pour otage à votre place ; restez donc au sein de votre famille, à laquelle aujourd’hui vous êtes plus utile que moi. Priez ma mère de m’envoyer sa bénédiction, et de ne pas m’en vouloir si je ne suis pas allé l’embrasser, ainsi que ma chère sœur, avant de les quitter ; mais je suis si jeune, et j’ai encore si peu fait usage de mon courage, que je ne le connais pas ; je ne sais pas jusqu’où il peut aller, et je m’en défie.

« Bénissez-moi, vous aussi, mon noble et cher père. Vous m’avez dit que je n’étais plus un

enfant ; cette parole m'a fait homme : ceci est mon premier acte d'homme et le prélude de ma vie.

« GUSTAVE WASA. »

Gustave et cinq autres membres des principales familles de Stockholm s'étant rendus en otages à bord de la flotte de Christian II, on traita tout de suite ces otages en prisonniers ; les vents étant bons, on leva l'ancre et on les conduisit à Copenhague, où on les renferma dans un château fort.

On pourrait faire un roman entier sur les aventures de ce jeune Suédois, qui trouva les moyens de rompre sa captivité, se rendit à Lubeck, et alla se présenter aux magistrats de cette ville en leur déclarant son nom, leur disant qu'il était une victime de la parole de Christian II ; magistrats qui lui firent l'accueil le plus empressé et lui fournirent les moyens de retourner dans sa patrie.

Il y arriva en fugitif, en proscrit, et crut

prudent de se cacher dans un domaine appartenant à sa famille. Là, il apprit que Christian II, secondé par Trolld, archevêque d'Upsal, s'était emparé de la couronne et avait été reconnu roi de Suède, et que le premier acte d'autorité de ce roi avait été ce fameux massacre dans lequel les personnages les plus distingués de la Suède périrent, et entre autres son père Éric-Johanson. Il apprit encore que sa mère et sa sœur étaient détenues à Copenhague dans la plus dure captivité.

Toutes ces infortunes, bien loin d'abattre son courage, le relevèrent ; il se déguisa en paysan, se rendit en Dalécarlie : il connaissait l'esprit des habitants, et, se faisant passer pour mineur, il se livra pendant quelque temps aux pénibles travaux des mines. Ce fut là que, confondu parmi les ouvriers, il sut correspondre avec les amis de son père, s'assurer de leur opinion ; puis un jour, à Mora, au milieu d'une assemblée formée par les habitants de cette paroisse, il se dépouilla tout d'un coup de cette apparence humble et pauvre qui l'avait fait recevoir dans les mines ; il se nomma, et, joignant à la parole la plus éloquente

l'extérieur le plus imposant, il amena à lui tous les cœurs. Les Dalécarliens, entraînés par son discours, jurèrent de le suivre, de lui obéir, et, s'armant avec empressement, ils mirent Gustave à leur tête, marchèrent sur Stockholm, en firent le siège et s'en emparèrent. Gustave, d'une commune voix, fut déclaré administrateur du royaume ; puis, en 1523, les services immenses qu'il avait rendus à sa patrie lui firent décerner le titre de roi.

Gustave Wasa, dont vous lirez l'histoire, et qui fut, à juste titre, nommé le régénérateur de la Suède, mourut le 29 septembre 1560, à l'âge de soixante-dix ans.

Le petit porcher

Sixte-Quint

Seizième siècle

I

Le moine bénédictin

– En vérité, mes chères amies, disait Petite, une après-midi du mois d’août de l’année 1800, je ne sais que vous raconter.

– Dis-nous l’histoire d’un guerrier ou d’un savant, ma sœur, répondit Hector, qui, sa casquette sur l’oreille, un grand sabre passé à la ceinture, les mains armées de baguettes et un tambour passé en bandoulière, battait le rappel depuis une heure autour du presbytère.

– Non, non, une histoire de paysan, répliqua Marthe la laitière.

– Plutôt celle de quelque inventeur, ajouta un vieil ouvrier, qui se plaignait de ce qu’on n’épargnait pas assez les bras des hommes.

– Moi, je demande l’histoire de la gouvernante

d'un pasteur.

– Et moi, celle du pasteur lui-même, acheva le bon curé, qui depuis un moment s'était glissé et assis derrière le groupe formé par les jeunes filles autour de Petite.

Afin de mieux dominer cette foule, Petite monta sur son banc ; d'un geste charmant, plein de grâce, de finesse et d'autorité, elle imposa silence à l'assemblée, et dit :

– On vous a déjà raconté l'histoire de Marguerite de Provence, de Marie Leczinska et d'autres reines de France. Cependant la demande de notre cher père me remet en mémoire une histoire que j'ai lue dernièrement, pour laquelle je choisirai le titre le plus humble, afin de vous prouver, mes jeunes amies, qu'avec la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de bien bas on peut s'élever très haut.

Alors Petite, descendant de son piédestal, promena un regard satisfait sur son auditoire, et prononça le plus sérieusement du monde :

Par une belle matinée d'automne, à l'heure où le soleil ne semble s'éveiller que pour colorer les larmes de la nuit encore pendantes à chaque fleur des buissons, un pauvre petit enfant tout déguenillé était assis sur le versant d'une colline qui dominait le village des Grottes de Montalte, dans la Marche d'Ancône, en Italie. Quelques pourceaux paissaient çà et là, s'écartant parfois à travers les sentiers tracés dans la montagne, mais ramenés à chaque instant auprès du petit gardien par la vigilance d'un de ces bons chiens barbets dont la race se perd tous les jours.

Quant au petit gardien, c'était un singulier enfant : tout au plus âgé de dix ans, il n'avait rien de l'insouciance ni de la gaieté de son âge. Mollement étendu sur l'herbe verte et fraîche, il tenait ses beaux yeux levés vers le ciel ; la couleur en était si suave, qu'on aurait dit qu'une parcelle de ce beau bleu s'était détachée de la voûte céleste pour venir se fixer sous la paupière humide de cet enfant. Sa bouche dédaigneuse et fière murmurait un chant triste, doux et lent ; et, sans s'inquiéter de la fraîcheur de la matinée, il

abandonnait au vent de l'automne les boucles soyeuses de sa chevelure dorée.

Cet enfant fut tiré de l'espèce de rêverie dans laquelle il paraissait plongé par l'aboiement de son chien, qui fut suivi d'un pas lourd, mesuré, sous lequel craquaient les feuilles sèches semées par les arbres d'alentour. Puis une voix fit entendre ces mots :

– Petit, quel est le chemin le plus court pour aller à Ancône ?

L'enfant se releva d'un trait, secoua sa blonde tête, et, voyant que celui qui lui parlait était un bon religieux, il prit aussitôt une pose respectueuse.

– Bon père, dit-il, le plus court est aussi le plus difficile et le plus dangereux.

– N'importe, mon enfant ; je suis porteur d'une mission qui ne demande aucun retard. Dis-moi donc par où je dois me diriger pour arriver plus vite.

– Attendez, dit l'enfant, portant sa main à son front comme pour y chercher une idée.

Puis, l'ayant sans doute trouvée, il dit du ton de quelqu'un qui prend une résolution :

– Venez, suivez-moi, vous vous égareriez ou tomberiez dans quelque ravin.

– Mais ton troupeau ? reprit le religieux.

– Galoubet le gardera.

– Qu'est-ce que Galoubet ? demanda le religieux.

Mais, au nom de Galoubet, le barbet avait relevé la tête et fixé sur son maître ses grands yeux clairs, jaunes, pleins d'expression, d'inquiétude, de soumission ; il semblait si bien lui demander ses ordres, que ce fut presque comme une réponse que le petit paysan lui dit :

– Tu resteras là, tu garderas les pourceaux et tu les empêcheras de s'éloigner.

Puis, s'élançant sur un sentier qui tournait en descendant au pied de la montagne, il ajouta :

– Venez donc, bon père !

Enchanté de cette complaisance, et surtout de la beauté de cet enfant, eau malgré les haillons

qui couvraient à peine ses membres frêles et délicats, le religieux eut avec lui, tout en marchant, la conversation suivante :

– Comment te nommes-tu ?

– Félix Peretti, pour vous servir, répondit l'enfant.

– Que fait ton père ?

– Hélas ! rien.

– Vous n'êtes donc pas heureux ? demanda encore le bon religieux d'un accent plein d'intérêt, et c'est peut-être pour cela, mon enfant, qu'en t'abordant j'ai remarqué sur tes traits un nuage de tristesse.

– Oh ! quant à moi, dit Félix, je suis né dans la misère et je ne m'en plains pas ; mais c'est pour mon père, pour ma mère, pour ma sœur Camilla, que je suis soucieux.

– Ton père a donc vu des jours plus heureux, mon enfant ?

– Lorsque Amurat II, sur la fin du quinzième siècle, envahit la Dalmatie, mon père fut obligé de fuir et se retira dans un de ses châteaux. – En

1518, pendant la guerre de Léon X et du duc d'Urbin, ses domaines furent ravagés, celui de Montalte comme les autres ; alors il se réfugia au village des Grottes. Je suis né cette année-là.

– Tu as alors dix ans ? dit le religieux après un petit calcul de tête.

– Oui, mon père, et Camilla en a cinq. Si vous voyiez Camilla ! comme elle est jolie !...

– Tu l'aimes beaucoup ?

– Qui n'aimerait pas sa sœur, mon père ?

– Mais j'en reviens au chagrin qui semblait obscurcir ton front, mon enfant, lorsque je t'ai abordé.

– Et il est grand, mon père, dit Félix avec un soupir ; je voudrais devenir heureux pour rendre ma famille heureuse, et j'ai beau chercher, je ne vois aucun moyen.

– Et quel est l'état que tu aimerais le mieux ?

– Celui de pape, répondit Félix sans hésiter.

Le religieux se mit à rire.

– Ce n’est pas peu de chose, d’être pape, lui dit-il ; d’abord il faut être très pieux.

– Oh ! je le suis ; je prie Dieu exactement tous les soirs avant de m’endormir.

– Très bon, très juste, très humain, très indulgent.

– Je le suis, je le suis, je le suis ! répondait Félix à chaque observation.

– Très savant surtout.

Félix allait encore s’écrier : Je le suis ! Mais, au moment d’ouvrir la bouche, il s’arrêta net.

– L’es-tu aussi ? lui demanda le père en souriant.

– Je ne sais pas même lire, dit Félix, dont le timbre de voix s’affaiblit soudain.

– Il faut apprendre ! lui dit le cordelier.

– Le moyen ? demanda Félix sur le même ton. Mon père est toujours absent pour tâcher de recouvrer quelque chose de ses biens, et, au logis, personne ne sait lire, ni maman, ni ma sœur

Camilla, ni mes pourceaux, ni même mon pauvre Galoubet... bien intelligent cependant.

– Et dans le village ? demanda le père.

– Le village des Grottes ! se récria Félix, il est aussi instruit que nous... Mais vous voici maintenant sur la bonne voie, ajouta l'enfant en s'arrêtant ; allez tout droit devant vous : Ancône est au bout de cette allée d'orangers ; moi, je retourne à mes pourceaux.

Et il se disposait à rebrousser chemin, lorsque le religieux le retint.

– Que veux-tu pour ta peine ? lui dit-il.

– Quelle peine ? demanda le petit berger d'un air étonné.

– La peine de m'avoir conduit ici, dit le père.

– Cela n'en a pas été une, répondit Félix en riant.

– Vrai ! cela t'aurait fait plaisir ? dit le père.

– Pas trop, dit Félix naïvement ; mais, bien que je ne sache ni lire ni écrire, et ma mère pas plus que moi, elle m'a appris la parole de Notre-

Seigneur Jésus-Christ : « Fais à ton prochain ce que tu voudrais qu'il te fût fait. » Et comme, si je ne savais pas mon chemin, je serais bien aise qu'un autre me l'enseignât, c'est pour cela que je vous l'ai montré.

– Avec de pareilles dispositions et des sentiments si chrétiens, tu peux un jour devenir pape, dit le religieux.

– Je vous ai dit que c'était mon seul désir, reprit Félix.

– Oui, mais, pour cela, il faut apprendre à lire, à écrire, et bien d'autres choses encore.

– Oui, mais le moyen ? le moyen ? dit Félix, se fâchant presque.

– Le voici, dit le père... Je suis cordelier au couvent d'Ascoli ; viens-y, demande le frère Pacomo, c'est moi ; et, sois tranquille, tu y seras bien reçu. Et, puisque tu as tant de vocation pour la papauté, ajouta en souriant le frère Pacomo, on t'enseignera là tout ce qu'il faut apprendre pour être pape.

– C'est dit, dit Félix tout joyeux ; soyez

tranquille ; dès que mon père sera de retour, je lui en demanderai la permission, et je partirai aussitôt.

– Ainsi, sans adieu, monsignor, dit le père en tendant sa main vers le petit berger.

– Au revoir ! répondit Félix en s'inclinant.

Et le moine et l'enfant se séparèrent.

II

Le ducat

En revenant auprès de ses pourceaux, Félix y trouva sa sœur, qui criait à étourdir les échos d'alentour.

– Ah ! je te croyais perdu, mon frère ! lui dit-elle en se jetant éperdue dans ses bras, et je n'osais retourner aux Grottes annoncer cela au père.

– Le père est donc de retour ? demanda Félix.

– Il y a de cela une heure, répondit Camilla, et, depuis ce temps-là, je suis ici à pleurer et à te demander à tout le monde, à tes pourceaux, à ton chien ; les uns disaient qu'ils ne t'avaient pas vu, et tes bêtes sont si bêtes, qu'elles ne voulaient pas même me faire un petit signe pour me dire où tu étais.

Mais, à l'annonce du retour de son père, Félix n'en avait pas écouté davantage et s'était élancé en courant sur le chemin qui conduisait à l'habitation paternelle. Il y arriva tout rouge et couvert de sueur.

– Mon père, lui dit-il en se jetant dans ses bras, accordez-moi une grâce !

– Laquelle ? demanda Peretti en rendant à son fils caresse pour caresse.

– Celle de vous quitter, dit Félix.

– Voilà qui est d'un bon fils ! se récria la signora Peretti.

– Je serai bon fils quand je serai pape, répondit Félix.

– Et bon frère ? demanda sa sœur, qui l'avait suivi en courant derrière lui.

– Aussi quand je serai pape, lui répondit-il.

– Pauvre frère ! dit Camilla d'un petit air de compassion risible... Pape, un petit gardeur de pourceaux !

– Aussi, à compter de demain, je ne les garde

plus, dit Félix.

– Allons, allons, quelle folie ! dit la mère de Félix : non seulement tu les garderas demain, mais tu vas retourner les garder aujourd’hui.

– Voyons, Fortunata, dit Peretti en faisant un signe d’amitié à sa femme, laisse Félix s’expliquer. Il veut se faire pape, soit, je ne m’y oppose pas ; il veut nous quitter, soit encore ; mais où ira-t-il ?

– Oh ! je n’agis pas à la légère, dit Félix avec un sérieux qui aurait fait honneur à un sénateur romain.

Puis il dit la rencontre qu’il avait faite du père Pacomo, la conversation qu’il avait eue avec lui, et l’offre de celui-ci de le faire entrer au couvent d’Ascoli.

– Et crois-tu que tu y seras plus heureux qu’ici, mon fils ? lui dit sa mère avec douleur.

– Non, ma mère, ma bonne et charmante mère, dit Félix de ce ton câlin qui appelait toujours sur son front une rosée de baisers, – non ; mais ce n’est pas à mon bonheur que je dois songer : le

vôtre, celui de Camilla, m'occupent jour et nuit.

– Mon bonheur est d'être avec toi, mon cher frère, dit Camilla ; ainsi ne pars pas.

– Femme, tu parles comme une femme, Camilla ; mais moi, homme, je dois agir en homme.

Et Félix prononça ces paroles avec tant de gravité, et d'un ton si naturellement déclamatoire, qu'un sourire vint effleurer les lèvres de Peretti et de sa femme. Ils échangèrent un regard entre eux.

– Au fait, dit le mari, Félix a dix ans, et si les cordeliers du couvent d'Ascoli veulent bien le recevoir...

– Mieux que me recevoir : j'y suis attendu, dit Félix.

– Peut-être désiré ? fit observer Camilla avec un fin sourire.

– Gagné ! dit Félix en se frottant les mains ; car il lisait le consentement de son père sur son front joyeux, et celui de sa mère dans une larme qui perlait à la frange de ses cils.

Effectivement, le lendemain, un groupe de

quatre personnes gravissait lentement le sentier parcouru la veille par frère Pacomo : c'étaient Peretti, Fortunata, Félix et Camilla ; l'ex-petit berger écoutait avec une sérieuse attention les dernières recommandations de son père. Arrivée à une croix formée par la route, la petite troupe s'arrêta pour se séparer. Peretti bénit son fils en l'embrassant ; Camilla jeta les hauts cris en disant adieu à son frère, et la mère, glissant un ducat dans la main de Félix, couvrit de ses larmes le front charmant de son enfant. L'instant d'après, de ces quatre personnes, trois reprenaient tristement le chemin des Grottes ; tandis que Félix, alerte, vif, mi-chagrin, mi-joyeux, gagnait lestement le bord de la mer : non toutefois sans retourner la tête vers la verte colline où, en compagnie de son chien et de son troupeau, il avait passé son enfance.

Félix Peretti marchait ainsi depuis trois jours, c'est-à-dire, en bon Italien qu'il était, se reposant plus souvent qu'il ne marchait, et demandant l'hospitalité à tous les hameaux qu'il rencontrait sur sa route. Lorsqu'il atteignait une grande ville, là, plus de joyeux petit pasteur partageant avec

lui son pain de la journée et ses noisettes ; plus de bonne fermière accueillant comme un de ses fils à elle le pauvre petit voyageur, plus de voiturier compatissant offrant une place dans son char roulant au piéton couvert de la poussière de la route. Dans une grande ville, il faut tout payer, jusqu'à la paille où doivent reposer vos membres fatigués ; et Félix, qui avait jusqu'alors gardé intact le ducat maternel, dut penser à l'échanger pour satisfaire un des mille besoins de notre fragile existence.

Félix avait eu toute sa vie un très grand désir que peu de mes jeunes lecteurs comprendront peut-être, par la raison que peu d'entre eux vont nu-pieds, mais que notre jeune aventurier éprouvait avec l'ardeur d'une âme chaleureusement organisée : c'était une jolie chaussure qu'il désirait. – Une boutique de cordonnier devant laquelle il passait en ce moment raviva ce désir. Il s'arrêta ; regarda alternativement ses pieds nus, gonflés par la marche, et une jolie paire de souliers luisants, cambrés, allongés, pointus, découverts, bref un vrai bijou, puis encore ses pauvres petits pieds ;

et sans hésiter il interpella le marchand.

– Combien ? demanda-t-il en désignant du doigt l’objet désiré.

– Un ducat, dit le marchand.

C’était toute la fortune du petit Peretti ; n’importe, il allait la donner tout entière avec l’insouciance et l’imprévoyance de son âge, lorsque le marchand vit tout à coup sa nouvelle pratique pâlir, défaillir, s’éloigner précipitamment, traverser la rue et s’approcher de la boutique d’un boulanger, située juste en face de celle du cordonnier. Mais, là encore, la même indécision sembla dominer l’enfant ; au lieu d’entrer, il s’arrêta, et un observateur attentif eût vu les grands yeux de l’enfant aller du cordonnier au boulanger, du boulanger à ses pieds, et ainsi de suite.

Au même instant, deux personnages passaient, l’un vieux, l’autre jeune ; leur costume appartenait à un ordre religieux, mais le manteau jeté sur leurs épaules les enveloppait si soigneusement, qu’on ne pouvait deviner de quelle communauté ils dépendaient. – Tous les

deux simultanément se montrèrent à l'enfant, puis le plus vieux s'approcha de lui.

– Qu'examines-tu donc avec tant d'attention, mon petit bonhomme ? lui dit-il.

– Trois choses, signor, répondit l'enfant : mon ducat, ce petit pain et mes pieds.

– Je le vois bien ; mais après ? demanda encore le vieux religieux.

– Après ? dit l'enfant en souriant... le reste se devine : j'ai faim et j'ai mal aux pieds ; si j'achète du pain, je n'aurai pas de souliers ; si j'achète des souliers, je n'aurai pas de pain ; et j'en étais à réfléchir à ce qui valait le mieux, ou de souffrir la faim, ou d'avoir mal aux pieds.

– Je peux résoudre ta question, dit toujours le plus vieux des deux passants en faisant signe au plus jeune de se taire : achète tes souliers et viens souper avec moi.

– Ça n'est pas de refus, dit Félix, ne faisant qu'un saut de la rue chez le cordonnier ; donnant d'une main son ducat, saisissant de l'autre la jolie paire de souliers, et venant rejoindre les deux

inconnus. Ceux-ci se dirigèrent vers un des hôtels de la ville, y entrèrent, demandèrent une chambre, trois couverts ; et, une demi-heure après, Félix, tout en faisant preuve du meilleur appétit du monde, causait avec ses compagnons comme s'il les avait connus depuis longtemps.

À la première question : – Où vas-tu ? Félix avait répondu : – Au couvent d'Ascoli.

– Pour te faire cordelier ? avait ajouté le plus jeune des religieux.

– Non, pour devenir pape.

Un fou rire prit au plus âgé des voyageurs et gagna bientôt le second.

– Vous vous moquez de moi ? dit Félix, déconcerté par cette hilarité ; mais on a vu des choses plus extraordinaires que cela !

– Oui, certes ; mais que feras-tu de Pie V ? dit l'un des convives.

– Il est vieux ; moi je suis jeune, et j'ai bien le temps d'attendre qu'il me cède sa place.

À ce moment, un valet parut qui parla à l'oreille du plus jeune des religieux ; celui-ci se

pencha vers son compagnon et lui rendit sans doute les paroles du valet. Alors le religieux se leva de table.

– Sans adieu, mon petit convive, dit-il à Félix ; dis-moi, de quel nom faut-il te saluer ?

– De celui de Sixte-Quint, dit Félix en riant.

Puis il ajouta :

– Sans adieu, mon vieux convive, et dites-moi à votre tour de quel nom je dois vous saluer.

– De celui de Pie V, répondit le prélat.

L'enfant fut saisi, si saisi, qu'il en resta debout, la bouche ouverte, et sans remercier le pape qui lui mettait un ducat dans la main.

Un bruit de roues, de chevaux, d'équipages qui partaient en faisant retentir bruyamment les pavés de la rue, tira Félix de sa stupeur. Le pape, qui n'avait fait que passer dans cette ville, était reparti pour Rome.

Ce que Pie V fit encore de mieux que de donner un ducat à Félix, ce fut de le recommander au couvent d'Ascoli, où il entra comme novice. Son aptitude aux études, son

intelligence précoce, sa bonne conduite, lui méritèrent la faveur des supérieurs, en même temps que son caractère ardent lui attira la jalousie de ses confrères. Félix n'en poursuivit pas moins la carrière que, tout enfant, il avait rêvée. Il devint successivement professeur de théologie, prédicateur renommé dans les principales chaires d'Italie, commissaire général de son ordre à Bologne, inquisiteur à Venise, et déploya dans chacune de ces places tant de talents, qu'il émerveillait tous ceux qui savaient d'où il était parti. À Venise, il eut quelques différends avec le sénat ; obligé de prendre la fuite, il répondit plaisamment à ceux qui lui reprochaient cet acte de sa conduite : « Que voulez-vous ? ayant fait vœu d'être pape à Rome, je n'ai pas cru nécessaire de me faire pendre à Venise. »

Je passe tout de suite à la manière dont il se fit nommer pape. Grégoire XIII venait de mourir ; il s'agissait de lui donner un successeur, et Félix Peretti, alors cardinal de Montalte, avait remarqué que ce n'était ni au mérite ni aux talents que les cardinaux accordaient leur

suffrage, mais bien au plus faible de santé, car alors la mort prochaine du pape ouvrait une nouvelle carrière à leur ambition. Aussitôt que fait-il ? Il se retire du monde, affecte de ne pouvoir marcher qu'à l'aide d'un bâton, se tient courbé, et ne parle plus que de son salut, de sa mort, de l'endroit où il veut être inhumé. Il n'en fallut pas davantage pour le faire nommer. Aussitôt que son nom fut sorti de l'urne, on vit soudain le nouveau pontife se lever de sa place, jeter en l'air son bâton, et entonner le *Te Deum* d'une voix forte et qui retentit dans toute l'assemblée. Chacun lui en témoignant son étonnement, il répondit en souriant : « N'en soyez pas surpris ; je cherchais alors les clefs du paradis, et, pour les mieux trouver, je me courbais, je baissais la tête ; maintenant que je les ai trouvées, je ne regarde que le ciel, n'ayant plus besoin des choses de la terre. »

Félix Peretti monta sur le trône pontifical le 24 avril 1585, à l'âge de soixante-quatre ans, sous le nom de Sixte V. On raconte que, quelque temps après son élévation, sa sœur, qui ne l'avait pas revu depuis qu'il avait quitté le toit paternel, vint

à Rome. Les cardinaux conseillèrent à Camilla de faire une brillante toilette pour se présenter chez son frère ; elle obéit, et vint parée comme une princesse.

– Quelle est cette femme ? demanda Sixte V.

– Votre sœur, lui fut-il répondu.

– Ma sœur est une pauvre paysanne de la Marche d’Ancône et ne porte pas des habits royaux ; cette femme n’est pas ma sœur.

Alors Camilla sortit et reparut un moment après avec les simples vêtements d’une paysanne.

– Ah ! voici ma sœur ! s’écria le pape, allant à Camilla et l’embrassant.

– Ah ! mon frère, lui dit Camilla, il est honteux pour nous deux que je paraisse vêtue ainsi.

– Notre élévation, ma sœur, lui répondit Sixte V, ne doit pas nous faire oublier le lieu d’où nous sommes sortis : les pièces et les lambeaux sont les premières armoiries de notre maison.

Sixte V fut un des plus grands pontifes qui aient occupé le Saint-Siège. – Après avoir régné

cinq ans quatre mois et seize jours, il succomba à la fatigue d'un travail excessif. Il mourut le 17 août 1590.

Le petit page

Rubens

Seizième siècle

I

L'ennui

– Pierre, je m’ennuie ; que la journée est longue lorsque ma mère n’est pas au logis ! disait une jeune fille de quatorze ans environ, assise dans l’embrasure d’une pièce immense tout entière tapissée de livres, ce qui lui avait valu le nom de bibliothèque, et filant à un de ces filoirs lourds et grossiers (que M. Duvelleroy, de nos jours, a rendus si commodes, si gracieux, si à la mode), ou, pour mieux dire la vérité, les doigts au lin demi-filé, le pied sur la planchette mouvante, mais ne faisant agir ni les doigts ni le pied, et fixant seulement ses grands yeux bleus sur la magnifique campagne d’Anvers, qui se déployait majestueuse sous les croisées de la bibliothèque.

– Ah ! tu t’ennuies, Blandine, répondit celui qu’elle avait appelé Pierre, et qui, plus jeune

qu'elle d'un an, était assis sur un escabeau de bois, devant une longue table en bois de chêne, la tête penchée sur une grande feuille de papier blanc qu'il couvrait de lignes au crayon. Quel quantième du mois sommes-nous ?

– Le 28 juin 1590, répondit Blandine.

– Eh bien, pense que c'est demain ma fête, que demain il y aura presque treize ans que tu as le bonheur d'être ma sœur, et prépare-moi ton cadeau.

– Que sais-tu s'il ne l'est déjà ? répliqua la jeune fille en bâillant.

– Alors, chante-moi la chanson avec laquelle Claire me berçait quand j'étais tout petit.

– Je le veux bien ; accompagne-moi sur ton luth, répondit Blandine.

– Ah ! les sœurs, les sœurs ! dit Pierre, se levant et allant détacher son luth de la boiserie de la bibliothèque ; les sœurs, vois-tu, Blandine, ç'a été inventé pour empêcher les frères de travailler.

– Joli travail que tu fais là ! tu gâtes encore par tes dessins quelques beaux livres. Te souviens-tu,

Pierre, de ce bel exemplaire de la *Jérusalem délivrée*, où tu avais fait tant d'images, que cela en avait fâché notre pauvre père ?

– Mon père s'est fâché, mais il a toujours conservé soigneusement cet exemplaire, Blandine.

– C'était pour le livre, Pierre, un livre admirable.

– C'était pour les images, Blandine, des images si habilement composées !

– Voyons, es-tu prêt ? demanda Blandine à son frère.

– Voici, dit celui-ci commençant une ritournelle lente et douce.

Après les premières notes, Blandine chanta une de ces ballades flamandes répandues dans toutes les familles, et dont l'air et les paroles font toujours tressaillir d'aise le Flamand, à qui cela rappelle son enfance.

Je la redis là telle que je l'ai trouvée dans un livre de M. Henri Berthoud.

*Jane, ne pleurez pas ainsi,
Ne pleurez pas, car me voici ;
Apaisez-vous, mon adorée ;
Je viens de mon aile azurée,
Vous former un mouvant rideau
Et balancer votre berceau.*

*Tantôt, quand elle reviendra,
Votre mère se penchera
Sur votre doux et frais visage,
Et dira : Mon enfant est sage.
Puis ses deux mains rajusteront
Les plis qui voilent votre front.
Moi, je monterai dans les cieux,
Ou bien j'irai vers d'autres lieux
Charmer quelque douleur amère ;
Car un enfant près de sa mère
N'a pas besoin d'ange gardien,
Et peut dormir sans craindre rien.*

– Eh bien, Blandine, cela va-t-il mieux ? dit Pierre à sa sœur, lorsque celle-ci eut fini de chanter.

– Non, dit Blandine ; je chante, mais je n’en suis pas plus gaie pour cela.

– Que faire donc ? dit Pierre en réfléchissant : veux-tu que je te fasse un discours en grec ?

– Merci, Pierre, je n’entends pas le grec.

– Une version latine ? demanda encore Pierre.

– Je ne suis pas plus forte sur le latin que sur le grec, dit Blandine, ne pouvant s’empêcher de sourire de l’expédient trouvé par son frère pour l’amuser.

– Oh ! si ce n’est que le choix des langues qu’il faut, répliqua Pierre, affectant un air de fatuité comique, je ne suis pas embarrassé ; veux-tu que je te parle en anglais, en espagnol, en italien, en français ? Vois, ma sœur, choisis.

– Es-tu heureux, mon frère, d’en savoir autant ! dit Blandine en soupirant.

– Pour savoir, il suffit d’apprendre, ma sœur...

– Au lieu de faire ici le petit pédant, ajouta Blandine, tu ferais mieux de me raconter quelque chose... un conte ou une histoire.

– Soit, dit Pierre, se posant en orateur ; mais d’abord prends Laïssette sur tes genoux, et empêche-la de me mordre les mollets : cela nuirait à mon effet dramatique.

Laïssette était une fort jolie levrette café-au-lait, donnée par le prince de Chimay à Blandine. La jeune fille la prit sur ses genoux, et, tout en la flattant de la main pour l’engager à y rester, elle dit à son frère :

– Commence.

– En 1520, après avoir présidé la diète de Worms dit Pierre, Charles-Quint vint se faire couronner à Aix-la-Chapelle ; il établit sa résidence à Bruxelles. Il avait amené de Styrie, province qui, comme tu le sais, appartient à l’Autriche, un de ses plus fidèles serviteurs Bartholomé Rubens.

– Quelle histoire me fais-tu là ? demanda

Blandine.

– L’histoire de notre grand-père, ma sœur, dit Pierre sérieusement, et comme quoi notre famille, originaire de Styrie, vint s’implanter à Anvers.

– Merci ! je sais cela par cœur ; de son vivant notre pauvre père nous le racontait assez souvent.

– Tu en veux une autre ? soit, dit le jeune homme.

Et aussitôt il commença :

– Le 13 mars au soir de cette année, Henri IV, roi de France, rencontra dans la plaine d’Ivry, près de Dreux, l’armée de Mayenne et celle de Joyeuse.

– Quelle histoire me fais-tu encore là, Pierre ? interrompit de nouveau Blandine avec un léger mouvement d’impatience.

– L’histoire de la fameuse bataille d’Ivry, qui fera un jour époque dans les fastes de l’histoire de France, dit Pierre d’un ton pompeux.

– Ah ! quelle singulière idée a eue notre mère de s’en aller passer trois jours dans sa famille, avec Philippe et Claire, et de me laisser seule au

logis ! dit Blandine en soupirant langoureusement.

– Seule ? tu es polie, ma sœur ! dit Pierre, se levant et saluant sa sœur jusqu'à terre.

– Ou à peu près, dit la jeune fille sur le même ton dolent ; encore si Jean-Baptiste, ou Henri, ou Bartholomé, étaient ici, au lieu d'être à l'université de Louvain !

– Voyons, petite sœur, ne boude pas, dit Pierre, s'approchant de sa sœur et lui prenant les mains. Dis-moi, que faut-il faire pour te distraire ? Veux-tu venir faire une promenade dans Anvers ? nous n'en sommes qu'à une petite demi-lieue.

– Tu es trop jeune pour que je sorte avec toi, dit Blandine.

– Veux-tu jouer à la toupie ? tu sais que j'étais cité au collège pour mon talent à *tortiller le caucheron*¹ dit encore Pierre.

– Un jeu de garçon ! dit Blandine, haussant les épaules.

¹ La corde de la toupie.

Pierre reprit, l'air animé :

– Veux-tu que j'arrête les passants, que je les amène prisonniers à tes pieds, et que je ne leur rende la liberté que lorsqu'ils auront, par de jolies histoires, fait naître un sourire sur tes lèvres aussi roses que la rose placée dans tes cheveux ?

– Que tu es enfant, Pierre ! dit la jeune Flamande en souriant.

– Ah ! tu crois que je ne le ferais pas ?... Attends, et tu vas voir !

Et le jeune homme, se penchant par la croisée, avisa un carrosse jaune qui passait sur la grande route.

– Ici, voyageur, ici ! cria-t-il en mettant sa main en porte-voix devant sa bouche ; c'est ici ! Tournez à droite, la grille verte, l'avenue des châtaigniers !

– Tu es fou, mon frère, tu es fou ! dit Blandine alarmée, faisant de vains efforts pour le faire taire ; tu es fou ! que veux-tu qu'on pense de nous ?

– Qu'importe, pourvu que je t'égaye ? dit

Pierre avec une adorable légèreté. Mais voici Gudule, ajouta-t-il en voyant la porte de la bibliothèque s'ouvrir et donner passage à une vieille servante ; ne lui dis pas ce que je viens de faire : elle gronderait.

– Avec ça qu'elle n'aurait pas tort ! répondit Blandine.

II

Les couques toutes chaudes

En 1587, Marie Pipeling, veuve de Jean Rubens, quitta Bruxelles pour revenir dans sa ville natale, Anvers ; elle avait sept enfants, dont Pierre-Paul était le plus jeune. Accompagnée de son fils aîné, Philippe, et de sa fille Claire, elle était partie pour un petit voyage de quelques jours, et avait laissé Blandine et Pierre sous la garde de Gudule, vieille Flamande qui avait élevé son enfance, et qui, au retour de sa première maîtresse, n'avait pas mieux demandé que de revenir la servir et reprendre auprès d'elle ses fonctions de cuisinière, de gouvernante et presque de majordome ; car, grâce à son activité et à ses anciens services, elle était devenue plus maîtresse au logis que dame Rubens elle-même.

Dejà, depuis le matin, une petite querelle

s'était élevée entre Gudule et les deux enfants : Gudule prétendait qu'ayant rêvé à sa maîtresse, elle était certaine de la voir arriver dans la journée, et Blandine et Pierre affirmaient que leur mère ne pouvait être de retour. Fidèle à son idée, le premier mot de la Flamande, en entrant dans la bibliothèque, fut celui-ci :

– D'après mon calcul, madame Rubens peut arriver d'un moment à l'autre, et je viens de faire des couques¹ dont elle se léchera les doigts ; elles sont toutes chaudes. Aimait-elle ça, quand elle était petite, Marie Pipeling, les couques toutes chaudes !

– Des couques ! s'écrièrent à la fois Blandine et Pierre ; oh ! sers-nous-en quelques-unes, bonne Gudule.

– Non, non, enfants ; quand votre mère sera ici, vous en mangerez, dit Gudule.

– Nous ne les mangerons pas toutes chaudes, si nous attendons maman pour cela, dit Pierre.

– Cela se peut, répliqua Gudule en pinçant ses

¹ Pâtisserie couverte de sucre.

lèvres, ce qui voulait dire qu'elle était fâchée ; mais on n'y touchera pas sans elle ; pourvu encore qu'elle ne m'amène pas du monde pour dîner, comme cela lui arrive à presque tous ses voyages.

– Pourquoi ? demanda Pierre-Paul ; est-ce que tu as peur qu'il ne reste pas de couques pour toi ?

– Quand cela serait ? reprit Gudule avec humeur de voir sa petite gourmandise devinée, quand on a le talent de faire des couques, on a bien le droit d'en manger !

– Manges-en, Gudule, mangeons-en tous ! Va les chercher, va, petite Gudule, pendant qu'elles sont toutes chaudes, dit Pierre d'un ton moitié malin, moitié câlin, va.

Le bruit d'un carrosse, en résonnant sur le pavé de la cour, arrêta net le discours du jeune homme, qui échangea un regard inquiet avec sa sœur.

Celle-ci mit la tête à la croisée et dit en pâlisant :

– C'est le carrosse jaune, Pierre !

– Bah ! dit celui-ci, c'est donc quelque farceur comme moi qui veut me rendre ma plaisanterie ?

– Quoi ? qu'est-ce ? demanda Gudule ; un carrosse jaune ? ce n'est donc pas celui de votre mère, qui est vert ? Pourvu que ce ne soit pas quelque gourmand qui vienne me manger ma part de couques ! acheva-t-elle.

Cette observation, en tout autre moment, aurait attiré à la vieille Flamande quelques sarcasmes de Pierre ; cette fois elle passa sans être seulement relevée. Pierre s'était élancé hors de la bibliothèque pour savoir le premier quel était le propriétaire du carrosse jaune, qui prenait ainsi à la lettre une plaisanterie si folle, et Blandine, droite et silencieuse, cherchait à saisir et à deviner les bruits du dehors.

III

Le carrosse jaune

En arrivant sur le haut du perron, au bas duquel le carrosse jaune était arrêté, Pierre regarda dans l'intérieur et commença à se repentir de sa légèreté : au lieu d'un jeune garçon, d'un homme même aux yeux duquel son excès de gaieté aurait pu trouver quelques excuses, il vit une dame âgée, fort bien mise, qui se disposait à descendre ; son valet de pied lui tenait déjà le marchepied ouvert.

– Pardon... mille pardons, madame ; en vérité, je suis honteux... si honteux, que je ne sais... que je n'ose... disait Pierre réellement si troublé, si inquiet, la mine si piteuse, que la vieille dame, qui avait le pied sur le marchepied, le retira en disant :

– Qu'est-ce donc ? qu'y a-t-il ?

– Il y a, madame, que je suis un sot, et que je ne saurais trop vous faire d’excuses, disait le jeune homme de l’air de quelqu’un qui cherche ce qu’il va dire...

Puis, l’ayant sans doute trouvé, il ajouta plus vivement :

« Voilà... Ma mère est absente, ainsi que ma sœur aînée... Blandine et moi nous sommes seuls au logis avec Gudule, la vieille bonne qui nous a tous élevés... Nous attendions quelqu’un, et... en voyant votre carrosse sur la grande route... nous avons cru, Blandine et moi... que c’était... et...

– Qui ? demanda la vieille dame.

– Mon parrain, monseigneur le prince de Chimay, dit Pierre résolument.

– Je n’ai guère l’air d’un homme, et j’ai mis la tête à la portière, dit la voyageuse.

– Ou... ma marraine, M^{me} la comtesse de Lalaing... répliqua le jeune Rubens, décontenancé par l’observation.

– Et vous ne reconnaissez en moi, dit la vieille dame, ni monseigneur le prince de Chimay, votre

parrain, ni M^{me} la comtesse de Lalaing, votre marraine ?

– Non, madame.

– Pitre, dit la voyageuse à son domestique, qui se pencha vers sa maîtresse.

Celle-ci lui parla bas à l'oreille.

Le domestique s'inclina en signe d'obéissance, puis il fit signe au cocher de descendre de son siège, le tira à l'écart, lui parla bas aussi, et, revenant auprès de sa maîtresse, il lui présenta son poing pour l'aider à descendre, ce que la dame âgée opéra, au grand ébahissement du jeune espiègle.

– Mais, madame... dit Pierre surpris.

– Mais, monsieur, vous m'avez appelée, me voici ; vous êtes trop poli pour me laisser seule entrer chez vous, et ne pas m'offrir votre bras.

Et comme, tout en parlant, la vieille voyageuse prenait sans permission le bras du jeune homme en s'y appuyant d'une façon assez familière, force fut à Pierre de la conduire, bon gré, mal gré, dans le salon de réception. Puis, la saluant

respectueusement, il la laissa seule pour aller avertir sa sœur de ce qui se passait.

Mais, à peine Pierre eut-il raconté à Blandine et à Gudule les suites de son espièglerie, que cette dernière s'écria :

– Mes couques ! cette femme aura senti mes couques, elle veut en manger !

– Il s'agit bien de tes couques ! répliqua Pierre ; cette personne vient parce que je l'ai appelée.

– Et pourquoi l'avoir appelée ? demanda Gudule.

Blandine raconta à Gudule l'espièglerie de Pierre et acheva en disant :

– N'importe, ma bonne, la politesse avant tout ; va au salon t'informer de ce dont cette étrangère peut avoir besoin, va ; mon frère et moi nous allons nous concerter un moment... Mais va donc !

Gudule sortit en grommelant.

IV

Le verre d'eau

Le frère et la sœur, après avoir bien réfléchi, en étaient à se dire que le plus court était d'aller tout avouer à l'étrangère, en lui faisant de nombreuses excuses, lorsque Gudule revint l'œil si enflammé, que la levrette se mit à aboyer à l'avance.

– Ah ! ce qu'elle veut ! dit-elle du seuil même de la bibliothèque, ce qu'elle veut ! elle veut une chambre pour elle, une pour ses gens, une écurie pour ses chevaux, une remise pour son carrosse jaune. Elle a froid, bien que nous soyons au mois de juin, elle veut qu'on lui fasse du feu ; bien sûr elle ne sait pas qu'il y a des couques à l'office ; autrement, certes, elle les aurait demandées. Cette femme doit être une marchande retirée du commerce ; je m'y connais, ce n'est pas titré, je

le parie.

– Que faire ?... que faire ?... disait Pierre tout étourdi.

– Attendez donc, ça n'est pas tout, acheva Gudule : elle demande encore un verre d'eau sucrée à la fleur d'orange, et exige que ce soit M. Pierre-Paul Rubens lui-même qui le lui apporte.

– Cela est facile, dit Blandine, prenant un plateau tout préparé sur une petite table et le remettant dans les mains de son frère.

– Quoi ! tu veux... demanda Pierre hésitant.

– Mon frère, dit Blandine avec une gravité sérieuse ; n'importe de quelle manière, par surprise ou par accident, cette dame est sous le toit de notre mère, il ne faut pas qu'elle puisse se plaindre de notre hospitalité.

– Tu as raison, ma sœur, tu parles comme un livre, dit Pierre en se résignant à prendre le plateau.

Il s'achemina vers le salon, suivi de sa sœur, de Gudule et de la petite levrette, qui semblait vouloir, elle aussi, se mettre de la partie.

Pierre-Paul Rubens, à treize ans qu'il avait alors, était d'une beauté merveilleuse : sa taille souple et élancée se balançait en marchant d'une façon charmante et pleine de grâce ; ses yeux vifs, qu'il tenait baissés, donnaient un attrait de plus à son visage empreint d'une douceur mélancolique ; son front était large, ouvert, et le génie s'y révélait déjà en lignes superbes. Ce front, entouré de la plus magnifique chevelure blonde, semblait avoir été créé exprès pour porter la gloire qui devait un jour le couronner.

La magie de cette beauté était si grande, que la dame, en voyant entrer Pierre-Paul Rubens, ne put retenir l'expression de son admiration.

– Que votre mère est heureuse d'avoir un si bel enfant ! dit-elle.

Et, sans remarquer l'espèce de honte timide que cet éloge faisait éprouver au jeune Rubens, elle se mit à détailler une à une les beautés qu'elle voyait : ses yeux, ses cheveux, sa taille, jusqu'à sa jambe et à son pied.

C'en était trop pour ce jeune homme, qui, habitué à une très grande sévérité de principes et

de paroles, selon l'éducation des bonnes familles flamandes, ne s'était pas encore entendu vanter sur ses avantages physiques ; à chaque nouvelle exclamation de l'inconnue, Pierre rougissait et baissait la tête. Tous les enfants timides savent qu'à force de rougir on finit par pleurer ; c'est à peu près ce qui arriva à Pierre : son front brûlait, tout tournait autour de lui, et ses yeux pleins de larmes l'empêchaient de voir où il posait son pied ; voulant, en se hâtant d'offrir son verre, mettre fin à cette espèce d'inventaire de sa personne, il hâta le pas, mais en ce moment son petit chien s'embarrassa dans ses jambes, Pierre trébucha, le plateau vacilla, et le gobelet, la carafe, la petite cuiller, tout roula à terre avec un bruit de verre cassé qui épouvanta Laïsette et la fit aboyer avec force ; puis, les éclats de rire de l'inconnue se joignant à tout ce tintamarre, Pierre aurait voulu s'enfoncer à cent pieds sous terre, s'il eût été possible : il lui semblait avoir une braise allumée à chaque oreille.

– Bravo ! bravo ! s'écria la dame pendant que Blandine était sortie pour aller préparer un second verre d'eau et que Gudule, accroupie à

terre, ramassait les morceaux de verre et étanchait le plancher avec une éponge. Bravo ! On dit *Beau comme un page* ; lorsque vous serez le mien, le proverbe aura atteint son plus grand degré de vérité.

– Votre page, madame ! s'écria Pierre, relevant la tête avec un geste superbe.

– Oui, mon page, affirma la dame ; je veux vous faire cet honneur.

– Singulier honneur ! dit Pierre, réprimant un sourire ; certes, madame, je ne veux mettre en doute ni la noblesse de votre rang, que je ne connais pas, ni l'illustration de votre nom, que j'ignore ; je ne parle que pour moi, que pour le titre dont vous m'honorez, et que cependant je refuse ; car, à tout bien prendre, un page n'est qu'un domestique.

– Ce n'est pas l'acception que j'ai voulu y donner, dit l'inconnue d'un air d'excuse ; et certainement il n'est pas plus humiliant d'être page que d'être maréchal, connétable, grand veneur, enfin toute autre place qui, au besoin, pourrait aussi passer pour une sorte de

domesticité.

– Et qui l’est, et qui l’était, madame, ajouta Pierre ; la domesticité a été mise en honneur par les Francs : les Romains, qui occupaient la Gaule avant eux, avaient des esclaves. Les Francs, orgueilleux comme tout peuple libre et brave, trouvant indigne d’eux qu’un esclave approchât de leur personne, se firent servir par les fils de leurs parents, de leurs leudes, les nobles de ce temps-là. De cette coutume est résultée une espèce d’illustration pour certaines charges... Mais pardon, madame, je vous ennuie peut-être ? dit Pierre, qui, entraîné par son sujet, craignait, comme tout jeune homme bien élevé, d’en dire plus qu’on ne désirait en entendre.

– Non, non, achevez ; vous me charmez ! répliqua l’inconnue, sur le beau visage de laquelle on lisait effectivement une admiration de plus.

Pierre continua :

– Le *connétable*, premier dignitaire de la monarchie française, était anciennement chargé des chevaux, des écuries, des étables, et

s'appelait *comte de l'étable* : on en a fait *connétable*. Le *maréchal* n'était véritablement qu'un maréchal ferrant : on en a fait un titre éminent dans le militaire. Le *sénéchal* n'était qu'un domestique qui veillait à la sûreté de la maison, qui recevait et payait pour le maître, un intendant, enfin : on en a fait un grand officier de justice. Le *grand veneur* n'était qu'un domestique chasseur. Quant à ce que, de nos jours, on a la politesse d'appeler pages, gentilshommes, filles ou dames d'honneur, c'étaient avant des varlets, des valets et des servantes.

L'inconnue écoutait avec surprise ce que cet admirable enfant lui disait, et ne s'apercevait pas que, depuis un moment ; Blandine, debout devant elle, lui offrait un second verre d'eau.

– Pardon, mon enfant, dit-elle, lorsque cette dernière, par ce seul mot : « Madame », lui eut rappelé sa présence.

– Madame, dit Blandine, sérieuse et polie, lorsque la dame eut bu, en l'absence de notre mère, nous n'osons exercer plus longtemps les

lois de l'hospitalité ; veuillez nous excuser, et surtout excuser mon frère pour cet accès de gaieté qui l'a porté à appeler, sur une grande route, le premier carrosse qui passait ; veuillez vous reposer tout le temps que vous jugerez convenable, et...

– Partir le plus tôt que vous le pourrez, ajouta la dame en riant.

Puis, comme Blandine, honteuse d'avoir été devinée, n'osait plus ajouter une parole, elle continua :

– C'est ce que vous vouliez me faire comprendre avec toute la politesse d'une éducation distinguée ; mais, que voulez-vous ? j'ai mes accès de gaieté, moi, comme monsieur votre frère : le sien l'a forcé à m'appeler, le mien me dit de rester.

– C'est ce que nous allons voir ! dit Gudule sans trop de façon.

Et, regardant dans la cour, d'où venait un nouveau bruit de roues et de chevaux :

– Voici M^{me} Rubens de retour ; on est fort

devant deux enfants et une vieille servante ; mais devant M^{me} Rubens, née Marie Pipeling... Pipeling, entendez-vous, madame la voyageuse ?

– Très bien, j'ai l'ouïe excellente, dit l'inconnue sans bouger et considérant Gudule, qui la regardait à son tour, étonnée du peu d'effet que produisait sur l'étrangère le nom de Pipeling, si respecté de la vieille servante.

– Enfin, voici madame ! ajouta Gudule de l'air de quelqu'un qui se prépare à faire une malice, la voici !

M^{me} Rubens, à laquelle sa fille Blandine était allée raconter ce qui se passait, entra alors dans son salon, l'air assez sévère, nous pouvons l'affirmer ; mais, à peine eut-elle jeté les yeux sur l'étrangère inconvenante et indiscreète, que son visage changea subitement ; un éclair de joie l'illumina radieusement, et, courant les bras ouverts à la voyageuse, elle s'écria :

– Chère comtesse de Lalaing ! quelle heureuse surprise !

– M^{me} la comtesse de Lalaing ? répéta Pierre

machinalement, ma marraine ?

– Oui, votre marraine, que vous vouliez chasser, mon beau page ! dit la comtesse à Pierre.

– Eh quoi ! dit M^{me} Rubens, aucun de vous n'a donc reconnu ma noble amie ?

– Depuis neuf ans ! dit Pierre en s'inclinant.

– Surtout lorsqu'à cette époque on en avait trois ou quatre, ajouta Blandine.

– Quant à moi, dit Gudule, je ne suis jamais allée à Bruxelles, et voilà la première fois que madame la comtesse vient à Anvers, du moins c'est la première fois que j'ai l'honneur de la voir.

– Je viens chercher mon beau page, dit la comtesse en regardant Pierre-Paul.

– Mes enfants et moi, nous sommes tous à votre service, répondit M^{me} Rubens.

V

La querelle

La comtesse de Lalaing était de l'une des plus nobles familles de Flandre, et c'était un grand honneur pour le jeune Rubens que d'entrer chez elle en qualité de page. Mais la dissipation et l'oisiveté du palais comtal ne pouvaient convenir à un jeune homme habitué aux joies sérieuses et calmes de la famille et rompu à toute la sévérité d'une éducation presque claustrale ; aussi, après une journée passée à des entretiens frivoles ou à jouer aux dés, se trouvait-il pris de découragement et d'ennui. Un an après, lorsqu'il revint voir sa mère, celle-ci le trouva si changé, qu'elle lui en demanda la raison.

– Ma chère mère, lui dit-il, je me sens au cœur un désir qui, tous les jours, croît avec l'âge : je voudrais être peintre.

– Je ne vous comprends pas, mon fils, répondit Marie Pipeling, élevée dans toute la rigueur des idées aristocratiques de ce temps-là ; n’êtes-vous pas noble, riche ? Pourquoi voulez-vous faire un métier ?

– Un métier, ma mère ! vous appelez un métier l’art le plus noble, puisque lui seul rend la nature ainsi que Dieu l’a créée ! s’écria le jeune homme ; et, parce que je suis noble, parce que je suis riche, s’ensuit-il que je ne puisse cultiver les arts, qui embellissent la vie et l’utilisent ? Ma chère mère, l’oisiveté pour les nobles est un sot préjugé, dont les siècles et le progrès feront justice... Je vous en prie, laissez-moi aller étudier la peinture chez Adam Van Ort.

À demi vaincue par les prières de son fils, Marie Pipeling le fut tout à fait lorsque le tuteur de Pierre, le prince de Chimay, donna son adhésion à cette vocation si déterminée. Paul Rubens quitta alors la maison de la comtesse de Lalaing pour entrer dans l’école d’Adam Van Ort.

Une après-midi que le maître était sorti, un

étranger se présenta dans l'atelier ; son costume était simple, mais sa bonne mine et l'air distingué avec lequel il le portait le rehaussaient si singulièrement, qu'on ne s'apercevait pas de cette simplicité. Après avoir examiné en silence les chevalets de chaque élève, il s'arrêta plus particulièrement et plus longtemps devant celui de Rubens : le tableau du jeune homme représentait une grande figure de Borée enlevant Orithye.

– C'est bien mauvais, n'est-il pas vrai, seigneur ? dit Pierre, honteux de l'attention de l'étranger.

– C'est incorrect, répondit l'étranger ; mais un éclair de génie brille dans chaque ligne de ce tableau. Il faudrait...

– Quitter cet atelier et aller dans celui du plus fameux peintre de l'école flamande, interrompit Rubens ; chez Otto Vœnius.

– Pourquoi celui-là plutôt qu'un autre ? demanda l'étranger avec un étrange sourire.

– Parce que c'est celui que j'estime le plus, dit

Rubens avec cette exaltation qu'il mettait à toute chose, parce que c'est un des plus grands génies du siècle.

Avant que l'étranger eût eu le temps de répondre, un homme, le visage pourpre et les jambes avinées, entra dans l'atelier : c'était Van Ort. La conduite et les manières de ce peintre étaient si communes, si grossières, que Rubens, honteux pour son maître, s'avança vers lui.

– Il y a un étranger, maître, lui dit-il, voulant par ce mot lui rappeler ce qu'il devait à ce titre.

– Un étranger ! et de quel droit un étranger entre-t-il chez moi ? s'écria Van Ort, la langue épaisse et en brandissant un énorme bâton qu'il tenait à la main ; qu'il sorte ! qu'il s'en aille ! Mais je me ravise : quel est le drôle de vous tous qui lui a ouvert la porte ? Je parie que c'est ce petit *papier mâché* ! ajouta-t-il, avisant un pâle jeune homme, le fils du bourgmestre, dont la santé était si mauvaise, que, bien qu'âgé de seize ans, il ne paraissait pas en avoir plus de douze.

Et aussitôt il tomba, le bâton levé, sur cet enfant ; mais Rubens avait prévu le coup, et,

s'étant généreusement précipité entre le maître et l'élève, il avait reçu le premier choc.

– Tu es blessé, Pierre, tu es blessé ? crièrent tous les élèves.

– Ce n'est rien, dit Rubens, ce n'est rien.

Puis, s'adressant à Adam Van Ort, qu'il était parvenu à tenir en respect, il lui dit :

– Cet enfant est faible, malade, maître ; c'est une lâcheté à vous de vouloir le frapper ! Adressez-vous à de plus forts, s'il vous faut une victime, à moi, par exemple.

– À toi, aux autres, et surtout à ce petit sournois ! je vous bâtonnerai tous, drôles, tous tant que vous êtes !

L'étranger voulut prendre la parole ; mais Van Ort était dans une situation où toute espèce de raisonnement eût été superflue ; il continuait ses invectives contre tout le monde, l'étranger compris.

– Camarades, s'écria Rubens, cet homme déshonore le titre de peintre et la peinture, le plus bel art qui existe ; quittons-le, allons tous en

masse nous présenter dans l'atelier d'Otto Vœnius, le supplier de vouloir bien nous recevoir. Les plus riches d'entre nous paieront pour les plus pauvres. Je me charge de deux camarades, moi, pour ma part : de Henri Van Baalen et de Jacques Jordaens.

Puis, laissant le maître, dont la fureur, autant que l'ivresse, paralysait les forces, il sortit le premier de l'atelier à la tête des élèves, qui tous le suivirent.

Arrivés dans la rue, l'étranger, qui avait marché à côté de Rubens, l'arrêta en lui prenant la main.

– Noble et généreux jeune homme ! lui dit-il avec émotion, vous voulez voir Otto Vœnius ? vous n'irez pas loin pour cela : le voici, il vous presse la main, il voudrait vous presser dans ses bras, pour votre talent d'abord, qui sera un jour un des plus grands de l'univers, pour votre modestie encore, et aussi pour votre grand cœur, qui vous a porté à prendre la défense d'un camarade faible et maladif, et qui vous a fait, oubliant votre peu de fortune, vous dévouer pour

secourir de plus pauvres que vous. Venez, venez tous chez moi, ajouta Otto Vœnius, se tournant vers les autres élèves, venez tous à mon école : il suffit d'être camarade de Rubens pour y être admis.

Rubens pleurait de joie en écoutant un pareil discours.

– Oh ! permettez, seigneur, lui dit-il, que je présente à ma mère le peintre qui a donné tant de splendeur à l'école flamande.

Et Otto Vœnius ayant consenti à ce que désirait Pierre, celui-ci le conduisit au logis de dame Rubens.

En 1600, Rubens, qui avait alors vingt-trois ans, désirait partir pour l'Italie ; toute sa famille s'assembla pour savoir si on devait lui en accorder la permission, ce que l'on fit toutefois après mûre délibération.

Rubens partit donc, et se rendit d'abord à Venise ; il s'y était logé modestement et passait son temps à étudier les ouvrages de Paul Véronèse, du Titien et du Tintoret. Sous le même

toit que lui demeurait un gentilhomme du duc de Mantoue ; ce gentilhomme, charmé du voisinage du jeune Flamand, de son esprit charmant, de sa simplicité modeste, et surtout de la beauté de ses ouvrages, ne cessait de parler de lui à la cour du duc ; celui-ci eut envie de connaître Rubens : il l'invita à venir à Mantoue ; le jeune peintre accepta, et bientôt il devint le favori de ce souverain. À cette époque, le duc de Mantoue chargea Rubens d'aller en Espagne offrir de sa part à Philippe III, qui en était le roi, un magnifique carrosse attelé de six beaux chevaux napolitains, et en même temps au duc de Lerme, premier ministre, plusieurs objets d'une grande valeur. Pierre Rubens portait en lui un charme irrésistible qui venait de sa bonté et de sa modestie ; il réussit complètement à la cour d'Espagne, et, de retour à Mantoue, le duc lui passa au cou une chaîne d'or d'un grand prix, et, le comblant de présents, le pria d'aller à Rome copier, pour sa galerie, les plus beaux tableaux de l'école romaine.

À Rome, l'éclat de son beau talent perça bientôt, et l'archiduc Albert lui commanda trois

tableaux pour la chapelle Sainte-Croix. De Rome il passa à Florence ; ce fut dans cette ville que le goût lui vint d'étudier les chefs-d'œuvre de la sculpture antique, et particulièrement ceux qu'avait produits le ciseau de Michel-Ange ; puis il alla à Bologne ; mais il reprit bientôt la route de Venise, où l'appelait le désir d'admirer et d'étudier les grands coloristes de l'école vénitienne.

Depuis sept ans Rubens parcourait l'Italie et en avait visité les villes principales, et, sa réputation l'ayant précédé partout, partout il fut reçu par les princes et les négociants avec les plus grandes distinctions. Il était à l'apogée de sa gloire, lorsqu'il apprit que sa mère était malade. Aussitôt il quitte tout, et part en toute hâte. À quelques lieues de Bruxelles, la nouvelle de sa mort lui parvint ; sa douleur fut extrême : Rubens aimait sa mère avec vénération. Au lieu de continuer sa route, il demanda asile à l'abbaye de Saint-Michel, près de Bruxelles ; il y resta fort longtemps à pleurer sa mère et à s'occuper de lui élever un tombeau ; il en composa lui-même l'épithaphe et le décora d'un tableau.

Lorsqu'il put assez dompter sa douleur pour songer à reparaître dans le monde, il pensa à retourner en Italie, dont le climat convenait à sa santé ; mais l'archiduc Albert et l'archiduchesse Isabelle, sa femme, voulant retenir à leur cour un artiste qui faisait la gloire de son pays, l'appelèrent à Bruxelles, lui donnèrent une pension considérable, et avec cela la clef de chambellan. Rubens accepta ; seulement, résolu à se livrer sérieusement au grand art auquel il avait voué sa vie, ne voulant pas être distrait par les plaisirs de la cour, il demanda et obtint la permission de séjourner à Anvers.

En 1610, époque où il épousa Élisabeth Brand, nièce de la femme de son frère aîné, Philippe Rubens, secrétaire de la ville d'Anvers, il acheta dans cette ville une maison spacieuse qu'il fit bâtir à la romaine, et dans laquelle il déploya une magnificence princière. Entre cour et jardin s'élevait une rotonde surmontée d'un dôme dont les fenêtres étaient cintrées, et il fit orner cette pièce des plus belles peintures et des plus précieux morceaux de sculpture antique ; son atelier était encore plus remarquable, s'il est

possible, par son étendue et par le magnifique escalier qui y conduisait. Cette maison acquit dans la suite une triste célébrité : ce fut dans une de ses chambres qu'en l'absence du maître, le 13 juillet 1642, vint mourir de misère et de chagrin Marie de Médicis¹, reine de France, la veuve de Henri IV, la mère de Louis XIII, et une des plus belles princesses de son temps. Rubens fut à la fois un grand artiste et un grand seigneur, aussi magnifique dans les produits de son pinceau que dans les actions de sa vie privée. Étant en ambassade en Espagne, où il menait un train de prince, quelqu'un demanda un jour dans un grand dîner : « Quel est donc ce peintre qui s'amuse à faire le grand seigneur ? – C'est un grand seigneur qui s'amuse à faire le peintre », lui fut-il répondu.

Une autre fois, pendant qu'il était à la cour de Madrid, le roi de Portugal, désirant connaître un artiste dont toute l'Europe s'occupait, le fit inviter à se rendre à sa maison royale de Villa-Viciosa. Rubens, ayant accepté cette invitation,

¹ Marie de Médicis mourut à Cologne, et non à Anvers. E. M.

trouva joli de se faire accompagner par une foule de seigneurs espagnols, ce qui, joint aux gens de sa maison, lui composait un cortège royal.

Cette troupe nombreuse voyageait avec un faste sans égal ; le roi de Portugal fut tellement effrayé des frais qu'une telle visite allait occasionner, qu'il se hâta d'envoyer un de ses gentilshommes à Rubens pour l'arrêter en route et lui dire que le roi, obligé de retourner à Lisbonne, ne pouvait le recevoir. Le gentilhomme acheva en offrant à Rubens, de la part de son maître et pour ses frais de voyage, une bourse contenant cinquante pistoles.

– Je vous prie, monsieur, dit Rubens à l'envoyé, de présenter mes très humbles respects à Sa Majesté. Je m'étais empressé d'obéir à son invitation ; je regrette de ne pouvoir prendre moi-même les ordres dont elle aurait voulu m'honorer. Quant à mon voyage, je la prie d'être convaincue que je n'y ai point été déterminé par l'appât d'un présent de cinquante pistoles, puisque j'en avais apporté mille avec moi pour ma dépense et celle de ces messieurs qui

m'accompagnent pendant mon séjour à Villaviciosa.

Et, saluant le gentilhomme du roi de Portugal, lui laissant la bourse de cinquante pistoles, il fit tourner bride à son cheval et reprit incontinent avec sa suite la route de Madrid.

Magnifique, généreux, bienfaisant, étranger à l'envie, il faisait le plus noble usage de la brillante fortune due à son talent. Il aimait passionnément les chevaux, et ses écuries en contenaient de fort beaux, soit pour lui, soit pour ses hôtes ; sa table aussi, ouverte à ses amis, était toujours servie avec délicatesse, mais sans profusion. Son esprit, vaste et tourmenté de cette inquiétude fiévreuse que donne le génie, ne restait pas livré à l'oisiveté : quand il ne peignait pas, il lisait, et souvent même, en peignant, il se faisait lire par ses amis ou ses élèves des passages de Plutarque, de Tite-Live, de Tacite, d'Homère ou de Virgile, ou les ouvrages qui avaient rapport au sujet qu'il exécutait. Tous les ans, il allait passer la belle saison dans sa principauté de Steen, près de Malines, où, sans négliger son art,

il se permettait cependant les distractions de la chasse et de la pêche. L'éducation de ses enfants était aussi une de ses principales occupations ; il en avait cinq : Albert-Nicolas-François, qui fut membre du conseil de Brabant ; Claire-Eugénie, mariée à Philippe Van Paris, seigneur de Merxhem ; Élisabeth, qui épousa O. Lunden ; Constance-Albertine, qui se fit religieuse, et Pierre-Paul, son plus jeune, qui prit aussi les ordres et se fit prêtre.

Vers l'année 1634, la goutte commença à le tourmenter ; il en mourut le 13 mai 1640, à l'âge de soixante-trois ans. Sa femme lui fit ériger un très riche mausolée dans l'église de Saint-Jacques d'Anvers, et l'orna d'un tableau de son mari représentant la Vierge et l'Enfant Jésus, auxquels saint Jérôme et saint Georges présentent les deux femmes de Rubens : lui-même s'était peint dans la figure de saint Georges.

Rubens fut un des peintres les plus féconds peut-être qui aient encore existé¹. Les principales

¹ En 1620, Rubens avait été appelé en France par Marie de Médicis, qui désirait lui confier les travaux d'embellissement de son palais du Luxembourg : il le décora d'une suite

églises de Bruxelles sont encore ornées de ses chefs-d'œuvre.

Aux Capucins, on voit *le Christ descendu de la croix et reposant sur les genoux de la Vierge, que saint François d'Assise semble consoler* ; aux Annonciades : une *Adoration des Mages* ; aux Petits-Carmes : une *Assomption de la Vierge* et une *Sainte Thérèse en extase à l'apparition du Sauveur* ; aux Jésuites : un *Saint Ignace de Loyola* et un *Saint François Xavier* ; aux Chartreux : une *Assomption de la Vierge*, de petite dimension, mais admirablement remarquable par la finesse du pinceau, la richesse de la composition, la fraîcheur du coloris et l'entente ravissante des lumières. Plusieurs que je ne cite pas ont été détruits ; un surtout, *Job sur son fumier, écoutant sans s'émouvoir les invectives de sa femme*, a été consumé dans le bombardement de la ville. Du reste, je ne finirais pas si je voulais décrire tous les tableaux de ce fécond et admirable artiste. Ici, à Paris, en outre des vingt-quatre tableaux de la galerie du

considérable de tableaux qui retracent les divers événements du règne de Henri IV.

Luxembourg, qui font aujourd'hui partie du musée du Louvre, ce musée possède de lui dix-sept tableaux : 1° *la Fuite de Loth et de ses filles* ; 2° *l'Adoration des Mages* ; 3° *la Fuite en Égypte* ; 4° *la Vierge et l'Enfant Jésus sur des nuages, entourés d'un groupe d'enfants* ; 5° *le Denier de César* ; 6° *Jésus en croix, pleuré par la Vierge, saint Jean et la Madeleine* ; 7° *le Triomphe de la religion* ; 8° *Thomyris, reine des Scythes, faisant plonger la tête de Cyrus dans un vase plein de sang* ; 9° *Diogène, la lanterne en main, cherchant un homme* ; 10° *Portrait de Jean Richardot* ; 11° *Portrait d'une dame de la famille Boonem* ; 12° *Portrait d'Élisabeth de Bourbon, fille de Henri IV et femme de Philippe IV, roi d'Espagne* ; 13° *Portrait de la femme de Rubens, avec ses deux enfants* ; 14° *Kermesse, ou fête de village* ; 15° *l'Arc-en-ciel* ; 16° *un Effet de soleil* ; 17° *un Tournois près des fossés d'un château.*

Il fut le maître de Van Dyck, un beau titre déjà pour la postérité, de Jordaens, de David Téniers et de Van Mulden.

L'histoire de Pierre-Paul Rubens nous prouve, mes jeunes lecteurs, que, dans quelque haut rang que la fortune nous place, les talents ne peuvent que le rehausser encore et lui donner un titre de plus, le plus beau et le seul durable. Si Rubens n'eût été qu'un grand seigneur, certes, son nom, oublié, ne serait jamais parvenu jusqu'à nous. Il fut grand peintre : les siècles passeront sur ce nom sans l'effacer.

Les revenants

Gassendi

Dix-septième siècle

I

Le chien de faïence

– Femme, as-tu bien fermé la porte de l'église ? demandait, un soir du mois d'août de l'année 1602, le bedeau d'une petite église du village de Chantersier, près de Digne, en Provence.

– Oui, Cerbonnet, répondit une femme, jeune encore, occupée à préparer le souper.

– Bien tiré les verrous de la grande porte qui donne sur la place ?

– Oui, Cerbonnet.

– Et, en revenant par la porte qui donne dans notre logis, l'as-tu bien fermée et en as-tu pris la clef ?

– Oui, répondit encore la femme du bedeau.

– Eh bien, maintenant, écoute, reprit le bedeau

d'un ton si sérieux et si solennel, que sa femme leva la tête pour le regarder ; tu vas prendre un sac de cendres, retourner à l'église par la porte de communication : tu sais bien la colonne qui soutient la voûte à laquelle la lampe est suspendue, il y a une espèce de banc en pierre tout autour de cette colonne... Tu comprends, Perrine ?

– Eh bien, après ? dit Perrine, cherchant à comprendre.

– Tu répandra la cendre tout autour de ce banc, acheva le bedeau.

– Pourquoi ?... à quel propos ?... demanda encore Perrine.

– Oh ! que les femmes ont la tête dure, et qu'il leur faut de temps pour comprendre ce que les hommes imaginent dans une seconde ! Tu sais bien cependant, Perrine, ce qui se passe toutes les nuits dans l'église...

– Oui, mais je ne vois pas ce que peut la cendre...

– Tu sais bien, dit encore Cerbonnet sur le

même ton, que, tous les soirs, nous fermons la grande porte de l'église aux verrous ; que, toutes les nuits, nous les entendons crier sur leurs gonds, ces gros verrous, et que, tous les matins, nous les trouvons, – toujours les verrous, – déverrouillés.

– Oui, mais je ne vois pas ce que peut la cendre... dit encore Perrine.

– Oh ! tête dure ! tête dure ! interrompit le bedeau ; tu sais bien, Perrine, avec quel soin, toutes les après-midi, je balaye les dalles de l'église, et que, chaque fois qu'il pleut, je trouve de la boue autour du banc de la colonne... Bien plus, l'autre jour, j'y ai trouvé des épluchures de bois.

– Oui, mais je ne vois pas encore.

– Ce que peut faire la cendre... interrompit Cerbonnet avec vivacité ; la cendre répandue autour de ce banc me dira demain si ce sont des morts ou des vivants qui viennent la nuit danser et faire leur ronde de sabbat dans l'église ; cette cendre me dira enfin qui, de moi ou de M. le curé, a raison.

– Ah ! encore tes revenants ! dit Perrine, commençant à tailler sa soupe ; moi, je commence à ne plus y croire ; M. le curé, ta sœur Marie, ton beau-frère Gassendi, jusqu'au petit Pierre, tous soutiennent si fort que ce sont des bêtises...

– Des bêtises ! dit Cerbonnet, haussant les épaules d'un air de mépris profond ; des bêtises ! c'est toi qui en dis une fameuse bêtise !... Dire qu'il n'y a pas de revenants, autant dire qu'il n'y a pas de morts, puisque les revenants sont des morts.

– En as-tu vu ? lui demanda sa femme.

– Des morts ?... Oui, Perrine.

– Non, des revenants ?

– Dieu m'en garde ! dit le bedeau en faisant le signe de la croix.

– Eh bien, quand toi ou moi nous en aurons vu, j'y croirai, dit Perrine.

– Il ne faut que cela ? dit Cerbonnet. Va répandre la cendre autour du banc, va, et tu verras !

– Qu'est-ce que je verrai ? demanda Perrine.

– Tu verras la marque des pieds des morts... des pieds fourchus comme ceux du démon !

– Je suis curieuse de voir cela, dit Perrine ; je vais répandre la cendre ; toi, pendant ce temps, va au jardinet, où j'entends les enfants se chamailler ; si Pierre, le fils de Gassendi, est là, invite-le à venir souper avec nous. Pauvre enfant ! ses parents sont si pauvres, qu'il mange plus souvent du pain sec qu'autre chose ; va, mon ami !

– Bonne femme ! qui penses à tout, dit Cerbonnet ému, et qui as bien raison d'y penser, car moi, vois-tu, quand la nuit vient, cette idée de revenants me prend partout, et me rend bête, plus bête que le chien de faïence que M. le curé a fait mettre sur un piédestal, au milieu de son jardin, pour faire peur aux moineaux.

– Et aussi aux voleurs, Cerbonnet, dit Perrine ; et m'est avis qu'il aurait mieux fait d'en mettre un vivant, en chair et en os.

– C'était aussi mon opinion ; mais M. le curé a

fait une observation qui est assez juste, dit le bedeau ; M. le curé est comme le bon Dieu, il ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion : un chien vivant mordrait les voleurs, il les étranglerait peut-être, tandis qu'un chien en faïence ne fera que leur faire peur. Il empêchera de voler, et c'est déjà quelque chose...

– La soupe froidit, Cerbonnet ; appelle les enfants, interrompit Perrine.

– C'est juste, dit Cerbonnet, ouvrant la porte du jardin.

Mais, au moment de mettre le pied dehors, une réflexion le lui fit reposer en dedans ; puis une seconde réflexion le fit partir avec ces mots :

– Au fait, il fait clair de lune, je ne crains rien.

II

Le clair de lune

Comme Cerbonnet approchait de l'endroit où se tenaient les enfants, il les aperçut groupés au-dessous d'un pommier, et il entendit une grande dispute s'élever entre eux.

– Eh bien, marmaille ! leur cria-t-il d'aussi loin qu'il put ; est-ce que c'est pour mes pommes que vous vous querellez ainsi ?

– Rassurez-vous, oncle Cerbonnet, dit un des enfants, se détachant de ses camarades pour aller au-devant du bedeau ; vos pommes ne nous occupent guère ; mais, puisque vous voilà, jugez le différend.

– Oui, papa, crièrent quatre autres enfants, dont l'aîné pouvait avoir quinze ans, et le plus jeune neuf ; oui, vois qui a raison, de Pierre ou de nous. Tu vois la lune, n'est-ce pas, et les nuages ?

– Oui, dit le bedeau, levant la tête vers le ciel, et il faudrait être aveugle pour ne pas les voir... Est-ce que Pierre nie la chose ?

– Non ! s’écrièrent-ils tous à la fois ; mais c’est que... Pierre soutient...

– Attendez, dit Pierre, imposant silence à ses cousins ; laissez-moi poser la question ; il ne faut pas influencer mon oncle.

Et comme les autres enfants s’étaient tus, Pierre continua :

– Vous voyez la lune et les nuages, n’est-il pas vrai, oncle Cerbonnet ?

– Depuis un moment, je ne fais que ça, reprit le bedeau, le nez toujours en l’air.

– Eh bien, qu’est-ce qui marche, la lune ou les nuages ? demanda Pierre.

– Dame... tous les deux... répondit le bedeau.

– Ah ! ah ! firent les enfants en riant ; voici papa qui nous donne raison à tous !

– Chut donc ! cria Pierre ; tenez, oncle Cerbonnet, regardez bien : qu’est-ce qui marche ?

Est-ce la lune qui se promène derrière les nuages, ou les nuages qui se promènent devant la lune ?

– Cette bêtise ! dit Cerbonnet ; je n’ai pas besoin de me crever la vue à regarder des heures entières pour voir que c’est la lune qui se promène derrière les nuages, et qui va d’un bon train encore.

Tous les enfants du bedeau battirent des mains, pendant que Pierre se grattait le front et disait :

– Mon Dieu ! quand je parlerai deux heures, ils ne me comprendront pas... Comment leur prouver la vérité, donc...

Puis, tout de suite, comme inspiré, il s’écria :

– Suivez-moi !

Et, marchant devant, il conduisit son oncle et ses cousins sous le pommier ; avisant deux branches un peu écartées l’une de l’autre et à travers lesquelles le ciel paraissait, il les fit placer dessous et leur dit :

– La lune est entre deux grosses pommes, n’est-ce pas ? Eh bien, regardez bien :

s'approche-t-elle des pommes ou s'en éloigne-t-elle ?

– Elle ne bouge pas, dit Cerbonnet.

– Je la vois toujours au même point, dit l'aîné des enfants.

– Et les nuages ? demanda Pierre.

– Oh ! ça, c'est différent, dit Cerbonnet ; depuis que nous sommes sous l'arbre, on dirait qu'ils font exprès de courir comme si on les poussait par le dos. En voici un tout petit qui cachait le nez de la lune ; il est à une lieue du pommier maintenant, et ce gros noir, qui était tout à l'heure sur le clocher de l'église, le voilà sur le pommier, il passe sur la lune... là... il la cache tout à fait... là... il la découvre un peu... un peu... le voilà au large...

– Et la lune ? demanda Pierre.

– Elle est toujours entre les deux pommes, affirmèrent Cerbonnet et les quatre enfants.

– Donc, ce n'est pas la lune qui marche, dit Pierre, convenez-en !

– Dame... on le dirait, dit Cerbonnet ; mais,

avec ta lune et tes nuages, tu m'as fait oublier la commission de ma femme ; venez tous souper, et toi aussi, Pierre.

– Merci, mon oncle, mon père est à Digne, et je ne veux pas laisser maman souper seule.

– Tu es un bon fils, Pierre, et Dieu te récompensera, dit Cerbonnet ; alors, à demain. Eh bien, quel chemin prends-tu donc, Pierre ?

– Le chemin du logis donc, répondit Pierre, qui avait commencé à courir, et qui s'était arrêté à la réflexion de son oncle.

– Et tu prends par le cimetière ?

– C'est le plus court, dit Pierre.

– Oui, mais le plus dangereux.

– À cause ? demanda Pierre.

– À cause des revenants, dit le bedeau.

– Oh ! des revenants, dit Pierre en riant, je n'en ai pas peur, mon oncle.

– Petit incrédule ! et ceux qui viennent la nuit dans l'église.

– De ceux-là, je leur donnerai une croquignole

sur le nez si je les rencontre.

– Pourtant... fit observer le bedeau.

– Mon cher oncle, dit Pierre sérieusement, dans quinze jours je pars pour Digne où j'entre au collège : alors, je vous ferai voir le revenant, comme je vous vois.

– Merci, dit Cerbonnet effrayé, merci.

– Je vous le ferai embrasser.

– Veux-tu bien te taire, petit imprudent ! dit le bedeau de plus en plus effrayé.

– Je vous le ferai inviter à dîner à votre table, dit Pierre, reprenant sa course à travers champs.

– Oh ! les enfants ! les enfants ! dit Cerbonnet, rentrant avec les siens, aussitôt qu'on leur donne un peu d'éducation, ça n'a peur de rien.

III

Les pas sur la cendre

Cerbonnet ne dormait que d'un œil, comme on dit, c'est-à-dire que l'inquiétude l'emportait sur le sommeil, qui, cependant, prenait quelquefois le dessus, lorsque, vers minuit, un bruit qu'il entendit dans l'intérieur de l'église, aux murs de laquelle sa chambre était adossée, le réveilla en sursaut.

– Femme, entends-tu ? cria-t-il à sa femme, qui reposait dans un lit voisin.

– Oui, dit celle-ci, la voix un peu émue, ce sont les verrous de la porte que l'on tire.

– Un... deux... trois... on les a tirés tous les trois, dit Cerbonnet claquant les doigts.

– Tant faire !... dit la femme, un ne servirait à rien...

– C’est la clef maintenant ; entends-tu, Perrine ?...

– On la tourne dans la serrure... mais difficilement, dit Perrine... il n’est pas fort, celui-là...

– Bast ! dit Cerbonnet, il serait assez fort pour nous tordre le cou à tous les deux s’il voulait...

– Voilà la porte qui s’ouvre, je l’entends crier, dit Perrine.

– Femme... que faire ?... demanda Cerbonnet.

– Tu as peur ? lui demanda sa femme.

– Oui, et toi ?

– Moi, ce n’est pas étonnant, je suis une femme ; mais toi, Cerbonnet, tu devrais avoir honte de n’avoir pas plus de courage que ça.

– Ce qui est fort heureux pour moi, Perrine, répliqua le bedeau ; car, si j’avais du courage, je me lèverais pour aller voir ce que c’est, et j’en mourrais de peur.

– Alors prions et essayons de dormir, dit Perrine.

Et on entendait les grains de son chapelet courir en se choquant les uns sur les autres.

– N’entends-tu rien, Perrine ?

– Non, rien, répondit celle-ci.

Et le silence se rétablit à la fois dans l’église et dans la chambre du bedeau.

En se levant, la première chose que fit Cerbonnet fut de prier sa femme de l’accompagner à l’église.

– S’il n’y a pas de pieds fourchus empreints sur la cendre, lui dit-il, je te permets, Perrine, de me retirer ma soupe à dîner.

Puis le mari et la femme prirent par le passage qui conduisait à l’église. En y entrant, ils allèrent d’abord à la grande porte : les verrous en étaient tirés ; cette vue fit pâlir les deux époux ; trop effrayés pour se communiquer leur émotion, ils marchèrent en silence, la tête baissée, et sans presque oser regarder à droite et à gauche, vers le banc de pierre qui entourait la colonne du maître-autel ; mais à peine eurent-ils jeté les yeux sur la cendre, que tous les deux poussèrent un cri

d'effroi.

– Vois-tu ? dit Cerbonnet, vois-tu ? regarde ; moi je n'ai pas la force : c'est-il la marque d'un pied fourchu ?

Après quelques moments d'hésitation, Perrine regarda et dit :

– Non !...

– Mais c'est un très grand pied, n'est-ce pas, un pied large, large comme le bénitier ?

– Non, dit Perrine, c'est, au contraire, un très joli pied, on dirait d'un pied d'enfant.

– Ici ; mais là, plus loin ?

– Toujours et partout le même pied.

– C'est singulier, dit Cerbonnet, se hasardant à regarder. c'est singulier, je ne croyais pas que les revenants eussent d'aussi petits pieds ; on dirait des pieds de chrétiens.

Dans ce moment, la seconde porte de communication, qui allait de l'église au presbytère, s'ouvrit, et le curé Maurille parut.

IV

Les morts avec lesquels on ne s'ennuie jamais

Comme le curé s'avavançait vers le maître-autel sans faire beaucoup d'attention, il faut l'avouer, à Cerbonnet et à sa femme, M^{me} Gassendi et son fils parurent à l'entrée principale ; ils allèrent tous les deux s'agenouiller dans le chœur, et le curé commença l'office du matin. Dans l'intervalle, plusieurs autres habitants de Chantersier entrèrent et s'agenouillèrent aussi. Après l'office, chacun se retira ; il ne resta dans l'église que le curé, M^{me} Gassendi, Pierre, Cerbonnet et sa femme.

Un mot suffit pour peindre un homme, et l'histoire du chien de faïence, racontée par le bedeau, a dû, mes jeunes lecteurs, vous donner la mesure du caractère naïf et charitable de ce ministre de Dieu. Charmé des heureuses dispositions du petit Gassendi, le curé s'était

chargé de son éducation, et tous les jours il découvrait de nouveaux trésors d'esprit et d'intelligence dans cette créature si jeune : aussi il l'aimait comme s'il en eût été le père ; il l'appela en passant dans la sacristie, où le suivirent Cerbonnet, sa femme et M^{me} Gassendi.

– Viens, Pierre, lui dit-il, j'ai à te parler.

Puis, s'asseyant pendant que Pierre attendait respectueusement debout la fin du discours du curé, ce dernier ajouta :

– Il s'agit de me faire honneur, mon enfant : Antoine de Boulogne, l'évêque de Digne, passe demain dans ce village ; te sens-tu de force à le haranguer ?...

– Je n'oserai jamais, monsieur le curé, répondit Pierre en rougissant jusqu'aux oreilles.

– Ne l'écoutez donc pas, monsieur le curé, dit le bedeau avec cette familiarité qui faisait voir que les habitants du presbytère ne formaient qu'une seule et grande famille, je suis sûr qu'il s'en tirera à merveille, lui qui, à quatre ans, vous vous le rappelez, monsieur le curé, débitait des

petits sermons qui étonnaient un chacun : qu'il y en eut même un sur la gourmandise qui était si bien tapé, là, qu'il corrigea mon cadet de ce vilain défaut... Si j'étais le père de ce petit, monsieur le curé, je le ferais curé... ou militaire...

– Pourquoi précisément ces états si opposés l'un à l'autre, Cerbonnet ? demanda le curé en souriant.

– Parce que, curé, on ne croit pas aux revenants, et que, militaire, on ne les craint pas, répondit naïvement le bedeau.

– Encore de tes superstitions, Cerbonnet, dit le curé d'un ton sévère ; je ne peux pas te forcer à ne pas croire aux revenants ; mais je peux au moins t'obliger à ne pas en parler devant cet enfant.

– Oh ! soyez tranquille, monsieur le curé, dit le bedeau avec une grande bonhomie ; j'ai beau dire et beau faire pour démontrer à celui-ci et aux miens qu'il y en a, c'est comme si je chantais ; le petit Gassendi leur a si bien prouvé, disent-ils, le contraire, que je crois, Dieu me pardonne, que, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, ils iraient

tous en plein minuit prier au pied de la croix de bois qui est au milieu du cimetière.

– Et ils auraient raison, répondit le curé.

– Si monsieur le curé voulait seulement me permettre de lui conter deux ou trois petites histoires que je tiens de ma grand-mère, il verrait...

– Assez !... dit le curé sévèrement. Mon bon Cerbonnet, ajouta-t-il plus doucement, pourquoi veux-tu que Dieu, qui est la sagesse même, permette aux morts de revenir sur terre seulement pour le plaisir de tourmenter ou d’effrayer les vivants ? Et dire que dans les campagnes on ne peut pas parvenir à détruire cette absurde croyance !... Je ne te ferai plus qu’une observation : pourquoi n’y a-t-il que les ignorants qui croient aux revenants ?...

– Parce que... parce que... C’est tout de même vrai que les savants n’y croient pas ! dit Cerbonnet.

– Ce qui te prouve que, s’il y avait des revenants, les savants le sauraient et y croiraient.

– Alors, répliqua Cerbonnet, excusez-moi, monsieur le curé, de vous faire une observation : pourquoi le fils de ma sœur Gassendi disait-il l'autre jour : « Quand je suis avec les morts, je ne m'ennuie jamais ? »

Pierre Gassendi sourit et répondit :

– Je veux parler, monsieur le curé, de nos grands hommes qui ont illustré le siècle dernier : de Copernic, qui a découvert le véritable système du monde, de Grégoire XIII, qui a succédé à Pie V, qui fut élu pape le 14 mai 1572, et à qui nous devons la réforme du calendrier...

– Pas si vite, dit le curé, pendant que M^{me} Gassendi fixait sur son fils des regards émus de joie et de fierté ; pas si vite ; explique-nous cela.

Pierre répondit plus doucement :

– Il s'était glissé des erreurs si considérables dans le calendrier, que, si on n'y eût pas fait attention, la fête de Pâques aurait déménagé jusqu'au milieu de l'été, et peut-être plus loin, au lieu de se trouver, comme l'ordonne le concile de Nicée, entre la pleine lune et le dernier quartier

de la lune de mars. Grégoire XIII, aidé de Louis Lilio, médecin calabrais, de Cristophe Clavius, et de Pierre Chacon, a retranché dix jours au mois d'octobre de l'année 1582, ce qui a remis l'équinoxe à sa place, et la fête de Pâques aussi. Grégoire est mort le 10 avril 1585.

– Viens, viens m'embrasser, avec la permission de M. le curé ! s'écria M^{me} Gassendi, ouvrant les bras à son fils, qui vint s'y jeter.

– Vous pouvez être glorieuse de votre fils, madame, il ira loin, dit le curé, ému et enchanté des réponses de son élève.

– Ce sera à vous que je devrai ce bonheur, monsieur le curé, dit l'heureuse mère.

– Un peu à moi et beaucoup à Pierre, madame ; que peut faire un bon cultivateur sur une terre ingrate ? Voyons tes autres morts, Pierre.

– L'évêque Amyot, qui a traduit Plutarque, répondit Pierre ; Garnier, qui le premier a fait une tragédie française ; Arnaud et Pasquier, si éloquents au barreau, et qui furent amis de

Michel Montaigne, encore un que j'aime bien, Michel Montaigne, l'auteur des *Essais philosophiques*, il est mort le 4 octobre 1592, et les poètes Regnier, Baïf, du Bartas, Desportes. Ah ! il ne faut pas que j'oublie le fameux Cujas, qui a inventé la science du droit, et qui est mort le 4 octobre 1590...

– En connaît-il de ces morts ! dit Cerbonnet extasié... Une supposition, monsieur le curé : puisque tous ces messieurs sont morts avant la naissance de mon neveu, et que mon neveu les connaît, ils reviennent donc, ceux-là ?

– Je ne les ai pas vus, mon oncle, répondit Pierre ; je les connais seulement par les ouvrages qu'ils ont faits ; et quand je vous dis : « Je ne m'ennuie jamais avec les morts », c'est que je veux parler de leurs livres, que je lis.

– Millette, ma vieille nourrice, t'a fait un de ces gâteaux que tu aimes tant, Pierre, dit le curé ; viens avec ta mère déjeuner avec moi, en même temps nous lirons une page de Plutarque.

– Tu dîneras avec nous, sœur, dit le bedeau à M^{me} Gassendi, et l'enfant aussi.

La journée se passa ainsi ; mais, lorsque, le soir venu, M^{me} Gassendi se retira avec son fils, le bedeau ne put s'empêcher de glisser dans l'oreille de son neveu, en l'embrassant :

– Petit, en passant devant le cimetière, prends garde aux revenants.

V

La croix du cimetière

Tout en se retirant et hâtant le pas pour regagner son logis, M^{me} Gassendi dit à son fils :

– C’est bien singulier cet entêtement de mon frère à soutenir que la porte de l’église, qu’il ferme tous les soirs, est ouverte tous les matins.

– C’est peut-être vrai, dit Pierre, dont l’obscurité cacha le sourire.

– Eh quoi ! mon fils, répliqua M^{me} Gassendi, tu croirais aussi aux revenants ?

– Non, ma chère mère, mais aux vivants qui vont prier, la nuit, ou lire, ou étudier, à la lueur de la lampe du maître-autel.

Puis, changeant subitement de ton, il ajouta :

– Je voudrais que tu fusses riche, maman, très riche

– Te manque-t-il quelque chose ? demanda la mère alarmée.

– Non, ma chère maman ; mais, si tu étais riche, tu n'économiserais pas l'huile de la lampe, et je pourrais étudier toute la nuit.

– Pauvre enfant ! dit M^{me} Gassendi avec un soupir, et tu tomberais malade ; non, j'aurais de l'huile que je ne t'en donnerais pas pour étudier la nuit ; la nuit est faite pour dormir.

– Et pour étudier aussi ; c'est si bon, maman, d'étudier ! dit Pierre avec une adorable exaltation ; quant à moi, je voudrais tout savoir, tout ; c'est passé chez moi à l'état de soif ; j'ai soif d'apprendre, je ne peux pas trouver une autre expression qui dise mieux ma pensée.

La mère et le fils avaient alors atteint la lisière du cimetière ; la recommandation de Cerbonnet se présentant à l'esprit de Pierre, machinalement il tourna les yeux vers cet asile des morts.

Situé sur le versant d'une petite colline, il était facile à l'œil de le parcourir en entier ; quelques pierres paraissaient blanches entre les touffes

vertes de sapins et d'arbustes odorants, une croix de bois s'élevait au milieu, elle ornait la tombe d'un ancien seigneur de l'endroit. Soudain Pierre, qui allait continuer à parler, s'arrêta net, et, bien que sa mère lui demandât deux fois pourquoi il n'achevait pas, aucune réponse ne sortit de ses lèvres.

Toute l'attention de l'enfant était portée vers un seul point, sur la croix du cimetière, au pied de laquelle il avait cru voir, il avait vu réellement un objet se mouvoir. Son premier mouvement avait été d'en faire part à sa mère ; mais, craignant de l'effrayer, il se tut ; toutefois, inquiet et ne comprenant pas trop ce que cela pouvait être, au moment de perdre la croix de vue, il y jeta encore un regard ; alors la lune donnait en plein sur cette partie de la campagne, et, au lieu d'un objet, Pierre en vit trois.

Soit les réflexions causées par cette apparition, soit que M^{me} Gassendi, fatiguée, n'eût plus voulu continuer la conversation, le silence régna entre ces deux personnes jusqu'à leur arrivée au logis. Ils y trouvèrent M. Gassendi, de retour de son

petit voyage, et le père et la mère, ayant à causer d'affaires, envoyèrent Pierre se coucher.

Celui-ci gagna sa chambre, une toute petite chambre située au rez-de-chaussée ; la lune l'éclairait en entier ; en voyant cette clarté si belle, au lieu de se déshabiller, Pierre imagina de lire et d'étudier la leçon du lendemain ; mais les caractères de son livre étaient si fins, que le pauvre enfant, au bout d'un moment, en ressentit une douleur aiguë aux yeux.

– Allons, dit-il en prenant son parti, au risque d'entendre l'oncle Cerbonnet affirmer, demain comme aujourd'hui, qu'il y a des revenants dans l'église, allons étudier à la clarté de la lampe du maître-autel. Pauvre oncle, s'il savait que c'est moi qui suis le revenant !... Mais, s'il le savait, il le dirait à maman, et maman, qui craint toujours pour ma santé, me défendrait de sortir la nuit, et je ne pourrais pas lui désobéir, tandis que, tant qu'elle ne le sait pas, elle ne le défend pas... allons vite, une provision de bouche et d'esprit, un morceau de pain et mon livre, et à l'étude, mon garçon !

Disant ces mots, Pierre, ayant son livre sous le bras, son morceau de pain dans la poche de son pourpoint, ouvrit doucement sa croisée, sauta dans le jardin, en ouvrit la porte, qui ne fermait qu'avec une chevillette tenue par un bout de ficelle, et s'élança en courant sur le chemin du presbytère.

Tout entier à la science qui dévorait sa jeune imagination, Pierre avait oublié et le cimetière et les objets apparaissant au pied de la croix ; mais, en approchant de cet endroit, cela lui revint à l'esprit, il regarda et ne vit plus rien.

– C'étaient des gens qui venaient prier, se dit-il.

Et, sans autre souci, il arriva devant l'église.

Maintenant expliquons comment la porte de cette église, qui fermait en dedans et que Cerbonnet fermait tous les soirs, se trouvait ouverte tous les matins : pour pénétrer dans l'église, Pierre grimpait sur un arbre adossé aux murs de l'église, de là il ouvrait une croisée, et se laissait glisser dans l'intérieur ; il serait bien sorti par là, s'il avait pu ; mais l'église ne présentant

en dedans aucune aspérité pour y poser le pied, force était au petit bonhomme de sortir par la porte, dont il tirait les verrous, que, chacun le comprendra bien, il ne pouvait remettre après sa sortie ; ce qui faisait que Cerbonnet les trouvait souvent ôtés, et ce qui, chaque fois, le confirmait dans ses superstitieuses et sottes croyances de revenants.

Revenons à Pierre. Étant entré dans l'église par l'endroit que vous savez, il gagna un banc de pierre adossé contre une colonne, et, assis presque sous la lampe suspendue à la voûte, il posa son pain près de lui, ouvrit son livre et se mit à lire.

Dans ce moment, l'horloge sonnait minuit, et, au milieu de ce silence imposant de la nuit à la campagne, Pierre crut entendre un léger bruit dans le feuillage de l'arbre qui lui avait servi de marchepied pour entrer dans l'église, bruit qui arrivait à lui par la fenêtre ouverte.

Il cessa de lire pour écouter.

VI

Les revenants de l'église

Le bruit continuait : c'était comme si quelqu'un essayait de grimper sur l'arbre et ne pouvait y réussir ; il s'y mêlait parfois des grognements sourds et des imprécations étouffées. Cela parut si étrange au petit Gassendi, qu'il quitta sa place et s'approcha de la croisée pour mieux entendre.

Alors ces paroles, qui le glacèrent de terreur, frappèrent ses oreilles :

– Pourvu que ce démon de petit Gassendi ne soit pas là à déchiffrer son grimoire, comme nous l'avons déjà trouvé trois fois depuis trois nuits que nous tentons ce coup !

– Non, répondit une sourde voix, je l'ai vu passer tout à l'heure avec sa mère ; il est rentré.

– D’abord, dit une troisième voix, si je le retrouve ce soir, je lui tords le cou comme à un poulet !

Une sueur froide glaça l’enfant ; il songea bien à s’enfuir, mais par où ? mais comment ? Au moindre bruit, ces hommes le découvriraient, et il était sûr de son sort ; il avait reconnu dans la voix du dernier qui avait parlé celle d’un malfaiteur nommé Farouil, chassé depuis trois jours de la commune ; mais comment se trouvait-il là, et que venait-il y faire ?

Dans sa pieuse et naïve croyance, Pierre pensa que cet homme, repentant de ses fautes, venait en demander pardon à Dieu, avant de quitter le pays qui l’avait vu naître : il pensa encore que cet homme, craignant une punition pour être resté dans un pays malgré les ordres de l’autorité, avait intérêt à ne pas être vu, même d’un enfant, dont l’indiscrétion pouvait le perdre, et que c’était cette crainte qui lui avait fait proférer une menace qu’il n’exécuterait probablement pas ; toutefois, redoutant sinon la mort, du moins un mauvais traitement, Pierre jugea prudent de se cacher. À

cet effet, il retourna doucement à sa place ; mais, au lieu de se rasseoir sur le banc, il se glissa dessous. L'espace laissé entre le banc et les dalles était assez large et son corps assez mince pour y tenir à l'aise ; l'ombre portée par la colonne favorisait sa cachette, de laquelle il pouvait voir sans être vu.

Il y était à peine installé qu'il vit poindre une tête à la croisée, puis des bras, puis un corps, puis l'homme enfin dont il avait entendu les menaces ; cet homme sauta dans l'église, un second suivit, puis un troisième. Ce dernier ayant fait assez de bruit en tombant, Farouil lui dit :

– Chut donc, Michel ; Cerbonnet couche à côté.

– Bast ! répliqua Michel, quand il nous entendrait, il n'aurait garde de venir ; il croira que ce sont les revenants, et demain il en étourdira les oreilles de tout le village.

– Ne parlons pas de revenants, Michel, ajouta le troisième, nous n'aurions qu'à en rencontrer sur notre route.

– Allons donc, vieil imbécile de Jaousé ! répliqua Farouil, les revenants ont été inventés par un fameux voleur sans doute, qui avait intérêt à cacher ses prouesses nocturnes, et à l'aide de ces contes il volait à son aise les peureux et les superstitieux. Si les revenants n'avaient pas été inventés, je les inventerais, moi ; que de bons tours j'ai joués dans la vie, avec une histoire pareille, racontée la veille d'un vol à des domestiques, pour les empêcher de se lever au bruit de mes fausses clefs !...

– Tu nous raconteras demain tes prouesses, Farouil, fit observer Michel ; à cette époque, les nuits sont courtes et il faut se hâter.

– Bon, ils vont se mettre en prières, se dit en lui-même Pierre, qui, cependant, il faut l'avouer, ne trouvait pas dans les paroles qu'il entendait une disposition d'esprit bien grande au repentir... Mais que devint le pauvre enfant en entendant la suite de la conversation :

– C'est juste, dit Farouil, convenons de nos faits : le corridor qui conduit chez le curé est à droite, il aboutit à la cuisine...

– À droite, dit Michel, est la chambre où couche la vieille nourrice.

– C'est par elle que nous commencerons, dit Farouil.

– Je m'en charge, répliqua Michel ; je réponds que si elle jette un cri elle n'en jettera pas deux.

– Moi, dit Farouil, j'irai droit au curé ; son or est à côté de lui.

– Dans un bahut auquel la clef tient toujours, dit Jaousé.

Farouil reprit :

– Tu l'ouvriras et prendras le magot. Ainsi c'est dit : Michel, la vieille ; moi, le curé ; Jaousé, le magot ; dans un clin d'œil l'affaire sera faite. Alors demain, au moins, quand je quitterai le pays, je ne m'en irai pas les mains vides.

En achevant ces mots avec un rire infernal, Farouil, suivi des brigands, s'acheminait vers la porte de la sacristie, qui, de là, conduisait au presbytère ; soudain l'un d'eux jeta un cri.

– Du pain ! dit-il ; qui est-ce qui a pu laisser du pain là ?

Et il s'approcha du banc où Pierre s'était blotti, pour prendre le pain.

La perplexité étrange de cet enfant à ce moment-là est chose plus facile à deviner qu'à exprimer. Glacé d'épouvante depuis le commencement de l'entretien, chacune des paroles qu'il entendait redoublait cette épouvante ; il retenait sa respiration, se faisait autant petit que possible et était aussi froid que le marbre dans lequel il était pour ainsi dire enseveli ; il avait toutes les peines du monde à retenir son indignation, à garder le silence, pendant qu'on projetait d'assassiner son protecteur, ce bon, ce respectable et excellent curé. Tout son courage, mis à l'épreuve, pensa cependant céder lorsque l'un des brigands, s'approchant du banc pour y prendre le pain, effleura du bois de son sabot le front mouillé de sueur de l'enfant. Il éprouva comme une tentation immense de se lever, de se montrer, de leur crier leur infamie, de leur demander ce que ce vieillard leur avait fait pour aller ainsi lâchement l'égorger dans son sommeil ; mais, malgré son extrême jeunesse, il comprit qu'il se perdrait sans sauver

son bienfaiteur, et il se contint.

Celui qui avait pris le pain restait bêtement à la même place, se demandant sans doute comment ce pain se trouvait là, lorsqu'il fut appelé par ses camarades.

– Eh bien, ne viens-tu pas, Jaousé ? lui cria Farouil.

– Ce pain, ce pain, n'est pas venu là tout seul ; bien sûr il y a quelqu'un de caché dans l'église ; il faut chercher, dit Jaousé.

– Imbécile ! répliqua Michel, ce pain aura été laissé ce soir au salut par quelque enfant à qui sa mère en avait trop donné... Viens donc...

– Si... dit Jaousé.

Mais son *si* fut coupé en deux par la voix de Farouil, qui lui dit :

– Tu veux chercher, cherche ; du reste, nous ferons bien le coup sans toi.

– Non, non ! attends donc, Farouil ! Ne fais pas de bêtise et ne me laisse pas seul dans une église, dit Jaousé s'élançant sur les traces de ses deux camarades, qui avaient déjà disparu derrière

la porte de la sacristie.

Pierre entendit la porte se refermer sur eux et leurs pas se perdre dans l'éloignement.

VII

Il est pris pour le revenant

Lorsque Pierre fut bien certain que les brigands n'étaient plus là, il sortit de sa cachette, pâle et blanc comme un mort qui sortirait de son tombeau.

– Ô mon Dieu ! dit-il en joignant les mains, que faire ? comment réveiller le village et aller au secours de mon bienfaiteur ? Inspirez-moi, grand Dieu !

Puis, pensant que les voleurs perdraient encore quelques moments à dévisser les trois serrures des trois portes qui les séparaient du curé, il reprit un peu d'espoir et s'élança dans le passage qui conduisait chez son oncle. Il arriva à sa porte si haletant, si ému, que la voix lui manqua pour appeler, il ne put que frapper. Alors il entendit le colloque suivant :

– Perrine, entends-tu ?

– Oui, Cerbonnet, on frappe.

– C’est le revenant... Perrine, n’ouvre pas.

L’excès du danger redonna de la voix à Pierre.

– Eh non ! cria-t-il, ce n’est pas un revenant ; c’est moi, c’est Pierre, votre neveu. Ouvrez, ouvrez vite, pour l’amour du bon Dieu !

Et, s’étant tu pour écouter si on venait, il entendit Perrine dire :

– C’est ton neveu, c’est Pierre.

– C’est le revenant, je te dis, Perrine ; il dit ça pour nous tromper et nous tordre le cou plus à son aise.

– Mais, Cerbonnet, je reconnais la voix de Pierre, fit observer Perrine.

– C’est pour mieux nous tromper, Perrine ; les revenants prennent toutes les voix.

– Au nom du ciel, mon oncle, levez-vous ! je suis Pierre, je vous le jure ! Armez-vous et venez ; le curé court les plus grands dangers ! Venez, oh ! venez à son secours !...

– Mon Dieu ! Cerbonnet, si cependant c’était vrai ? dit Perrine à son mari.

– Tais-toi donc et ne bouge pas ! répondit celui-ci dont tous les membres tremblaient de peur, bien qu’à demi rassuré par la distance qui le séparait du soi-disant revenant ; Pierre est chez sa mère, endormi dans son lit ; quel danger veux-tu que coure le curé ? Dis ton chapelet, trempe-le avant dans ton bénitier, et fais force signes de croix ; il n’y a rien qui éloigne le démon comme cela.

– Oh ! mon Dieu ! mon oncle ! criait Pierre, frappant et criant toujours en attendant, resterez-vous sourd à ma voix ? je vous dis qu’on assassine le curé !

Mais le pauvre enfant avait beau s’époumoner et déchirer ses mains au bois de la porte, sur laquelle il frappait à coups redoublés ; il ne reçut plus aucune réponse. Il retourna en toute hâte à l’église, avec la folle idée d’aller lui-même, de ses petits et faibles bras, arracher le curé aux monstres qui en voulaient à ses jours si précieux ; car chercher à réveiller d’autres paysans à cette

heure-là, c'était peine perdue : aucun ne se lèverait, aucun n'ajouterait foi à la vérité de son assertion. Du reste, il se commettait si peu de crimes dans cette petite commune, que c'était à peine si les habitants y croyaient ; d'aucuns même auraient naïvement affirmé que les crimes étaient, à peu de chose près, ces vieilles légendes populaires que tout le monde sait et raconte, mais auxquelles personne ne croit.

En passant devant le maître-autel, Pierre éperdu s'y jeta à deux genoux :

– Vous qui pouvez tout, ô mon Dieu ! dit-il à voix basse et fervente, sauvez le curé, sauvez mon père, sauvez le père de la paroisse !

Puis, s'arrêtant pour écouter, il lui semblait entendre des gémissements, les cris étouffés des victimes, les imprécations sacrilèges des assassins, et ses prières redoublaient, et il écoutait encore ; mais ce n'était que ses oreilles qui bourdonnaient avec un bruit étrange.

Soudain, au milieu de ses prières, il lui vint comme une révélation divine, une idée étrange qu'il saisit pour ainsi dire au vol ; et, se relevant,

il passa en courant derrière le maître-autel, s'élança sur l'escalier de bois qui conduisait au clocher, en enjambant chaque marche comme si elle eût été de feu, atteignit le faîte, saisit la corde, s'y suspendit, et jeta dans l'air le premier son vibrant de la cloche d'alarme. Un second suivit, puis un troisième ; cinq minutes après tout le village était en rumeur, et les habitants, à demi nus, couraient les rues en criant :

– Où est le feu ? où est le feu ?...

VIII

Prédiction

Pendant qu'avec une présence d'esprit admirable Pierre ameutait ainsi le village, retournons aux voleurs. Tandis que le jeune Gassendi réclamait vainement l'aide de son oncle, ils avaient atteint la dernière porte qui les séparait du curé. Là, et bien que cette porte cédât à leur première pression, ils s'arrêtèrent interdits et n'osant avancer ; ils avaient compté sans leur hôte en croyant surprendre les deux habitants du presbytère endormis. Le curé était assis à une table, le dos tourné aux voleurs, et sa vieille nourrice, debout à son côté, écoutait les instructions qu'il lui donnait, et suivait de l'œil les piles d'argent que le curé comptait et plaçait à mesure devant elle.

– Voici, lui disait-il, pour la vieille Marcelle ;

tu le lui enverras par la fille du jardinier.

– Je le lui porterai bien moi-même, répondit la vieille.

– Non, Millette, répliqua le curé ; j'ai à te donner, à toi, une commission bien autrement intéressante, et que toi seule peux faire, car toi seule en garderas le secret. Écoute : l'autre jour, au prône, j'ai tonné contre les méchants, et j'ai fini en demandant le renvoi de la paroisse d'un nommé Farouil, un homme qui ne manque pas d'intelligence, mais que le jeu et la boisson ont perdu.

À son nom, prononcé d'une manière si inopportune, Farouil, qui avait fait un pas en avant dans la chambre, en refit un autre aussi vite en arrière, et imposa silence à ses compagnons.

Sans se douter du danger qui le menaçait, et du glaive pour ainsi dire levé sur sa belle tête blanche, le curé continua tranquillement :

– Cet homme n'est pas sorti du pays ; avec deux malheureux comme lui, il erre, le jour et la nuit, au milieu des tombeaux, poussé sans doute

par le besoin. La faim est une terrible conseillère, Millette ; il cherche sans doute un mauvais coup à faire, il faut l'en empêcher... Il faut lui porter cette somme, toi, ma fille ; moi, je ne le peux pas. Je ne peux punir d'une main et récompenser de l'autre, ce serait d'un mauvais exemple pour les méchants ; mais tu le peux, toi ; tu n'as aucune considération à garder, tu n'es pas obligée de savoir si l'homme que tu soulages est un mauvais ou un bon chrétien. Mets ta cape, prends cet argent, et rends-toi au cimetière ; va, bonne Millette, je voudrais pouvoir t'accompagner, mais tu n'as pas peur des morts, n'est-ce pas ? Donne cela à cet infortuné pécheur, et prie-le bien qu'il se repente ; dis-lui que Dieu est bon et ne demande pas mieux que de pardonner ; va, ma fille, va.

– Oui, mon cher maître, dit Millette, les larmes aux yeux, et prenant la somme que le curé lui donnait ; oui, oh ! que vous êtes bien le représentant de ce Dieu de justice et de paix. Qui donc oserait vous faire du mal, à vous ? Moi, je suis sûre que la mort, la mort elle-même, vous respecterait, et qu'en présence de tant de bonté,

de tant de charité, elle n'oserait frapper votre front si vénérable. Mais le temps presse, j'obéis.

Prenant un flambeau pour se rendre dans sa chambre, Millette eut à peine fait un pas, qu'elle jeta un cri d'horreur, laissa tomber argent et flambeau, et tomba bientôt elle-même à genoux en criant :

– Grâce ! grâce ! ne le tuez pas !

– À qui en as-tu donc ? demanda le curé en se retournant.

Mais lui aussi resta saisi à l'aspect de trois hommes qu'il aperçut debout et immobiles sur le seuil de la chambre.

Avec cette perspicacité qui distingue les intelligences privilégiées, le curé reconnut Farouil et comprit tout de suite le but de cette visite nocturne ; mais, fort de la puissance de confiance que Dieu avait mise en lui, au lieu de reculer, d'appeler, ou, comme sa nourrice, d'implorer, il marcha droit aux brigands.

– Que me voulez-vous ? leur dit-il, l'œil et la voix sévères.

Puis, les voyant interdits et immobiles, il comprit le parti qu'il pouvait tirer de leur position.

– Ah ! c'est toi, Farouil, ajouta-t-il, tu as bien fait de venir : tu as épargné une course à ma vieille bonne. L'argent qui est à terre est à toi ; ramasse-le et va-t'en ! Va, et deviens meilleur, si tu peux, mon garçon ; on ne gagne pas beaucoup à mal faire.

– Ah ! monsieur le curé, je suis un monstre ! dit Farouil, tombant à genoux et fondant en larmes, si vous saviez avec quelles mauvaises intentions je suis venu...

– Je ne veux pas le savoir, interrompit vivement le curé, dont la voix fut interrompue à son tour par la cloche d'alarme que sonnait Gassendi.

– Ah ! le ciel est juste, et nous sommes punis ! cria Farouil ; le petit Gassendi était à l'église, il nous aura entendus, et c'est lui qui sonne la cloche.

– Gassendi ? répéta le curé étonné.

– Oui, et je veux tout dire, continua Farouil avec abandon : si vous n’êtes pas mort depuis dimanche, c’est à lui que vous le devez. Chaque fois que nous sommes venus à l’église pour arriver jusqu’à vous, nous avons toujours trouvé cet enfant assis et lisant sous la lampe qui brûle devant l’autel.

– Gassendi ! répétait le curé avec plus d’admiration encore que d’étonnement ; Gassendi !...

En ce moment une rumeur étrange s’agitait sous les croisées du curé, et ces cris : « Sauvez le curé ! sauvez le curé !... » parvinrent jusqu’à lui.

– Ah ! nous allons être écharpés ! dirent les deux compagnons de Farouil en tremblant de tous leurs membres.

Farouil seul ne disait rien.

Avec un mouvement sublime, le curé se précipita à la croisée, l’ouvrit ; un cri de joie s’éleva à sa vue.

– C’est bien, mes amis, leur cria-t-il, c’est bien !

Et, comme il aperçut Pierre au milieu d'eux, il ajouta :

– Une erreur a trompé Gassendi ; qu'il vienne, mais qu'il vienne seul me trouver ; Millette va lui ouvrir la porte. Quant à vous, mes enfants, mes voisins, allez vous coucher, je ne crains rien. Je vous dis, moi, votre curé, que Dieu veille sur moi et que je ne crains rien !

Ces mots, l'attitude surtout religieuse et fière du curé, calmèrent la multitude. Chacun se retira, et Pierre, conduit par Millette, entra chez le curé. En apercevant les brigands de l'église, le pauvre enfant laissa échapper un cri d'horreur.

– Comment n'êtes-vous pas mort ? ne put-il s'empêcher de dire dans un naïf étonnement.

– Je viens de le dire, mon enfant, Dieu veillait sur moi ; et toi aussi, ajouta-t-il avec un doux sourire.

– Et vos vertus aussi veillaient sur vous, monsieur le curé, ajouta Farouil en se baissant et ramassant une pièce de six francs. Je l'emporte, oui, monsieur le curé ; je laisse les autres et

j'emporte celle-ci, mais je mourrai de faim avant de la dépenser. Cette nuit a fait de moi un autre homme ; bénissez-moi, monsieur le curé, je vais me faire soldat.

Le curé bénit cet homme, qui s'en alla avec ses compagnons. Depuis on n'entendit plus parler d'eux ; peut-être ont-ils été tués à l'armée ; peut-être aussi, religieux dans quelque cellule d'un hospice, ont-ils fini leurs jours dans la prière et dans la pénitence.

Le curé ramena lui-même Gassendi à ses parents, qui, levés aussi au bruit de la cloche, s'inquiétaient de ne pas encore avoir vu leur fils. Quant à cet enfant, qui n'avait pas versé une larme durant tout le danger, aussitôt qu'il vit le curé en sûreté, il fondit en larmes ; on ne pouvait les arrêter.

Avant d'aller plus loin, disons encore un mot de Cerbonnet. Il fut si honteux, le lendemain, en apprenant combien sa pusillanimité avait été coupable, qu'on m'a assuré qu'il fut pour la vie guéri de la peur des revenants, ou du moins n'osa-t-il plus en parler.

Le lendemain, Gassendi, encore ému des événements de la nuit, harangua, à son passage à Digne, Antoine de Boulogne, qui fut si émerveillé de cet enfant, qu'il prédit ce qu'il serait un jour. Effectivement, on ne peut se dissimuler que cet homme célèbre a exercé sur la marche de la philosophie et des sciences une influence remarquable. Il apprit la rhétorique à Digne, et, à seize ans, il en conquist la chaire au concours ; à vingt et un ans, il emporta aussi au concours les deux chaires de philosophie et de théologie dans l'Université d'Aix, où il avait appris ces sciences, l'Écriture sainte, le grec et l'hébreu. En 1623, il donna sa démission de sa chaire pour se livrer tout entier à l'étude, à laquelle il consacra le reste de sa vie. Renfermant en lui seul des trésors d'instruction, Gassendi fut à la fois antiquaire, historien, biographe, physicien, naturaliste, astronome, géomètre, anatomiste, prédicateur, métaphysicien, helléniste, dialecticien, écrivain élégant et critique érudit ; on lui doit des ouvrages sans nombre, et on pensa un jour à lui confier l'éducation de Louis XIV ; mais, aussi modeste

que savant, il se tint toujours à l'écart, et termina sa vie si remplie, que pas un moment n'en fut perdu, le 4 octobre 1655.

Il existe encore des Gassendi, m'a-t-on dit, dans le département des Basses-Alpes, entre autres le comte de Gassendi, général d'artillerie.

La petite Livonienne

Catherine I^{er}

Dix-septième siècle

I

Un enfant dans la neige

Le pasteur Skovronski revenait, à la chute du jour, de visiter sa sœur, demeurant à deux milles de Marienbourg, dans une petite propriété qui leur appartenait en commun. La neige était tombée toute la journée, elle tombait encore, et certes, si le cheval du pasteur n'avait pas eu le pied aussi exercé qu'il le fallait dans ces contrées, il eût couru le risque de s'abattre vingt fois, et de jeter autant de fois son cavalier par terre, ce qui n'eût pas été sans danger pour un vieillard de soixante ans, âge dans lequel venait d'entrer le pasteur de Marienbourg.

Comme il atteignait la lisière d'un bois, dont une partie entourait la ville, quelques vagissements qu'il crut entendre attirèrent son attention. Il arrêta son cheval, écouta ; mais le

vent faisait un tel vacarme parmi les branches sèches des arbres, qu'il crut s'être trompé, et continua sa route. Bientôt, à son grand étonnement, son cheval s'arrêta de lui-même, et, malgré toutes les menaces du pasteur, ses coups de talons, de cravache, réitérés pour le faire avancer, il ne put y réussir. Supposant un obstacle que la nuit l'empêchait d'apercevoir, il se décida à descendre ; il se mit à tourner tout autour de son cheval. D'abord il ne vit rien ; mais, l'ayant pris par la bride pour le forcer à avancer, et le cheval s'étant roidi sur ses jambes de derrière, comme décidé à ne pas bouger, le pasteur se baissa, et alors il lui sembla que la neige formait une élévation à ses pieds. Bientôt il crut remarquer du mouvement, et, y portant précipitamment la main, il sentit du linge et un corps chaud.

C'était un enfant, et il n'était pas mort ; car, à peine le pasteur Skovronski l'eut-il pris dans ses bras, qu'il fit entendre le même vagissement qui avait frappé ses oreilles en entrant dans le bois.

– Pauvre enfant ! dit-il, qui l'a mis là ?

Et, regardant avec anxiété autour de lui, il

essayait de distinguer, malgré l'obscurité de la nuit, s'il n'apercevrait pas ceux que la misère, ou un tout autre motif, avait forcés d'abandonner ainsi, sur un chemin désert et couvert de neige, une pauvre petite créature du bon Dieu.

Ne voyant rien, n'entendant rien, le vénérable pasteur se mit à dire à haute voix :

– Qui que vous soyez, qui avez posé là cet enfant, allez en paix ; au nom du Dieu puissant qui nous voit et nous éclaire, je vous promets d'en prendre soin.

Et, remontant à cheval, plaçant l'enfant encore engourdi par le froid sous son manteau, sur le devant de la selle, il piqua son cheval pour essayer de lui faire doubler le pas ; il y réussit en partie : néanmoins il arriva au presbytère bien après l'heure où il avait l'habitude de rentrer ordinairement.

– Miséricorde, monsieur Skovronski ! que vous est-il donc arrivé en route ? dit une vieille femme accourant au-devant du pasteur, et prenant son cheval par la bride, afin de le maintenir pendant que son maître en descendait ; – j'ai rêvé

toute sorte de malheurs depuis une heure : une maladie à votre sœur Alexina, une entorse à *Baiska*, une attaque de voleurs à main armée, une rencontre avec un corps de Cosaques ; enfin, que sais-je, moi ? mais à coup sûr mon imagination trottait plus vite que *Baiska* ; autrement il y a longtemps que vous seriez de retour.

– Tiens, Frédérika, prends cet enfant, dit le pasteur, interrompant le discours de sa servante et posant sur ses bras l'enfant, qu'il avait réussi à retirer de son manteau.

La surprise rendit un instant la vieille femme muette ; mais, comme d'une digue rompue la mer s'échappe à flots, de même les paroles de Frédérika, retenues un instant par la surprise, débordèrent soudain avec impétuosité.

– Un enfant, monsieur le pasteur, un enfant ! et où avez-vous trouvé cet enfant, miséricorde ! et que voulez-vous que nous fassions d'un enfant au presbytère ? et qui l'élèvera ? qui le soignera ? qui le nourrira, cet enfant ?

– Toi, Frédérika, répondit tranquillement le pasteur en suivant sa vieille gouvernante dans

l'intérieur du presbytère, où son premier soin fut d'approcher l'enfant de la lumière.

– C'est qu'il est charmant, cet enfant, monsieur Skovronski, c'est que c'est une petite fille jolie comme tout ; tenez, voyez donc comme elle sourit, comme elle ouvre ses grands yeux noirs et regarde avec étonnement autour d'elle ! Elle a au moins un an, cette petite. Comment t'appelles-tu, ma fille ?... hein... veux-tu souper... dis... tiens, bois... Voyez donc comme elle a soif, monsieur le pasteur !... Attends, je vais te faire manger un peu de soupe... Elle rit, elle comprend ; mais où donc avez-vous trouvé cette petite, mon cher maître ?

Le pasteur, qui s'était assis devant un immense foyer où un bon feu de tourbe jetait une flamme éclatante, et qui présentait successivement ses pieds et ses mains à la chaleur du feu, raconta succinctement, car il voulait souper, l'étonnante aventure qui lui avait fait rencontrer cette enfant.

– C'est drôle, monsieur le pasteur, c'est drôle ; quoi ! Baiska refusait d'avancer ! c'est drôle,

n'est-ce pas ?

– Les chevaux ont ce noble instinct, répondit le pasteur ; ils renverseront bien un homme ou un enfant en courant, mais jamais ils ne passeront sur un corps mort ou vivant étendu sur un chemin.

– Et quand vous avez appelé pour savoir qui avait pu ainsi abandonner cette pauvre petite créature du bon Dieu, vous n'avez vu personne ?

– Personne !

– Quelle infamie, n'est-ce pas, monsieur le pasteur, d'avoir laissé dans la neige un être aussi intéressant ! Voyez donc comme elle mange de la soupe ! Si c'est sa mère ou son père, ils méritent d'aller tout droit en enfer sans séjourner dans le purgatoire, n'est-il pas vrai ?

– Avoir une mauvaise pensée sur un père ou une mère est déjà un péché, Frédérika ; ne préjugeons jamais, ma bonne, et attendons les événements pour juger, dit le pasteur.

– Encore, dit Frédérika, si quelque chose sur cette enfant pouvait nous faire deviner sa

naissance : ses vêtements sont propres, mais n'annoncent point la fortune, ni l'aisance même ; elle n'a pas un bijou, pas un papier, qui, plus tard, puissent la faire reconnaître ; elle ne sait pas encore parler, et ne peut pas même nous dire son nom. Comment la nommerons-nous, monsieur le pasteur ?

– Passe-moi le calendrier, Frédérika ; c'est aujourd'hui le 25 novembre, la Sainte-Catherine : nous l'appellerons Catherine.

– Va pour Catherine, mon maître ; Catherine est un fort joli nom. Maintenant que vous êtes réchauffé, monsieur, voulez-vous souper ?... Attendez, Catherine s'est endormie, je vais la poser sur mon lit, et je reviens tout de suite.

Comme vous le devinez bien, mes enfants, le pasteur soupa avec appétit, et s'endormit après du sommeil d'un homme qui a la conscience en repos.

II

La bénédiction du pasteur

Le lendemain, tout Marienbourg savait avant le jour que le pasteur Skovronski avait trouvé une petite fille dans la neige, qu'il l'avait ramassée, portée chez lui, adoptée, et lui avait donné le nom de la sainte du jour, Catherine. Ce même soir, un paysan, dont la cabane était située à l'entrée du bois, avait eu le sommeil troublé par le bruit d'un corps lourd qui, en tombant, avait heurté à sa porte ; quelques gémissements s'étaient aussi fait entendre ; mais le paysan, peureux et grossier, s'était bien gardé d'aller voir ce que c'était, et le lendemain, en se levant, il avait trouvé un soldat mort sur le seuil de sa chaumière.

Le pasteur, appelé, accourut aussitôt, espérant trouver sur cet homme quelques éclaircissements concernant la petite fille qu'il avait adoptée ;

mais toutes les recherches qu'il fit ne servirent à rien. Le soldat n'avait aucun papier. On ne put que présumer que, chargé de cette enfant par ses parents morts sur le champ de bataille, ou étant lui-même son père, peut-être, il s'en retournait à son pays, lorsque la misère ou le froid l'avait saisi, et que, n'ayant plus la force de porter cette enfant, il l'avait posée ou laissée tomber peut-être à terre ; mais tout cela n'était que des suppositions. Cette enfant avait été apportée là par le soldat ou par une autre personne, c'est ce que jamais on ne put éclaircir dans la petite ville de Marienbourg ; seulement le pasteur, qui l'avait adoptée, l'élevait comme si elle eût été sa fille, et Catherine se faisait chérir de chacun, tant elle était bonne, douce et gaie.

Douze ans se passèrent ainsi, et Catherine, devenue une grande et belle fille, aidait Frédérika dans les soins du ménage. Le soir, elle réjouissait son père adoptif par les joyeuses chansons qu'elle chantait d'une voix douce et pure, et rien encore n'avait altéré sa bonne humeur, l'égalité de son heureux caractère.

Un jour, le pasteur, qui paraissait inquiet depuis quelque temps, surtout après avoir lu les papiers-nouvelles, appela Catherine.

– Mon enfant, lui dit-il, ma sœur Alexina est vieille, tu le sais ; elle est souvent malade, et je serais bien aise que tu allasses passer quelque temps auprès d'elle.

– Si cela vous convient, monsieur, répondit-elle avec l'étourderie de son âge, je le veux bien ; j'aime votre sœur, parce qu'elle est votre sœur ; toutefois, je vous l'avoue, je préférerais rester près de vous.

– Tu reviendras dans quelques jours, Catherine, quand j'irai te chercher... mais seulement quand j'irai te chercher moi-même ; moi-même, entends-tu, Catherine, moi-même !

– Soit, mon cher bienfaiteur.

Et, avec insouciance et gaieté, Catherine fit les apprêts de son départ. Le pasteur l'accompagna jusqu'à l'endroit où il l'avait trouvée tout enfant ; il lui montra la place. On était alors dans l'été, et un vert gazon avait remplacé la neige qui, à cette

époque, couvrait la terre ; Catherine s'agenouilla à cet endroit.

– Bénissez-moi là, mon père, lui dit-elle d'une voix émue par les larmes, et qu'à cette place où, il y a douze ans, vous avez entendu mes faibles gémissements, Dieu entende aujourd'hui les vœux que je fais pour votre bonheur, et qu'il m'écoute comme vous m'avez écoutée, et qu'il vous rende dans le ciel tout ce que vous avez fait pour moi sur cette terre, et qu'il prolonge vos jours en prenant, s'il le faut, sur les miens, pour la joie de tous ceux qui vous entourent.

Ému jusqu'au fond de l'âme de cette prière improvisée et soudaine, le vieillard vénérable posa ses mains tremblantes sur la belle tête brune de Catherine, et il lui semblait qu'il l'adoptait une seconde fois pour son enfant.

– Va en paix, ma fille, lui dit-il, Dieu est le maître : quelque chose qu'il nous destine, soumettons-nous. Je ne puis prévoir de quelle manière ni quand Dieu voudra disposer de sa créature ; toutefois, n'importe, rassure-toi en tout, ma sœur continuera mon œuvre de charité ; va,

et, si le ciel veut que tu ne me revoies plus, retiens au moins les dernières paroles du pauvre pasteur, qui, n'ayant pas assez d'esprit pour former le tien, n'a pu que former ton cœur. Sois toujours bonne, douce, obéissante ; la femme est née pour être soumise. Sois soumise, Catherine, et, dans quelque position que la fortune te place, rappelle-toi toujours que tu ne fus qu'une pauvre enfant trouvée, qu'un peu de poussière, poussière depuis longtemps, si Dieu n'avait pas envoyé un de ses humbles serviteurs à ton secours ; relève-toi, ma fille, va en paix et fais toujours ce que tu dois, advienne que pourra.

Puis, ayant fait relever la jeune orpheline, il lui montra du doigt la route qu'elle avait à suivre, la baisa au front et se sépara d'elle.

III

Le bruit du canon

– Catherine ! Catherine ! Eh bien, qu'est-ce que tu fais donc debout sur le pas de la porte, au lieu de venir t'asseoir à mes côtés et d'achever de filer le reste de ce lin ? Crois-tu que mon frère t'ait envoyée chez moi pour te laisser croiser les bras et rester à rien faire ? dis !

La personne qui parlait ainsi était une vieille femme d'un petit village situé à quelque distance de Marienbourg, dans la Livonie ; elle s'adressait à une jeune fille de treize ans environ, belle, grande, douée d'une physionomie heureuse et riante, mais dont les traits, dans ce moment, portaient l'empreinte d'une inquiétude forcée.

– Mon Dieu ! madame Alexina, n'entendez-vous pas le canon qui gronde ? dit la jeune fille sans bouger de sa place.

– C’est peut-être le tonnerre ou quelque réjouissance publique, Catherine ; quel quantième du mois avons-nous aujourd’hui ?

– Le 20 août 1702, madame Alexina...

– Non, ce n’est pas l’anniversaire du roi... Mais es-tu sûre que ce soit le canon, Catherine ?

– Hier matin, dit Catherine, comme cherchant dans ses souvenirs, le pasteur Skovronski, en revenant de sa tournée habituelle chez ses amis, m’a appelée... il avait l’air troublé, soucieux. « Mon enfant, m’a-t-il dit, tu vas partir tout de suite pour aller trouver ma sœur, qui a besoin de toi ; tu ne la quitteras que lorsque j’irai te chercher moi-même, entends-tu, Catherine, moi-même ?... » Et comme, tout émue de l’accent singulier avec lequel il avait prononcé *moi-même*, je restais debout sans répondre, il ajouta : « Dieu est le maître !... » C’est la formule ordinaire du pasteur quand quelque chose le préoccupe. « Dieu est le maître ! répéta-t-il une seconde fois ; quelque chose qu’il nous destine, soumettons-nous. Je ne puis prévoir de quelle manière ni quand Dieu voudra disposer de sa

créature ; toutefois, n'importe, rassure-toi, enfant ; ma sœur continuera mon œuvre de charité... » Il a dit encore autre chose, mais qui m'a moins frappée ; tenez, madame Alexina, ces paroles cachent un malheur et un mystère ; mon bienfaiteur me dit que vous aviez besoin de moi, et vous ne m'attendiez seulement pas... il me fait partir vite, vite, sans me permettre de parler à personne, et se refusant même à toutes mes questions ; il m'accompagne lui-même jusqu'à un mille de Marienbourg... et puis sa voix était si émue, et sa main, qu'il a posée sur ma tête en me bénissant, si tremblante... Comment n'ai-je pas vu cela tout de suite ? Enfant, enfant que je suis... Oh ! pourquoi l'ai-je quitté ? Je ne le reverrai plus !... Encore... encore le canon !...

La jeune fille, emportée par la violence de son émotion, fondit en larmes, et ne s'interrompit de pleurer que pour écouter des sons lointains et lugubres, assez semblables au bruit du canon.

– Eh quoi ! tu pleures, toi qui ris toujours ! s'écria la vieille Alexina surprise, tu pleures parce que mon frère avait la voix émue et la main

tremblante !... mais c'est parce qu'il te regarde comme son enfant et qu'il t'aime...

– Mais quelle idée de m'envoyer chez vous ?

– Je suis vieille, j'ai besoin de toi.

– Lui aussi est vieux, lui aussi a besoin de moi...

– Tu aimes mieux mon frère que moi, Catherine, c'est mal, dit la vieille Livonienne d'un ton de doux reproche ; c'est mal ! répéta-t-elle.

– Pardonnez-moi, madame, mais c'est vrai, répondit Catherine naïvement, et c'est bien naturel ; n'est-ce pas lui qui m'a trouvée, toute petite, sur une grande route ? qui m'a prise dans ses bras, m'a recueillie, m'a élevée, m'a appris à aimer Dieu, à l'adorer ? N'est-ce pas lui qui m'a fait connaître le plus doux des sentiments, celui de la reconnaissance ? Oh ! j'aime le pasteur de Marienbourg comme j'aime Dieu, madame, comme j'aimerais mon père si Dieu avait voulu que je le connusse, comme je sais qu'on doit aimer une mère. Je l'aime d'un amour tendre,

filial ; je donnerais, sans hésiter, mes jours pour lui... Mais, tenez, madame Alexina, encore une fois, c'est le canon que nous entendons !

Dans ce moment, un cheval s'arrêta devant la chaumière de la vieille Alexina, et il en descendit un très jeune homme, les traits bouleversés.

– Les Russes sont à Marienbourg ! dit-il en se précipitant dans l'intérieur de la chambre... on se bat... Je me suis échappé à grand-peine pour venir vous porter cette lettre de votre frère, qui m'a même prêté son cheval pour être plus tôt ici.

– De M. Skovronski ! s'écria Catherine toute tremblante.

– Oh ! que vous êtes heureuse, mademoiselle Catherine ! dit l'envoyé du pasteur à la jeune Livonienne pendant qu'Alexina assurait ses lunettes sur son nez et commençait à lire la lettre de son frère ; que vous êtes heureuse de n'avoir ni père, ni mère, ni famille !

– Vous croyez, Paul ? répondit Catherine avec un sourire indéfinissable de mépris et d'amertume.

– Oui, mademoiselle, parce que vous n’êtes pas obligée de déchirer votre cœur pour les quitter.

– Et pourquoi les quittez-vous ?

– Parce qu’ils l’ont voulu, qu’ils l’ont exigé, qu’ils me l’ont demandé à deux genoux. Et maintenant je tremble pour eux.

– On ne tremble pas pour ceux que l’on peut défendre, répliqua Catherine ; mais parlez-moi, que s’est-il donc passé à Marienbourg ?

– Bon Jésus, mademoiselle Catherine, n’entendez-vous pas le canon qui gronde ? Le général Schérémétiéf, avec son corps d’armée, entoure Marienbourg et la bombarde. C’est une cruelle chose à voir, allez !

– Mon bienfaiteur ! mon père ! s’écria Catherine saisie.

– Ton bienfaiteur, ton père, Catherine, dit madame Alexina en achevant de lire la lettre du pasteur, te conjure, par tout ce qu’il a de sacré au monde, de ne pas me quitter ; qu’il a dû se sacrifier au salut de son troupeau, et que, si Dieu

ordonne qu'il succombe dans cette affaire, il te laisse tout ce qu'il possède et nous demande des prières, voilà tout.

– Madame Alexina, dit Catherine en prenant la main de la sœur du pasteur et la portant respectueusement à ses lèvres, vous avez du cœur, vous êtes bonne, et vous me comprenez ; je retourne à Marienbourg.

– Mais n'as-tu pas entendu Paul, qui te dit que les Russes sont aux portes de la ville ! reprit Alexina, essayant de retenir dans ses mains la main de l'orpheline.

– Je vais trouver mon bienfaiteur.

– Mais, à l'heure qu'il est, mademoiselle, fit observer Paul, les habitants sont tous morts ou prisonniers.

– Eh bien, je mourrai avec eux ou je serai prisonnière ! s'écria Catherine avec un mouvement de tête audacieux et noble.

Puis, s'échappant des mains de la vieille Livonienne, la jeune orpheline s'élança sur le cheval que Paul avait laissé à la porte, et,

l'animant du talon et de la voix, elle disparut bientôt aux yeux d'Alexina et de Paul, stupéfaits de ce trait de hardiesse dans une aussi jeune enfant.

IV

La prisonnière

La nuit commençait à tomber lorsqu'un cheval tout en nage atteignait la lisière d'un bois précédant les portes de la petite ville de Marienbourg. Au moment où il allait s'engager sous l'ombrage des arbres, un homme sortit brusquement d'un taillis.

– Où allez-vous ? dit-il impérieusement à la personne qui montait ce cheval.

– Que vous importe ? répondit cette personne aussi brusquement que la demande avait été faite.

Et elle voulut passer outre.

Étonné de tant d'audace, l'homme, d'un bras nerveux, arrêta net le cheval, et, de l'autre main, armée d'une cravache, il allait sans doute punir brutalement le téméraire qui avait pris avec lui le

même ton que lui-même prenait, lorsque, jetant par hasard les yeux sur cet audacieux, il reconnut une femme.

Laissant tomber sa main sans frapper, il répéta, mais plus doucement :

– Où allez-vous ?

– Que vous importe ? répondit encore la jeune fille ; je suis pressée, je vous en prie, laissez-moi passer.

– C’est que vous ignorez sans doute, reprit l’homme, contenant toujours le cheval par la bride, que Marienbourg est au pouvoir des Russes ?

– Eh bien ?... interrompit impatiemment la cavalière.

– Que tous les habitants sont prisonniers, et que, si vous faites un pas de plus, vous serez arrêtée et prisonnière aussi.

– Merci de l’avis, répondit Catherine (que sans doute, mesdemoiselles, vous avez déjà reconnue) ; mais sachez à votre tour, monsieur, que l’homme respectable qui me sert de père est

dans cette ville, et qu'il faut que je partage son sort.

– Mais s'il est prisonnier ?

– Je serai prisonnière.

– Mais s'il est mort ?

Cette supposition fut comme un coup de foudre qui rendit Catherine muette ; mais, reprenant soudain son audace et sa résolution, elle répondit avec douceur :

– Ne vous ai-je pas dit, monsieur, qu'il faut que je partage son sort ?

– Allez donc, et que Dieu vous conduise ! dit l'homme, lâchant la bride du cheval, qui partit aussitôt au galop.

Mais, à peine eut-il fait quelques pas sous les arbres, qu'un *Qui-vive ?* se fit entendre, et, Catherine n'ayant pas répondu, une balle siffla à ses oreilles, et passa si près d'elle, qu'elle enleva un morceau de sa large manche de laine brune.

La jeune fille arrêta son cheval.

– Eh bien, quand je vous répondrai : C'est

moi ! en serez-vous plus avancé ? cria-t-elle.

Aussitôt elle se vit entourée par un cercle d'hommes à la mine dure et rébarbative.

– Allons, la belle enfant, descends de ta monture et suis-nous ! lui dit un de ces hommes, qui, au ton qu'il prenait avec les autres, paraissait en être le chef.

Mais, Catherine ayant aperçu parmi le groupe, et toutefois un peu à l'écart, la première personne qui l'avait arrêtée à la lisière de la forêt, et qu'elle reconnut parfaitement à sa taille élevée et pleine de majesté, et à la noblesse répandue sur ses traits, qui contrastaient si singulièrement avec les figures des soldats russes, elle l'appela.

– Monsieur, je vous prie, dites-leur de me laisser aller, que je ne suis qu'une pauvre enfant incapable de faire du mal à qui que ce soit.

– Je t'ai avertie de ce qui devait t'arriver, tant pis pour toi, répondit le jeune inconnu.

Et, se tournant vers les Cosaques, il ajouta :

– Faites votre devoir !

– Ton nom ? dit l'officier cosaque à la jeune

filie.

– Catherine, répondit-elle vivement ; je suis une enfant trouvée par le pasteur Skovronski, je l’ai quitté hier matin par sa volonté, je reviens le trouver aujourd’hui par la mienne. Laissez-moi passer, je vous prie.

Avant de parler, l’officier ayant jeté les yeux sur la personne qui se tenait à l’écart, et sur les lèvres de laquelle errait un singulier sourire, il répondit : – Tu es Livonienne, la Livonie appartient aujourd’hui à notre grand czar, Pierre I^{er} de Russie ; tu es notre prisonnière. Descends de cheval, si tu ne veux que je t’en descende moi-même, et suis-nous en prison.

– Ne me touchez pas ! dit Catherine, accompagnant cet ordre d’un regard de ses beaux yeux noirs qui n’appartenait plus à l’enfance.

Et, sautant à bas de son cheval, elle ajouta :

– Je ne suis pas revenue à Marienbourg pour y être seulement prisonnière, vous le sentez bien, mais pour y retrouver mon père adoptif ; conduisez-moi près de lui, dans sa maison, dans

un cachot, n'importe où, pourvu que je sois avec lui.

– Ce n'est pas aux prisonniers à dicter des ordres, répondit l'officier de Cosaques, qu'amusaient le babil de Catherine et l'audace qui brillait sur son front.

Catherine réfléchit un moment, puis elle dit :

– Quel est votre chef, votre général ?

– Le général Schérémétiéf ! cria le jeune inconnu qui jusqu'à ce moment avait écouté l'altercation de Catherine et de l'officier cosaque, sans y prendre part autrement que par une extrême attention.

– Je veux parler au général Schérémétiéf ! dit Catherine.

Et, sur un signe de l'inconnu, l'officier, ayant fait signe à Catherine de le suivre, se mit à marcher dans la direction d'une allée qui conduisait à la ville.

Comme Catherine était arrêtée sous la porte, et pendant que l'officier cosaque demandait à un autre officier où était le général, une vieille

femme vint à passer. À la vue de la jeune fille, cette femme poussa une exclamation de désespoir.

– Vous ne le verrez plus, votre cher protecteur, mon pauvre maître ! dit-elle en sanglotant ; il est mort sur le champ de bataille, je l’ai vu tomber, frappé par un boulet russe, au moment où, agenouillé devant un Livonien, il essayait d’arrêter le sang qui coulait de sa blessure. Je venais le supplier de retourner au presbytère... il est mort... Jésus, mon Dieu ! le plus saint, le meilleur de tous les pasteurs !...

Le visage de Catherine se couvrit d’une pâleur mortelle.

– Que dis-tu ? mon Dieu ! Frédérika ! dit la jeune fille.

– La vérité, ma chère enfant, la vérité, dont on peut s’assurer en allant relever son corps d’entre les morts.

– Et l’avez-vous donc laissé là, sans secours, sans prières ? reprit vivement Catherine.

– Le moyen, chère petite ! reprit Frédérika ;

les balles sifflaient à nos oreilles en tuant tout ce qui se trouvait sur leur passage.

L'officier cosaque se rapprocha de Catherine.

– Le général est à deux pas, suis-moi, lui dit-il.

Catherine le précédait plutôt qu'elle ne le suivait.

En entrant sous la tente du général, le premier objet qu'elle aperçut fut encore ce jeune inconnu dont l'air était si imposant et si doux à la fois. Sans faire attention à lui, car elle voyait bien que ce n'était pas le chef, elle alla tomber à deux genoux aux pieds d'un grand et bel homme, devant lequel tout le monde se découvrait.

– Une grâce, général ! par pitié, une grâce ! dit-elle en élevant ses mains et les tenant jointes et serrées ensemble.

– Que veut cette enfant ? demanda le général en se retournant vers l'officier qui la conduisait.

– Elle a demandé à vous parler, général, répondit cet officier.

– C'est vrai, reprit Catherine ; je croyais mon protecteur, mon père, en prison, et je voulais

implorer de vous la permission de partager sa prison ; mais ce n'est plus cela : on vient de me dire qu'il était parmi les morts ; je n'ai donc plus qu'une grâce à espérer, c'est d'aller chercher son corps, et de le faire enterrer comme il le mérite. Oh ! si vous saviez comme il était bon, le pasteur Skovronski !

L'accent de Catherine avait un timbre si particulier, sa beauté était à la fois si fière et si décente, que le général, presque ému à la vue de tant de jeunesse et de courage, lui dit :

– Le camp est situé hors des murs de Marienbourg ; si je t'accorde ta demande, qui me répond que tu ne t'enfuiras pas ?

– Ma parole ! répondit simplement l'orpheline.

– Eh bien, va, lui dit le général, en lui faisant signe de se relever ; mais tu sais que tu m'appartiens, que tu es mon esclave ; ainsi reviens.

Catherine sortit en courant de la tente du général.

V

Le champ de bataille

La première personne que Catherine rencontra en sortant de chez le général, ce fut la vieille servante du pasteur, la vieille Frédérika.

– Viens, lui dit-elle en lui prenant la main, viens m’indiquer la place où tu l’as vu tomber.

– Sainte Vierge, Catherine, vous voulez aller parmi les morts !

– Reste, Frédérika, si tu as peur, répondit la courageuse enfant ; moi, j’y vais seule ; s’il n’était pas mort, si une minute de retard causait sa mort... non, non, pas d’hésitation... allons !

– Allons, dit Frédérika en marchant sur les traces de Catherine ; il ne sera pas dit qu’une jeunesse aura plus d’humanité que moi.

La nuit était noire, et Catherine et Frédérika

marchaient avec agitation ; à peine voyaient-elles où poser leurs pieds. Quand elles furent hors des murs de la ville, et que devant elles s'étendit un vaste champ couvert d'un amas confus de vêtements, de chevaux et d'hommes, du milieu desquels partaient des cris plaintifs prouvant que tous n'étaient pas morts, la jeune enfant s'arrêta saisie d'horreur.

– Ô mon Dieu ! dit-elle, guidez-moi !

Elle fit quelques pas encore ; soudain elle s'arrêta : elle était suivie.

– Que voulez-vous ? dit-elle en se retournant vers une personne dont l'obscurité empêchait de distinguer les traits.

Et, se reprenant, elle ajouta :

– Mais vous êtes sans doute, comme nous, un infortuné ! vous venez chercher parmi ces morts, ces mourants, un ami, un frère ? hélas ! moi, je cherche mon père... et il est peut-être mort ! et, enfant que je suis, quand le général m'a dit : *Va !* je suis partie sans songer à prendre une lumière : comment reconnaître mon bienfaiteur dans ces

ténèbres épaisses, mon Dieu !

– Et moi non plus, qui n’ai pas pensé qu’il nous fallait de la lumière ! dit Frédérika.

– Attendez-moi, et je reviens, dit l’inconnu.

Lorsqu’il revint, à la lueur de la lanterne qu’il portait, Catherine reconnut ce même individu, qui, à la lisière du bois, avait voulu lui faire rebrousser chemin.

La lumière, en montrant aussi à la jeune fille les cadavres et le sang qui jonchaient la terre, la remplit de terreur.

– Donnez-moi du courage, mon Dieu ! dit-elle.

Et, surmontant la répugnance qui se manifestait sur ses traits, elle se mit à parcourir ce champ de morts et de blessés, demandant conseil à Frédérika, qui la suivait en entravant sa marche plutôt qu’elle ne l’aidait.

– Je crois que c’est plus à droite, disait-elle. Non, plus à gauche... C’est singulier, on dirait que c’est ici... non, c’est plus loin.

Partout où le vêtement trompait Catherine, elle

accourait en criant : « Mon père !... » elle soulevait de ses mains d'enfant, faibles et petites, des têtes lourdes et mortes, et, quand elle avait reconnu son erreur, sans murmurer, sans se rebuter, elle continuait avidement ses recherches.

Frédérika continuait ses exclamations, et l'inconnu les suivait en silence. Cherchait-il, lui aussi, quelqu'un, ou la vue du champ de bataille, après la victoire, récréait-elle ses esprits ? c'était ce que Catherine, trop occupée de sa douleur, ne devinait pas, n'essayait pas même de deviner ; c'est ce dont Frédérika avait bien envie de s'informer, mais elle ne l'osait pas. Cet inconnu avait parfois un regard qui faisait rentrer les paroles dans le gosier.

Mais il arriva un instant où toutes ces émotions devinrent trop fortes pour cette organisation de jeune fille ; et, succombant à ce spectacle épouvantable de destruction, elle se laissa aller sur un tertre un peu élevé, et couvrit son visage de ses mains.

– Catherine, lui dit l'inconnu, vous avez entrepris une tâche au-dessus de votre âge, de vos

forces ; laissez là de pénibles recherches ; demain, au point du jour, on viendra séparer les morts des mourants, enterrer les uns et porter des secours aux autres. Les habitants de Marienbourg, dont celui que vous cherchez était le pasteur, sauront bien le reconnaître. Et puis, peut-être n'est-il pas parmi les morts.

– Puisque j'ai commencé, j'achèverai, dit Catherine ; mais vous, monsieur, qui cherchez-vous donc ?

– Écoutez-moi, Catherine, répliqua l'inconnu, je ne suis qu'un soldat, j'ai du courage, eh bien, le vôtre m'étonne. Vous n'êtes pas faite pour être l'esclave, même d'un général... vous êtes hors du camp, personne ne vous voit, fuyez... Si vous manquez d'argent, en voici.

– C'est le ciel qui vous envoie ! s'écria la vieille Frédérika, prenant la bourse des mains de l'inconnu. Catherine, ne refusez pas votre bonheur, suivez-moi, fuyons !

– Fuir, lorsque j'ai donné ma parole ! est-ce que cela se peut, monsieur ? dit la jeune Catherine d'un accent plein d'étonnement et

d'indignation.

– Non, quand c'est un homme qui la donne, enfant, répondit le soldat inconnu ; mais quand c'est, comme vous, un être sans importance, une petite fille sans nom, sans naissance... Pensez-vous qu'on se rappelle de vous maintenant ? qu'on tienne à vous ? Fuyez, vous dis-je. À votre âge, la vie est belle, pleine d'illusions ; voulez-vous la passer dans le servage, dans l'esclavage ?

Mais Catherine, repoussant avec un geste empreint de douleur la vieille Frédérika, qui, joignant ses efforts aux paroles du soldat, cherchait à l'entraîner, dit lentement :

– J'ignore le sort que Dieu me destine... je sais que je ne suis qu'une enfant sans importance et sans nom ; mais la bassesse de ma naissance doit-elle autoriser la bassesse de mes actions ? Je ne le pense pas. Si j'étais princesse, je tiendrais ma parole : admettez que, par erreur peut-être, j'aie le cœur d'une princesse, monsieur, et je la tiendrai.

Puis, se levant et se tournant vers sa compagne, qui la regardait sans la comprendre,

elle ajouta :

– Frédérika, continuons nos recherches. Viens, je me sens plus forte, viens.

Dans ce moment, un gémissement étouffé s'étant fait entendre près de l'endroit où les trois personnages de cette scène étaient seuls debout, Catherine se redressa roide.

– Chut !... dit-elle haletante.

VI

Le pasteur

Le gémissement s'étant renouvelé, Catherine bondit comme un jeune faon jusqu'à une distance peu éloignée, et, se jetant à deux genoux devant un vieillard étendu sur la terre, elle s'écria :

– Vite, Frédérika ! ici de la lumière ! c'est lui ! vite ! vite ! Ô mon père, mon bienfaiteur, revenez à vous : c'est votre enfant d'adoption, votre petite Catherine, qui vous appelle.

Et, Frédérika ayant approché la lanterne du visage du vieillard, Catherine, avec une adresse et une attention au-dessus de son âge, se mit à examiner ce qui pouvait avoir occasionné l'évanouissement du pasteur. Elle ne tarda pas à le deviner : comme elle lui prenait le bras pour l'aider à se soulever, le pasteur poussa un cri et ouvrit les yeux.

– Où suis-je ? dit-il d’abord.

Puis, regardant Catherine et Frédérika, qu’il reconnut, et un soldat qu’il ne connaissait pas, il répéta : – Où suis-je ?

– Avec vos amis, répondit Catherine d’un accent rempli d’expression, avec votre petite Catherine, qui bénit Dieu de vous avoir conservé la vie ! Oh ! soulevez-vous, mon père, retournons au presbytère.

– Tenez, bon vieillard, dit le soldat, approchant une gourde des lèvres du pasteur, buvez une goutte d’eau-de-vie, cela vous fera du bien.

Le pasteur obéit, et, ranimé effectivement par cette liqueur bienfaisante, il voulut essayer de se lever. Catherine ayant pris une seconde fois son bras pour l’aider, il poussa un cri.

– J’ai le bras cassé, dit-il doucement.

– Mon Dieu ! mon Dieu ! que faire ! dit Catherine.

– Ne bougez pas, dit le soldat, je vais rentrer à Marienbourg et vous envoyer deux camarades

pour vous transporter chez vous, et le chirurgien du régiment, qui soignera votre bras. Adieu, Catherine, ajouta-t-il en s'éloignant, croyez-moi, profitez de votre liberté pour fuir.

Le soldat partit en achevant ces mots, qu'il accompagna d'un signe d'amitié pour la jeune Livonienne, et, peu après son départ, trois hommes s'avancèrent sur le champ de bataille. Deux portaient un brancard sur lequel ils posèrent le pasteur Skovronski. Catherine ne quitta pas les côtés du brancard pendant le trajet.

– C'est Dieu qui m'a inspirée ! disait-elle avec une joie qui tenait du délire ; on dirait qu'il m'a prise par la main et m'a conduite d'abord à l'entrée de la forêt, où l'on m'a faite prisonnière.

– Tu es prisonnière, pauvre enfant ? dit le pasteur avec âme.

– Oui, mon père ; et ce que d'abord j'ai regardé comme un malheur est devenu un bonheur. Si je n'avais pas été prisonnière, je n'aurais pas été conduite chez le général ; en route, je n'aurais pas rencontré Frédérika, qui m'a annoncé votre mort ; je n'aurais pas songé à

venir chercher votre corps sur le champ de bataille, et je frémis en songeant qu'un quart d'heure plus tard, peut-être, vous n'existiez plus... Voyez, voyez si Dieu ne m'a pas prise réellement par la main pour me conduire où vous étiez !

Catherine fut interrompue par l'entrée du brancard dans l'intérieur du presbytère. On posa le pasteur sur son lit, et le chirurgien procéda tout de suite au pansement du vieillard, ce qu'il fit sans lui arracher une plainte. Après, il se retira avec les deux soldats, et Catherine se retrouva enfin dans son cher presbytère, avec son bienfaiteur et la femme qui l'avait élevée.

Le premier soin de ces trois personnes fut de prier Dieu ; puis le pasteur s'endormit. Les deux femmes le veillèrent le reste de la nuit.

Quand le jour parut, Catherine monta dans sa petite chambre ; elle changea de vêtements, peigna ses beaux et longs cheveux noirs, les rassembla en chignon sous un bonnet de velours noir, et, ayant achevé sa petite toilette, elle descendit auprès du pasteur.

Il venait de s'éveiller.

– Mon père bien-aimé, lui dit Catherine en s'agenouillant devant le lit, bénissez votre enfant d'adoption, obligée de vous quitter, hélas ! pour toujours.

– Que dis-tu, enfant ? s'écria le vieillard, étonné de ces paroles et des larmes qui baignaient les joues de la jeune Livonienne.

– Hier j'ai été faite prisonnière, mon père, répondit-elle ; j'appartiens au général russe ; il m'a permis d'aller vous chercher sur le champ de bataille ; j'ai donné ma parole de revenir, il faut que je la tienne.

– N'est-ce pas, monsieur le pasteur, que c'est inutile ? dit Frédérika, tout émue à l'idée de ne plus voir sa petite enfant élevée par ses soins ; pensez-vous que le général se souvienne d'elle maintenant ? Et puis, lui, qu'est-ce qu'il en fera ! sa servante, sans doute ; et manque-t-il de servantes et de serviteurs, pour regretter notre Catherine ? tandis que vous, monsieur le pasteur, qui vous soignera comme cette enfant ? moi, je suis trop vieille, et j'ai besoin de soins moi-

même. Qui vous égayera quand vous serez triste ? qui vous chantera de ces gaies et joyeuses chansons que Catherine sait par douzaines et chante avec une voix de rossignol ? et puis qui vous donnera le bras à la promenade, et vous fera rire par les petites saillies qu'elle sait si bien trouver ? Non, Catherine, vous ne pouvez pas nous quitter ainsi pour une mauvaise parole donnée au hasard, arrachée même par la force ; car on vous l'a arrachée par la force, cette parole ; si vous aviez été libre de la donner, l'auriez-vous donnée ? dites !

Le pasteur et Catherine avaient écouté la vieille femme sans l'interrompre ; quand elle eut fini, le pasteur prit la parole :

– Tu as promis au général de retourner chez lui, ma fille ?

– Oui, mon père, dit Catherine sanglotant, et c'est bien mal à Frédérika de vouloir me détourner de ce projet, de me tenter en me mettant sous les yeux tout le bonheur dont je jouis près de vous ; certes, je n'ai pas tant d'envie déjà de tenir ma promesse.

– Va, mon enfant, va, ma chère Catherine, dit le vieillard d’un ton ému et solennel, va, fais ton devoir, et que Dieu te bénisse comme je le fais.

Le pasteur posa la main dont le bras était libre sur la jolie tête de Catherine, et comme la pauvre enfant sanglotait sans avoir la force de se relever, il ajouta d’un ton de bonté paternelle :

– Une parole donnée doit être tenue, mon enfant : le jour s’avance, va, et que le bon Dieu soit avec toi !

Catherine se releva ; elle prit la main du pasteur, la porta à ses lèvres et à ses yeux, et, criant : Adieu, mon père ! adieu, Frédérika ! elle s’élança hors du presbytère.

VII

Le soldat russe

Comme Catherine mettait le pied sur le seuil de la tente du général Schérémétief, le soldat russe qui l'avait accompagnée dans ses recherches de la nuit en sortait ; à la vue de la jeune Livonienne, il revint sur ses pas.

Catherine entra sous la tente ; elle avait essuyé ses yeux, et se présenta d'un air assez calme devant le général. Il était debout, et donnait audience à quelques habitants de Marienbourg, dont il écoutait les prières.

– C'est toi, petite ! dit-il en apercevant Catherine ; j'avais peur que tu ne revinsses plus.

– Je vous avais donné ma parole, dit Catherine pour toute réponse.

Le général sourit.

– Tu es jeune, alerte, tes traits respirent la gaieté, la santé et la franchise ; tu dois faire une bonne petite servante ; sers-moi à déjeuner.

Catherine se retira sans répondre ; elle se fit indiquer par un soldat où le général avait ses cuisines, et ne tarda pas à reparaitre sous sa tente avec un plateau chargé de provisions.

Les habitants s'étaient retirés, et le général se trouvait seul avec le soldat russe que vous savez. Tous les deux étaient assis devant une table.

Sans faire aucune observation, même intérieure, sur l'espèce de familiarité qui semblait exister entre ces deux hommes, dont l'un était un grand général d'armée, et dont l'autre, à en juger par ses vêtements, ne pouvait être qu'un simple soldat, Catherine se mit en devoir de les servir tous deux.

– À boire, la belle enfant ! dit le soldat russe, tendant son verre à Catherine.

Et, la regardant pendant qu'elle s'acquittait de cette fonction, il ajouta :

– Quel âge as-tu ?

– Treize ans, répondit-elle.

– Avec un cœur de trente, par saint Nicolas ! Général, si vous l’aviez vue, cette nuit, cherchant parmi tous les cadavres le corps de son bienfaiteur ! pâle, émue, mais pleine de courage, vous l’auriez admirée comme moi. Tu n’as donc pas peur des morts, enfant ?

Catherine rougit en répondant :

– Je ne pensais pas à avoir peur, monsieur ; je ne pensais qu’au pauvre pasteur Skovronski, que je n’apercevais pas.

– Servante d’un pasteur, elle doit être familiarisée avec les morts, dit le général ; ce n’est pas la première fois que tu en vois, n’est-ce pas ?

– Pas en aussi grand nombre, répondit Catherine.

– Elle aurait eu peur, fit observer le soldat russe, si elle avait dû chercher le corps de son bienfaiteur au milieu des balles, des boulets ; je voudrais la voir au milieu d’une bataille, avec sa petite mine résolue.

– Vous avez bien vu l’effet que m’ont produit les balles de vos sentinelles, répliqua Catherine en souriant.

– C’est, ma foi, vrai, général ! dit le soldat ; elle n’a pas plus bronché que moi ; cette enfant sera une femme de cœur. Schérémétiéf, voulez-vous me vendre votre prisonnière ?

– Et qu’en ferez-vous ? dit le général, évitant de donner un titre quelconque à son hôte.

– Ma femme donc, la femme d’un soldat ; elle est née pour cela. Hein ! qu’en dis-tu, ma belle enfant ? ajouta-t-il, en se retournant vers Catherine toute stupéfaite.

– Je dis... je dis... répondit-elle en hésitant... que mon choix n’est pas difficile ; qu’il vaut mieux encore être la femme d’un soldat que la servante d’un général.

– Bravo, Catherine ! et, de ce moment, tu m’appartiens.

– Mais... fit le général.

– Je sais ce que vous allez dire, général, se hâta d’interrompre le soldat ; vous savez que je

ne fais jamais rien comme personne : cette jeune fille me plaît, elle est courageuse et gaie ; son humeur doit être douce et égale ; nous venons de la voir dans l'épreuve la plus terrible pour une femme ; c'est décidé, j'en fais ma femme. Pose cette carafe, Catherine, ôte ton tablier, et suis-moi. Désormais, si tu sers encore quelqu'un, ce sera ton mari.

– Que votre volonté soit faite, dit le général, cette femme est à vous.

Le soldat russe se leva de table, et, faisant signe à Catherine de le suivre, il sortit avec elle de la tente du général.

– Sais-tu qui je suis, Catherine ! lui dit-il en marchant.

– Non ; mais ne m'avez-vous pas dit que vous vouliez être mon mari ?

– Très bien ; mais cela ne te dit pas mon grade dans l'armée.

– Qu'importe ? dit Catherine ; ne pensez-vous pas que je vais faire la fière, moi, une enfant trouvée, sans famille, sans nom ?

– Ainsi, pauvre petite, tu consens à lier ta destinée à la mienne ? dit le soldat, prenant la main de la jeune Livonienne.

– Oui, dit Catherine, car vous avez l’air d’un brave homme, et puis c’est un beau trait que vous faites de me prendre ainsi, pauvre enfant que je suis.

– Tu n’es donc pas fâchée que je ne sois qu’un soldat ? dit-il.

– Trop heureuse ! dit-elle, pourvu que vous me permettiez de vous suivre, de ne jamais vous quitter, de me mettre au-devant de la balle qui devra vous frapper, de la parer, de la recevoir pour vous, de mourir à votre place. Voilà Catherine, monsieur ; la reconnaissance est le seul sentiment qu’elle connaisse.

Le soldat s’arrêta ; il était devant une tente plus belle et plus élevée que toutes les autres.

– C’est ici la tente du czar, lui dit-il, attends-moi là ; il faut que j’aille lui demander la permission de me marier.

Catherine n’attendit pas longtemps : un jeune

officier vint bientôt la chercher.

– Le czar Pierre veut voir mademoiselle, lui dit-il.

Catherine le suivit. Dans la pièce où il la conduisit, il y avait beaucoup de personnes, et, au milieu de tout ce monde qui se tenait debout, était assis un homme de trente ans environ, que Catherine reconnut tout de suite pour celui qui lui avait promis mariage.

– Où donc est le czar ? dit-elle en se retournant vers l'officier.

– Là, dit-il en lui désignant le soldat assis.

– Là ? c'est mon mari ! dit Catherine.

– C'est ton mari, et le czar aussi, Catherine, dit l'empereur de Russie.

En effet, c'était lui. Il ajouta :

– Comme te voilà surprise ! Est-ce que cela te fâche, mon enfant ? Mon titre m'empêche-t-il d'être aimé de toi ?

– Je vous aimais soldat, dit Catherine, sérieuse ; je vous aimerai de même empereur.

Et le czar Pierre I^{er}, empereur de Russie, prit la jeune orpheline par la main et la présenta à ses officiers comme la future impératrice de Russie.

– Oh ! mon Dieu ! dit-elle tout émue, je l’avais bien dit ce matin, que Dieu, depuis hier, m’avait prise par la main, et me guidait, par toutes sortes d’épreuves, jusqu’au bonheur.

Dites-moi, mademoiselle, s’il y a un conte de fée qui vaille cette histoire : l’histoire d’une petite fille trouvée par un pauvre pasteur de village, et qui devient, par la suite, l’impératrice du plus grand empire de l’univers ! Je dis par la suite, car d’abord Pierre, après l’avoir épousée, la plaça dans une maison sans apparence, dans un quartier reculé de Moscou ; il lui faisait de fréquentes visites, et venait souvent y travailler avec ses ministres. Ce fut dans cette modeste retraite que Catherine mit au monde deux filles, Anne, en 1708, et Élisabeth, en 1709. Lorsque Pierre partit en 1711 pour faire la guerre aux Turcs, il voulut avoir sa femme pour compagne de ses fatigues, et ce fut alors qu’il la reconnut publiquement pour son épouse. Elle lui était nécessaire, d’abord par

sa bonne et joyeuse humeur, qui déridait souvent son front soucieux et sombre ; puis par les soins touchants qu'elle lui prodiguait dans les attaques d'épilepsie qu'il n'éprouvait que trop souvent.

Il eut aussi la satisfaction de la voir, dans cette campagne si rude, donner l'exemple aux guerriers les plus endurcis, rester rarement en voiture, et se tenir le plus souvent à cheval à la tête de l'armée ; ce courage viril plaisait à Pierre. Au reste, aussi habile que courageuse, elle eut le talent de traiter seule avec les Turcs, pendant que ceux-ci la tenaient, elle et son époux, enveloppés sur les bords du Pruth. Pour reconnaître un service si important, Pierre, s'écartant en cette seule occasion d'une parcimonie peu digne du caractère royal, la fit couronner somptueusement.

Quand il mourut, il lui laissa le titre d'impératrice, dont elle usa dignement et noblement. Toutefois, peu de temps après son avènement au trône, elle tomba dans un état de langueur, et mourut le 27 mai 1727, à l'âge de trente-huit ans, après deux ans et quelques mois de règne.

Épisode sur la vie de
Mozart

Dix-septième siècle

Près de Prague, sur le coteau vineux de Kosoheez, au pied duquel coulent à grand bruit les eaux belles et rapides de la Moldau, qui vont se perdre dans les vertes forêts de la Bohême, était bâtie une modeste maison qui jadis avait appartenu à Dussek.

Là, dans une mauvaise chambre de cette petite maison, étaient rassemblés, un soir, un musicien, ancien maître de chapelle de Prague, sa femme et deux enfants : un petit garçon âgé de six ans et une petite fille qui n'en avait pas onze.

La misère la plus profonde semblait régner parmi cette famille. Il faisait froid, et aucune étincelle ne brillait dans l'âtre ; les vêtements des enfants étaient encore assez bons, mais l'habit noir du père était râpé à n'y voir que la corde ; la robe de la mère était d'une étoffe si mince et si usée, qu'à peine si on devinait sa qualité première. Quatre chaises de paille et une mauvaise épINETTE formaient tout l'ameublement de cette chambre.

Un morne silence, que chacun semblait craindre d'interrompre, pesait sur chaque membre de cette famille. La mère filait tristement, le père lisait dans un grand livre, qu'à sa forme on devinait être une Bible ; la petite fille tricotait un bas de laine, et le petit garçon, qui depuis un moment n'avait cessé de tourner et de retourner autour de son père, de sa mère et de sa sœur, en affectant chaque fois de faire assez de bruit pour en être remarqué, s'élança d'un petit air de colère vers l'épinette, grimpa à grand-peine sur un tabouret qui exhaussait ses mains à la hauteur des touches, et se mit à jouer.

Il fit d'abord quelques gammes avec un aplomb et une précision dont on n'aurait jamais jugé capable une petite créature aussi faible et aussi jeune ; puis soudain, s'animant, de la gamme il passa aux accords, des accords à une sonate de Dussek ; et après, s'abandonnant à une imagination capricieuse et enfantine, ses petits doigts volaient sur le clavier, frappant chaque touche tantôt d'une force à faire vibrer les vitres, tantôt avec des modulations si expressives, que les larmes venaient aux yeux de ceux qui

l'écoutaient.

Le père avait cessé de lire, la mère de filer, la jeune fille de tricoter, pour écouter cet enfant merveilleux.

– Viens m'embrasser, viens, maître Wolfgang ! s'écria le maître de chapelle avec un enthousiasme d'artiste et de père, viens ! tu seras un jour, avec l'aide de Dieu, de la vierge de Lorette et du grand saint Jean Népomucène, un grand maître, un grand compositeur, un grand homme ! Pauvre enfant ! que ne suis-je plus riche, pour vous rendre plus heureux !...

– Dis-moi, mon papa, répondit Wolfgang, enhardi par les caresses de son père, quand souperons-nous ? j'ai bien faim !

– Pauvre enfant ! dit la mère d'un accent douloureux.

Et, se levant, elle alla ouvrir une armoire, prit un morceau de pain tout coupé et l'apporta à son fils.

– Mange, lui dit-elle en essuyant une larme, mange ; je n'ai pas autre chose à te donner.

– Et pour ma sœur ? demanda Wolfgang en prenant le morceau de pain.

– Il y en a un pareil, qu'elle prendra quand elle aura faim, dit la mère.

– Et pour toi, ma bonne maman ? dit encore Wolfgang.

– Moi... je n'ai pas faim, dit la mère.

– Et papa ? ajouta l'enfant, sur les traits duquel on lisait une certaine inquiétude.

– Ton père... non plus... n'a pas faim, dit la mère, ne pouvant plus retenir ses larmes.

Alors la jeune fille laissa tomber son ouvrage, courut à sa mère, se jeta dans ses bras et lui cria en sanglotant :

– Il n'y a pas de pain pour papa et pour toi, c'est pour cela que vous dites n'avoir pas faim ! Eh bien, moi non plus je n'ai pas faim, ô ma chère maman !

Le petit Wolfgang regardait sa mère, sa sœur, et ne mangeait pas.

– Non, ma fille, mon amour, je n'ai pas faim,

je te le promets. Mange ton pain en toute conscience, ma Fédérica !

– Eh bien, oui, maman, mais à une condition : tu le partageras avec moi.

– Et moi, je partagerai avec papa, dit Wolfgang, coupant son pain en deux et en offrant la moitié à son père. Prends donc, prends donc, papa, ajouta-t-il en frappant du pied ; prends, ou, aussi vrai que je m'appelle Wolfgang Mozart, je ne touche pas à ma moitié.

Une larme tomba des yeux du pauvre musicien sur le pain que son fils lui offrait.

– Fais ce que veulent nos enfants, ma femme, dit-il en faisant un signe à sa femme. Mon Dieu, pourquoi suis-je si pauvre !

– Tu es donc bien pauvre, mon papa ? demanda Wolfgang avec une touchante ingénuité.

– Hélas ! oui, répondit le maître de chapelle ; et pourtant, mes enfants, depuis votre naissance, et auparavant, puis-je dire, depuis que je suis marié, je me suis certainement rendu la vie bien amère, pour fournir successivement à l'entretien

de deux ménages, celui de ma mère et celui de ma femme, et de sept enfants que j'avais de mes deux mariages. Si je pouvais vous compter, mes enfants, que de maladies, que de morts, que de frais de tout genre j'ai eu à supporter, vous vous assureriez par vous-mêmes que, non seulement je n'ai pas donné une seule fois dans ma vie un liard pour mes plaisirs, mais qu'en dépit de tous mes efforts, je n'aurais pu m'empêcher de contracter des dettes sans une grâce spéciale de Dieu.

– C'est bien vrai, dit la femme du musicien en soupirant.

Les deux enfants écoutaient leur père, sans entamer encore leur pain.

Le maître de chapelle reprit :

– Toutes mes heures, je les ai consacrées à vous deux, mes enfants, dans l'espoir qu'un jour vous pourriez vous suffire.

– Et à toi aussi, mon père, interrompit la jeune Fédérica.

– Dans le fait, ma sœur, dit Wolfgang d'un air sérieux qui contrastait avec sa mine enfantine et

sa voix flûtée, puisque papa a travaillé pour nous jusqu'à ce jour, nous pourrions bien travailler pour lui à notre tour.

– Mais tu es trop jeune, trop petit, dit le père, ému.

– Trop petit ! reprit Wolfgang comme indigné de ces paroles, trop petit ! je suis bientôt aussi grand que mon piano !...

– Pauvre cher amour ! dit la mère en passant ses doigts longs et maigres dans les blonds cheveux de son enfant, et que saurais-tu faire, que pourrais-tu faire, toi, si délicat et si jeune ?

– Papa, qui s'y connaît, dit que je suis déjà un grand maître sur le piano. Eh bien, je donnerai des leçons.

Le père et la mère sourirent au milieu de leurs larmes.

– Et à qui donneras-tu des leçons ? où trouveras-tu des écoliers plus petits que toi ? dit la dernière en le baisant au front.

– J'en donnerai à de plus grands ; la belle affaire !

– Mon frère pourrait bien avoir raison, ma mère, dit Fédérica. Écoute : l'autre jour, en me promenant avec lui près de ce grand château que vous voyez de la fenêtre, la dame du château m'a appelée et m'a demandé si nous étions les enfants de Mozart, le maître de chapelle. J'ai dit oui ; alors elle m'a dit, en me montrant Wolfgang :

« – C'est donc ce petit qui joue si admirablement du piano ?

« – À votre service, madame », a répondu mon frère.

Sur quoi la dame nous a priés d'entrer, et elle a invité Wolfgang à s'asseoir au piano, un bien beau piano, papa ; il y avait des fleurs d'or incrustées dans le bois. Et puis la dame a été si contente de Wolfgang, de moi, car moi aussi j'ai joué, qu'elle nous a donné un beau ducat ; tu le sais bien, maman, je te l'ai donné.

– Et tu m'as aussi raconté cette histoire, ma fille, dit la mère ; pourquoi la redis-tu ?

– Oh ! je comprends bien, moi, dit Wolfgang : si papa veut, nous irons, ma sœur et moi, courir le

pays. Nous sommes gentils ; Fédérica est fort jolie, la dame du château l'a dit ; nous irons partout ; partout on nous fera jouer du piano, partout on nous donnera des ducats, nous te les donnerons, et tu ne seras plus pauvre ; tu seras riche !

– Dis donc, femme, ce n'est pas une si mauvaise idée, dit le maître de chapelle en secouant la tête.

– Mais ça les fatiguera, reprit la tendre mère.

– Ça fatiguera peut-être Fédérica, dit Wolfgang, mais moi je ne me fatigue pas si aisément ; j'ai descendu et monté au moins vingt fois aujourd'hui le coteau où nous sommes, et, certes, je recommencerais si papa voulait.

– Oh ! moi, dit Fédérica, le bonheur d'être utile à mes parents fera que je ne sentirai pas la fatigue.

– Pauvres chers amours ! non, je ne suis pas malheureux !... s'écria Mozart avec une explosion de sensibilité ; non, quand Dieu a donné à un homme deux anges comme vous, mes

enfants, non, cet homme ne peut pas se dire malheureux !...

– Léopold, dit la femme d'un air inquiet à son mari, est-ce que tu comptes donc mettre à profit les talents de ces pauvres petites créatures ?

– Et pourquoi pas, ma femme, si c'est la volonté de Dieu ? répondit Mozart.

– C'est que j'ai peur...

– Peur de quoi, maman ? demanda le petit Wolfgang. Je n'ai point peur, moi ; j'entrerai très bien dans un salon ; je me mettrai au piano, tu verras... et je jouerai... je jouerai toujours... jusqu'à ce que papa me dise : « Assez. »

– Et puis, quand mon frère sera fatigué, je prendrai sa place, dit Fédérica. Oh ! ma chère maman, ne t'oppose pas à notre projet ! Je prierai Dieu matin et soir pour qu'il nous donne la force de vous soulager... Maman !...

– Oh ! oui, ma petite maman, reprit Wolfgang en la caressant. Tu verras, je serai bien sage, et je gagnerai beaucoup d'argent. C'est toi qui me l'as dit : Dieu protège les enfants obéissants ; donc il

nous protégera, et le grand saint Jean Népomucène aussi. Mais j'ai fini de souper ; papa, conte-moi l'histoire de saint Jean Népomucène, dont la statue est si grande, sur le pont de la Moldau : j'irai me coucher après, mon papa.

– Mais tu la sais par cœur, lui dit sa sœur.

– C'est égal, ça m'amuse de l'entendre, et puis ça m'endort ; et si papa veut me faire ce plaisir.

– Oui, mon ange, dit le père.

Et, asseyant Wolfgang sur ses genoux, il commença ainsi :

– Il y avait à Népomuc un vicaire de l'archevêque de Prague, qui se nommait Jean Welfin : c'était un bien saint homme, craignant Dieu et faisant l'aumône tant et si bien, que souvent il ne lui restait plus rien pour vivre. Un jour, le roi Wincelas, qui régnait alors, l'envoya querir et lui dit :

« – Jean Welfin, je te somme de me raconter la confession que tu as reçue ces jours derniers de l'archevêque de Prague, de qui je suis fort

mécontent.

« – La confession d'un homme est chose sacrée pour celui qui la reçoit, sire, répondit le vicaire.

« – Je prends sur moi la responsabilité de la faute, reprit le roi, et je t'ordonne de me la dire. »

Mais Jean Welfin était un homme juste et droit ; ni prières, ni menaces, ni promesses, ne purent rien obtenir de lui. Le roi, furieux de sa résistance, ordonna sa mort. Alors, par une nuit bien noire, le pauvre vicaire fut traîné sur le pont de la Moldau, juste à la place où est élevée sa statue, et de là précipité dans le fleuve. Depuis, Jean Welfin, qui n'était qu'un pauvre homme sur terre, est maintenant le représentant de la Bohême dans le royaume des cieux. C'est pour cela, mon petit Wolfgang, que je le prie soir et matin pour toi et pour ta sœur.

Ici le maître de chapelle cessa de parler, car il s'aperçut que son enfant s'était endormi sur ses genoux.

– Vois sa faiblesse, dit la femme de Mozart en

prenant Wolfgang et le déshabillant pour le coucher, vois ; et tu voudrais le faire voyager, lui faire gagner sa vie !

– Dieu est grand, ma femme, répondit Mozart ; il donne la force aux faibles, le courage aux plus timides, et la réussite à celui qui a foi en lui. Demain, je me mettrai en route avec mes enfants ; demain, tu feras dire trois messes à la chapelle de la Vierge-de-Lorette, trois autres à l'église de Maria-Plain, deux à l'autel de Saint-François-de-Paule et deux à la paroisse de notre grand saint Jean Népomucène, et, avec cela, nous ne pouvons pas manquer de réussir. Prépare nos paquets, ma femme, car le soleil de demain en se levant nous trouvera déjà loin d'ici.

– Que la volonté de Dieu s'accomplisse ! dit la bonne mère en obéissant à son mari.

Un soir, à Vienne, il y avait un grand concert chez l'impératrice d'Autriche, Marie-Thérèse, femme de l'empereur François I^{er}.

La plus brillante société était déjà réunie dans les salons : on ne voyait que plumes, diamants, habits brodés, robes éclatantes, lorsque, au grand

étonnement de chacun, un homme vêtu fort modestement, suivi de deux enfants, parut à la porte du salon principal.

La contenance de cet homme était respectueuse et modeste, celle des enfants paraissait plus assurée et point intimidée de tout ce luxe, de tous ces grands seigneurs, de toutes ces belles dames, qui les regardaient avec curiosité.

– Est-ce que c'est là ce maître de chapelle et ses enfants si merveilleux dont tout Vienne s'entretient ? demanda l'impératrice à son maître de cérémonies.

– Oui, madame, répondit-il, et je puis assurer à Sa Majesté que rien n'égale leur talent ; car je les ai entendus hier soir chez l'ambassadeur français, où j'avais l'honneur d'être invité. La petite est très forte, mais le petit garçon est plus surprenant encore.

– Faites-les commencer, dit l'impératrice.

Le maître de cérémonies invita Mozart à faire mettre ses enfants au piano ; le maître de chapelle

les conduisit lui-même vers l'instrument, devant lequel il les fit asseoir tous deux. La jeune Fédérica était vêtue d'une robe de taffetas blanc broché, et le petit Wolfgang avait un habit de drap lilas et une veste de moire de la même couleur, le tout bordé d'un large et double galon.

Fédérica commença ; son exécution était si nette, si brillante, que chacun s'extasiait sur cette pâle et délicate enfant. Quand elle eut fini, un concert d'éloges s'éleva autour d'elle.

– Ce n'est pourtant rien, dit-elle à ceux qui la complimentaient, en comparaison de mon frère.

Et la jeune fille veilla avec une attention toute maternelle à ce que son frère fût bien assis, commodément, et assez élevé pour que les mouvements de ses petits bras ne fussent pas gênés.

Alors le petit enfant, souriant à tous ceux qui l'entouraient, posa ses petites mains sur le clavier, et, sans efforts, sans avoir l'air de se douter que son talent pût exciter l'admiration générale, il laissa ses petits doigts aller, venir, courir ; ils semblaient se jouer avec les touches,

qu'ils abaissaient successivement, et sur lesquelles ils volaient, en tirant, à chaque fois qu'ils les touchaient, des accords purs, graves, sonores, suaves, harmonieux. Tous les regards étaient suspendus à ces petits doigts, si agiles, si fluets et si expressifs. Le maître de chapelle le plus exercé n'aurait pu avoir, autant que cet enfant, une connaissance approfondie de l'harmonie et des modulations. L'admiration et l'intérêt gagnaient tous les cœurs. On couvrit le clavier d'une serviette, et l'enfant en avait une telle habitude, qu'il joua sous la serviette avec la même précision et la même rapidité. L'empereur, l'impératrice, toute la cour, étaient dans l'enchantement.

Quand Wolfgang s'arrêta, essoufflé, fatigué, son pauvre petit front était tout couvert de sueur. L'impératrice lui fit signe de venir l'embrasser ; il se leva pour obéir. Mais, tout étourdi qu'il était du bruit des éloges et des lumières, encore engourdi d'être resté si longtemps assis, au premier pas qu'il hasarda sur le parquet ciré et luisant, il glissa et tomba. Une jeune dame se précipita de sa place pour le relever.

– Vous êtes-vous fait mal, mon petit ami ? lui dit-elle avec le plus touchant intérêt.

Comme ébloui de la beauté de cette dame, l'enfant resta un moment sans répondre ; puis, retrouvant sa voix, et serrant dans ses deux petites mains délicates la main tout aussi délicate de la jeune dame, il s'écria :

– Vous êtes bien belle, madame ! je veux vous épouser.

Un éclat de rire répondit à ces paroles ; mais, sans se déconcerter, l'enfant reprit :

– On m'appelle maître Wolfgang Mozart ; et vous, comment vous nomme-t-on ?

– Moi, Marie Antoinette, répondit la jeune dame avec une voix qui allait au cœur.

Hélas ! mes enfants, cette femme que Mozart enfant se choisissait si ingénument pour épouse, c'était l'archiduchesse d'Autriche, la future reine de France. La pauvre fille n'eut pas tant de bonheur que de devenir la femme de Mozart : plus tard, le grand compositeur était couronné publiquement et salué par les vivats de la

population de Vienne, et la jeune et belle Marie-Antoinette, la reine de France, la femme de Louis XVI, montait sur un échafaud !

Telle est la destinée, mes enfants : Dieu la tient en son pouvoir et la cache à tous les humains ; mais, quelle qu'elle soit, triste ou gaie, pauvre ou riche, une bonne conscience console de l'infortune, ou fait sentir plus vivement le bonheur que l'on possède.

Mais revenons à mon jeune héros, assis, pour le moment, sur les genoux de l'impératrice, et recevant, de sa royale main, bonbons, fleurs et cadeaux de toute espèce.

– Comme il a chaud ! dit l'impératrice, essuyant le front du petit musicien avec un mouchoir de batiste parfumé ; tu dois être bien fatigué, n'est-il pas vrai, mon petit ?

– Mais non, madame, répondit Wolfgang, croquant une dragée. Je suis si content de faire plaisir à mon papa, que je ne sens jamais la fatigue.

– Bon petit cœur ! reprit l'impératrice, tu

l'aimes donc bien, ton papa ?

– Oh ! madame, il est si bon ! jamais il ne me gronde.

– C'est que tu es bien sage.

– Oh ! pour ça, oui ; mais c'est si facile d'être sage ! Je n'ai qu'à faire ce que papa veut, et je suis toujours sage.

– Pourtant cela doit bien t'ennuyer de toujours jouer du piano ?

– Dame ! ça ne m'amuse pas tous les jours ; mais mon papa dit qu'il ne faut pas toujours ne faire que ce qui amuse.

– Sais-tu que, si tu continues, tu seras un jour un grand musicien ?

– Je l'espère bien, madame ; quand je serai grand, je ferai des opéras, de grands opéras. Oh ! que mon papa sera content quand il verra, par exemple, son fils couronné !

– Et toi, seras-tu content ?

– Quand mon papa l'est, moi je le suis.

C'est en pensant ainsi, mes enfants, qu'un

jeune homme fait son chemin et arrive à son but. Je vous ai montré Mozart tout petit enfant, jouant avec une merveilleuse facilité, et faisant l'admiration de Vienne. Il parcourut ainsi, avec son père et sa sœur, la France, l'Italie, l'Angleterre et l'Allemagne ; partout on l'admira, partout il remporta le plus précieux des éloges, celui que son père lui adressait tous les soirs en se couchant, en remerciant Dieu de lui avoir donné deux enfants comme lui et sa sœur.

À quinze ans, mes enfants, Mozart, étant à Milan, composa *Mithridate*, qu'il fit jouer à Milan même, et qui eut le plus grand succès. Et savez-vous comment le jeune et précoce compositeur se délassait de ses travaux ? Quand ses doigts étaient trop fatigués de tracer des notes, il quittait musique, piano, plumes, papier, et se mettait à danser au milieu de la chambre ; ce sont ordinairement les meilleurs et les plus heureux naturels qui conservent tard ce caractère d'enfantillage et de gaieté, aimable et honorable même dans les plus grands hommes.

Voici, mes enfants, comment commença

Mozart : le petit musicien devint un homme célèbre, un grand compositeur. Il passa par bien des épreuves, il est vrai ; alors l'artiste n'était pas honoré comme il l'est de nos jours ; car aujourd'hui, mes enfants, qui ne s'enorgueillit d'avoir entendu Rossini, Meyerbeer, Auber, Boïeldieu ? Qui n'est pas fier d'avoir vu Ingres, Paul Delaroche et Vernet ? Qui ne se vante d'avoir parlé à Delvigne, Lamartine, Chateaubriand, etc., etc. ?

Au reste, mes enfants, quelle que soit la profession que vous exercerez, soyez-y les premiers ; toutes sont honorables et honorées, quand celui qui les professe sait se faire honorer lui-même.

Mozart, né à Saltzbourg en 1756, mourut en 1791, âgé de trente-six ans.

Le *Requiem* de Mozart est un des morceaux les plus estimés parmi la musique sacrée. Il le composa dominé par la pensée que ce chant accompagnerait ses propres funérailles, et

l'empire que prit sur lui cette triste conviction
hâta, dit-on, sa mort.

Cet ouvrage est le 1265^e publié
dans la collection *À tous les vents*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.